



Kropotkine

Une tentative d'approche scientifique de l'anarchisme

René BERTHIER

Pierre Kropotkine tient une place déterminante dans le mouvement anarchiste français et international. Sans doute est-il mieux connu que son compatriote et aîné Michel Bakounine. Cela tient en grande partie à ce que sa vie, bien que mouvementée, ne l'a pas été autant que celle de Bakounine et à ce que ses œuvres ont connu une large diffusion de son vivant, aussi bien en anglais qu'en français. En outre, Kropotkine a eu d'une certaine manière une double carrière : celle d'un savant dont les travaux ont été accueillis par des publications scientifiques reconnues de son temps, et celle d'un anarchiste.

L'activité militante de Bakounine et celle de Kropotkine ne peuvent pas être comparées. Le premier est profondément impliqué dans le mouvement ouvrier de son temps en phase « ascendante », alors qu'il est en train de s'organiser. L'Association internationale des travailleurs se développe et Bakounine intervient directement auprès d'une partie importante du mouvement ouvrier de son temps. Kropotkine arrive dans la phase « descendante » : l'AIT est sur le déclin. Alors qu'on peut dire de Bakounine qu'il fut, avec ses amis, un organisateur du *mouvement ouvrier*, on ne peut absolument pas dire cela de Kropotkine, qui fut plutôt un inspirateur du *mouvement anarchiste* : il intervient dans cette période charnière lors de

laquelle l'Internationale dite « anti-autoritaires » cesse d'être un mouvement de masse de la classe ouvrière pour devenir un courant constitué de groupes affinitaires : processus qu'on peut qualifier de dégénérescence – une dégénérescence dont les anarchistes eux-mêmes sont très largement responsables. « Contrairement à Bakounine, Kropotkine n'avait pas l'envergure d'un grand constructeur, ni surtout le dynamisme d'un grand animateur, réalisateur de l'histoire », écrit Gaston Leval ¹.

La contribution de Kropotkine à l'histoire du mouvement anarchiste se trouve ailleurs : dans la tentative de lier la science et l'Anarchie. A ce titre, ses positions politiques et sa pensée scientifique s'inscrivent totalement dans leur temps. C'est pourquoi il nous paraît indispensable de les situer dans leur contexte.

Le contexte : un traumatisme

L'exclusion de Bakounine et de James Guillaume, puis de la Fédération jurassienne de l'AIT, l'écrasement de la Commune, le sabotage de l'Internationale par Marx et ses amis provoquèrent chez les militants « anti-autoritaires » de l'Internationale un véritable traumatisme qui sera répercuté dans leurs conceptions politiques et qui modifiera sensiblement la physiologie du mouvement. Ce traumatisme va également influencer Kropotkine, qui se fera le porte-parole d'un courant qu'on ne pouvait pas encore qualifier d'« anarchiste », mais qui prendra cette appellation entre 1879 et 1880.

Au lendemain du congrès de La Haye de 1872, les manœuvres bureaucratiques de Marx sont révélées au grand jour. Personne, jusqu'alors, ne pouvait croire qu'un personnage disposant d'aussi peu de pouvoir réel, d'aussi peu de soutien réel dans le mouvement de masse, aurait pu, avec l'aide de quelques complices, liquider en si peu de temps une organisation internationale comme l'AIT ².

¹ *La crise permanente de l'anarchisme.*

² L'expression n'est pas exagérée. Après l'exclusion de la Fédération jurassienne au congrès de La Haye en 1872, les autres fédérations de l'Internationale se sont rendu compte qu'elles avaient été manipulées et revinrent sur leur vote – sauf la section allemande, qui était de toute façon microscopique (environ 250 adhérents de l'aveu même d'Engels, contre 30 000 pour la fédération espagnole). Le Conseil général décida alors d'exclure toutes les fédérations qui avaient remis en cause les décisions de La Haye.

La prétention de Marx à réaliser une « puissante centralisation » de l'Internationale n'avait aucun sens à une époque où les moyens de communication étaient relativement lents, la technique de reproduction de documents encore archaïques. Les problèmes qui assaillaient les fédérations de l'Internationale, toutes placées dans des conditions extrêmement diverses, devenaient trop complexes pour pouvoir être réglés par le Conseil général : les *faits mêmes* montraient la nécessité d'une décentralisation.

En effet, l'Internationale avait connu un développement important après des mouvements de grèves qui avaient secoué l'Europe. La solidarité ouvrière avait révélé au prolétariat qu'il constituait une force capable de s'organiser. Ces grèves échappaient totalement au contrôle du Conseil général de Londres, qui préconisait la prudence et la modération.

A la veille de la guerre franco-prussienne, l'Internationale connaissait un développement important que la répression étatique ne parvenait pas à freiner : au contraire, la répression provoquait à chaque fois un afflux d'adhésions : la violence même de la réaction des Etats contribuait à augmenter les rangs de l'organisation internationale et montrait que le réformisme n'était pas de mise.

Écoutons César De Paepe, un militant belge, en 1869 :

« C'est dans le bassin houiller de Mons (Borinage) que nous faisons en ce moment le plus de progrès ; nous continuons notre propagande dans les bassins houillers de Charleroi, de Namur, de La Louvière, de Liège comme parmi les populations travailleuses de Bruges, de Gand, d'Anvers, de Verviers, du Brabant wallon. Dans quelque temps la classe ouvrière sera complètement organisée en Belgique, et en même temps que nous nous organisons, nous nous enseignons mutuellement sur les réformes sociales à introduire. Si tous les pays marchent comme on marche ici, nous n'aurons plus peur, lorsque éclatera la grande débâcle de la société bourgeoise, de voir le mouvement escamoté par les avocats de la république formaliste ¹. »

C'était là une attaque directe contre la politique électorale préconisée par Marx : les « avocats de la république formaliste » sont ceux qui, comme Marx, préconisaient l'« action politique », qui revendiquaient le suffrage universel et l'action dans les instances parlementaires.

¹ Lettre à H. Jung, membre du Conseil général, 7 janvier 1869.

De Paepe n'était pas à proprement parler un « bakouninien » ; c'était un militant qui participait activement à l'organisation du mouvement ouvrier de son pays et qui se reconnaissait dans le discours du révolutionnaire russe, mais qui gardait vis-à-vis de lui son esprit critique¹. Il représentait le modèle de l'organisateur dans l'Internationale, parmi de nombreux autres. En liquidant l'Internationale, Marx et son entourage ont poussé ces hommes au désespoir, ils ont découragé une génération de militants et d'organiseurs d'une valeur exceptionnelle. Mais, dira-t-on, si Marx disposait d'aussi peu d'atouts, si les « anti-autoritaires » étaient si forts, pourquoi ont-ils perdu ? La question est biaisée. Les militants qui, comme ceux du Borinage, risquaient les charges de la troupe quand ils faisaient grève, et qui parfois se faisaient tuer, ne pouvaient pas concevoir que la direction même de leur Internationale complotait dans leur dos. Ces pratiques n'étaient tout simplement pas concevables.

Cependant, autant que les intrigues de Marx, la répression féroce de la Commune de Paris qui affectera grandement les militants français : 25 000 tués sur les barricades, plus de 13 000 hommes, femmes et enfants fusillés, déportés. A quoi s'ajoute une ambiance de répression et de terreur quotidiennes qui s'installe.

Pierre Monatte déclara ainsi au congrès anarchiste international d'Amsterdam, en 1907 :

« La défaite de la Commune déchaîna en France une réaction terrible. Le mouvement ouvrier en fut arrêté net, ses militants ayant été assassinés ou contraints de passer à l'étranger. Il se reconstitua pourtant, au bout de quelques années, faible et timide tout d'abord ; il devait s'enhardir plus tard². »

Fernand Pelloutier, dans son *Histoire des bourses du Travail*, va dans le même sens :

¹ Plus tard, vers 1877, De Paepe ralliera les positions de la social-démocratie. Un travail mériterait d'être fait pour déterminer la part que jouèrent les dérives gauchistes de la fraction « anarchiste » de l'Internationale « anti-autoritaire » dans le départ de nombre de militants ouvriers de valeur.

² *Anarchie et syndicalisme, Le congrès anarchiste international d'Amsterdam*, Nautilus – Editions du Monde libertaire, intervention de Pierre Monatte, p. 181.

« La section française de l'Internationale dissoute, les révolutionnaires fusillés, envoyés au bagne ou condamnés à l'exil ; les clubs dispersés, les réunions interdites ; la terreur confinante au plus profond des logis, les rares hommes échappés au massacre : telle était la situation du prolétariat au lendemain de la Commune ¹. »

Le prolétariat français a payé très cher la peur qu'il a infligée à la bourgeoisie pendant la Commune. On comprend qu'un désespoir profond se soit emparé de nombre de militants, désespoir qui en a conduit certains à des actes de violence brutale et individuelle, au terrorisme, justifiés par l'idée qu'« il n'y a pas d'innocent »...

L'Internationale est interdite en France par une loi de 1872. Pourtant, Pelloutier lui-même montre que le mouvement ouvrier commence à se réorganiser très rapidement, mais à l'initiative de militants qui n'étaient pas liés à l'Internationale. Alors que le Second empire avait montré une certaine tolérance vis à vis des organisations ouvrières, la République vote le 14 mars 1872 une loi répressive destinée à empêcher la reconstitution du mouvement ouvrier en France – confirmant la prophétie de Bakounine qui disait qu'un gouvernement démocratique pouvait édicter des lois despotiques. Les organisations syndicales sont constamment menacées : « L'œil de l'état de siège les guettaît. Au moindre de leurs mouvements ils étaient cités devant un conseil de guerre » dit Jean Barberet, cité par Edouard Dolléans. « Lorsque, le 28 août 1872, vingt-trois associations ouvrières se hasardent à créer un cercle de l'Union Syndicale Ouvrière, ce cercle est dissous par le préfet de police, bien que ses statuts aient limité son activité à l'enseignement professionnel, au progrès moral et matériel des travailleurs ; mais le préfet de police se défie de tout groupement réunissant les Chambres syndicales, car, dit-il à Barberet, "il est bon de prévoir ce qu'elles pourraient amener dans l'avenir" ². »

En 1875, on comptait 135 chambres syndicales : « Moins de quatre ans après la défaite de l'insurrection, deux ans après la dispersion finale de toutes les intelligences et de toutes les énergies ouvrières, voici que se révélaient des intelligences et des énergies nouvelles, et que la foule des travailleurs, un instant arrêtée, reprenait sa marche vers l'émancipation ³. »

¹ *Histoire des Bourses du Travail*, Costes 1921, p. 69.

² E. Dolléans, *Histoire du mouvement ouvrier*, Armand Collin, t. II, p. 12.

³ F. Pelloutier, *op. cit.*, p. 73.

On peut dire que l'anarchisme à proprement parler, dans l'acception contemporaine du mot, naît à ce moment-là, lorsque les militants issus de la Fédération jurassienne abandonnent le collectivisme pour se référer au « communisme anarchiste » dont Kropotkine se fera le porte-parole. Ce n'est cependant pas cette innovation théorique, par ailleurs pertinente, qui fonde l'anarchisme en tant que mouvement mais le nouveau mode d'intervention qu'il va adopter. Le courant « anti-autoritaire » cesse d'exister en tant que mouvement de masse. Il s'atomise en groupes qui perdent leur qualité de structure de classe pour devenir des groupes d'opinion, des groupes affinitaires. C'est ce basculement qui explique peut-être le passage d'une idéologie fondée sur le *travail* (à chacun selon ses œuvres¹) à une idéologie fondée sur la *consommation* (à chacun selon ses besoins), de même qu'il peut expliquer le glissement sémantique du terme « anti-autoritaire ».

Bien entendu, ce terme d'« anti-autoritaire » dérive du concept d'autorité qu'on retrouve fréquemment chez Proudhon et Bakounine mais, chez ces auteurs, c'est un concept qui s'applique aux manifestations diverses du *pouvoir politique*. Le « communisme autoritaire » est le communisme *d'Etat*. Le terme « autoritaire » fut ensuite employé comme synonyme de « bureaucratique », pour désigner les pratiques de Marx et ses amis. Les « anti-autoritaires » étaient donc opposés aux pratiques bureaucratiques de la direction de l'Internationale. Que celle-ci, et Marx en particulier, ait eu un comportement autoritaire est cependant indéniable, mais ce n'est pas cela qui était principalement visé.

Être anti-autoritaire n'est donc pas une attitude *morale*, un trait de caractère ou un refus de toute forme d'autorité, c'est un comportement *politique*. Anti-autoritaire signifie, par opposition, « démocratique ». Ce dernier mot existait bien à l'époque, mais il avait lui aussi un contenu différent. Moins d'un siècle après la Révolution française, il qualifiait les pratiques politiques de la bourgeoisie. C'étaient les bourgeois qui étaient des démocrates. Ce n'est que plus tard qu'on a associé les notions de démocratie et de prolétariat, dans l'expression « démocratie ouvrière ». La tendance anti-autoritaire de l'AIT était donc en faveur de la démocratie ouvrière, tandis que la tendance marxiste était perçue comme étant en faveur de la centralisation bureaucratique.

¹ Les collectivistes se référaient à ce principe, qui peut paraître quelque peu restrictif, mais il s'agissait alors de réagir contre les oisifs capitalistes dont on considérait qu'ils ne « travaillaient » pas. Cependant, les collectivistes n'ont jamais dit qu'il fallait exclure des bienfaits de la collectivité les enfants, les vieillards, les malades, etc., qui devaient être pris en charge.

La défaite des collectivistes « anti-autoritaires » va être mise sur le compte de cette « autorité », puis sur le principe même de l'organisation, qui produit cette « autorité ». Va donc se développer, en réaction à la bureaucratisation et à la centralisation mises en place par Marx, une *opposition à toute forme d'organisation*. Mais en préconisant la décentralisation maximale, on vide le fédéralisme de son contenu. Les militants « anti-autoritaires » se replient d'abord sur le petit groupe d'affinités supposé être le garant de l'absence de bureaucratisation (d'« autorité »), puis sur l'individu, après quoi on n'a plus rien à décentraliser, il ne reste plus qu'à sacraliser le Moi.

Engels ne s'y trompe pas, qui désigne les anti-autoritaires par le terme d'« autonomes »¹. Seront abandonnés les fondements mêmes de la doctrine élaborée par Proudhon et par Bakounine, dont le centre de gravité était le fédéralisme ; apparaît alors une forme particulière de libéralisme radicalisé.

Les « anti-autoritaires » de l'AIT parvinrent à la conclusion que le grand mal qui avait détruit l'Internationale était sa centralisation, le contrôle de son appareil par une petite coterie. Il fallait donc empêcher toute centralisation quelle qu'elle soit. Contre les positions défendues par les grands théoriciens du mouvement libertaire qui préconisaient le fédéralisme, c'est-à-dire un équilibre entre l'action autonome des structures de base et la centralisation², ils vont, par réaction, se faire les défenseurs exclusifs de l'autonomie, les adversaires acharnés de toute forme d'organisation, accusée d'être par nature productrice d'« autorité ». Le simple fait d'assumer une fonction quelconque est qualifié d'« autoritaire ». Seule l'initiative individuelle devient acceptable³.

¹ *L'internationale, documents et souvenirs*, éditions G. Lebovici, II, p. 22.

² Aux partisans du « basisme » à tout prix, Gaston Leval disait que lorsqu'il y a une « base » ou une « circonférence », il y a forcément un « sommet » ou un « centre » : la vraie question était de savoir quel type de rapport existait entre l'un et l'autre...

³ Malatesta : « L'erreur fondamentale des anarchistes adversaires de l'organisation est de croire qu'il n'y a pas de possibilité d'organisation sans autorité. Et une fois cette hypothèse admise, ils préfèrent renoncer à toute organisation, plutôt qu'accepter le minimum d'autorité. » « Que l'organisation, c'est-à-dire l'association dans un but déterminé et avec les formes et les moyens nécessaires pour poursuivre ce but, soit nécessaire à la vie sociale, c'est une évidence pour nous. » « Mais nous préférons encore l'autorité qui gêne et attriste la vie, à la désorganisation qui la rend impossible. » (*L'Agitazione*, Ancône, 4 juillet 1897, in : *Errico Malatesta, Articles politiques*, 10/18, pp. 92-94) Ces propos restent malgré tout dans la perspective d'un « anti-autoritarisme » à caractère comportemental : l'organisation est inévitable,

Les « anti-autoritaires » nouvelle manière préconisèrent la décentralisation totale comme méthode pour éviter la centralisation. Ils développèrent par la suite le culte de l'autonomie totale des groupes de base en réaction à cette centralisation. Au point qu'il n'y aura plus que des structures de base et aucune organisation réelle.

Toute organisation conduisait par définition à la centralisation et à la bureaucratie. La solution proposée était donc de constituer des structures autonomes, sans liens entre elles autres qu'occasionnelles ; c'était remettre en cause un des fondements de l'anarchisme, le fédéralisme : « Le fédéralisme est constitutif de l'anarchisme depuis la période de l'Association internationale des travailleurs, puisque le courant anarchiste s'affirme là à travers sa critique du centralisme et sa célébration de l'autonomie », dit Marianne Enckell ¹, qui a parfaitement raison de préciser que c'est le fédéralisme « qui est l'antonyme de centralisation, et non la décentralisation » ².

L'organisation, limitée au groupe affinitaire, n'a pas pour fonction d'analyser une situation et de définir une ligne d'action en commun, elle a pour fonction d'y permettre l'épanouissement personnel, le développement de l'initiative individuelle et de l'action exemplaire, qui devaient permettre de passer sans transition à la société communiste. C'est ce qui ressort de la

mais elle reste intrinsèquement productrice d'« autorité » : le simple fait d'assumer une fonction est « autoritaire », comme celui de désigner quelqu'un à une fonction est un abandon de sa souveraineté individuelle. Dans ce même article, Malatesta cite l'exemple du machiniste et du chef de train qui ont « forcément une autorité », mais « les gens aimeront toujours mieux subir leur autorité plutôt que de voyager à pied »...

Ce qui est tragique dans l'affaire est que les anarchistes en étaient venus à considérer comme une relation d'« autorité » le fait pour un machiniste de conduire un train (ou pour un dentiste de poser un bridge, etc.), alors qu'il ne s'agit que de l'exercice d'une fonction que quiconque peut récuser en s'abstenant de prendre le train (ou d'aller chez le dentiste). Cela fausse toute la réflexion sur le problème de l'« autorité » (et cela fait perdre beaucoup de temps en arguties).

¹ Marianne Enckell « Fédéralisme et autonomie chez les anarchistes », *Réfractations*, n°8, 2002, p. 8.

² Cf. Amédée Dunois : « L'anarchisme n'est pas individualiste ; il est fédéraliste, "associationniste" au premier chef. On pourrait le définir : le fédéralisme intégral. » *Anarchisme et syndicalisme. Le congrès anarchiste international d'Amsterdam (1907)*. Introduction d'Ariane Miéville et Maurizio Antonioli, Nautilus – Éditions du Monde libertaire, 1997, p. 157.

lecture de Kropotkine : lorsque, dans *la Science moderne et l'anarchie*, il écrit que « nous cherchons le progrès dans la plus grande émancipation de l'Individu de l'autorité de l'Etat ; dans le plus grand développement de l'initiative individuelle et dans la limitation des fonctions gouvernementales », le lecteur finit par comprendre que l'organisation n'est pas le lieu où s'élaborent collectivement une stratégie de lutte contre le capital mais un lieu où des individus viennent exposer leurs problèmes pour pouvoir développer leurs initiatives individuelles. Plutôt que le capitalisme, c'est l'« Autorité » qui finit par devenir le principal adversaire de l'anarchiste et, par extension, l'État, qui est le concentrat de l'Autorité ¹.

Pendant un temps, Espagne et en Italie, l'activité des anarchistes communistes issus de la fédération jurassienne mais qui ont rejeté le collectivisme, fut de participer ou de susciter des insurrections locales, lors desquelles quelques dizaines de personnes prenaient la mairie d'assaut, brûlaient les documents administratifs, proclamaient le communisme, la plupart du temps dans l'indifférence générale, avant de se faire chasser piteusement par la police. Il s'agissait de donner l'exemple aux populations.

Alors que le concept *politique* d'« anti-autoritarisme » avait été forgé comme synonyme d'« anti-bureaucratique », et s'appliquait par conséquent à des relations de pouvoir au sein d'une organisation, le terme « autorité » finit par prendre une connotation *psychologique et comportementale*.

La régression intellectuelle qui frappe alors le mouvement trouve un témoignage significatif chez Jean Maitron, qui signale ² que « les anarchistes n'ont jamais publié d'articles ou d'études analysant de façon approfondie telle crise économique particulière, ses causes et ses remèdes. Leurs vues sur telles questions ont toujours eu une allure très générale et peuvent se résumer dans cet extrait d'un article du *Révolté* : "Les travailleurs n'ont qu'un moyen d'y mettre fin [*à la crise*] et de se créer du travail, ce serait de vider les magasins qui regorgent et de servir eux-mêmes de *débouché* nouveau, en consommant ce qu'ils ont produit". » Malatesta, qui fit partie du courant anarchiste communiste mais qui ne partageait pas, et de loin, une telle conception primaire, fera remarquer que vider les magasins ne résoudra pas le problème de la production et de la répartition des produits.

¹ Dans le même ouvrage, Kropotkine définit ainsi l'anarchisme : « Dans la lutte entre l'Individu et l'Etat, l'Anarchisme, comme ses prédécesseurs du XVIII^e siècle, est du côté de l'Individu contre l'Etat, de la Société contre l'Autorité qui l'opprime. »

² *Le mouvement anarchiste en France*, Gallimard, tome I, p. 152.

Cette « dérive » des « anti-autoritaires » de l'AIT s'exprime et se fonde sur les débats et les résolutions de deux congrès qui eurent lieu à Saint-Imier les 15 et 16 septembre 1872¹. Ces congrès firent suite à celui de La Haye lors duquel Bakounine et James Guillaume furent exclus de l'AIT.

Le Congrès jurassien de Saint-Imier

« Première résolution :

« Considérant que les statuts généraux de l'Association internationale des travailleurs s'opposent formellement à ce qu'aucune résolution de principe, de nature à violer l'autonomie des sections et fédérations, puisse être prise dans un Congrès général quelconque de l'Association ;

« Que les Congrès de l'Association ne sont compétents qu'en matière de pure administration ;

« Que la majorité du Congrès de La Haye, eu égard aux conditions dans lesquelles ce Congrès a été organisé par les soins du Conseil général de Londres, dont la conduite eût dû être mise en cause et n'a pas même été examinée, est suffisamment suspecte de ne point représenter réellement l'opinion des sections composant la totalité de l'Association ;

« Le Congrès de la Fédération jurassienne, tenu à Saint-Imier le 15 septembre 1872, ne reconnaît pas les résolutions prises au Congrès de La Haye, comme étant injustes, inopportunes et en dehors des attributions d'un Congrès.

« Il ne reconnaît en aucune façon les pouvoirs autoritaires du Conseil général.

« Il contribuera immédiatement à l'établissement d'un pacte fédératif et libre entre toutes les Fédérations qui voudront y contribuer

« Il affirme le grand principe de la solidarité entre les travailleurs de tous les pays. »

Les positions exposées dans cette résolution seront approuvées par toutes les fédérations de l'Internationale, lesquelles désavoueront les décisions du congrès de La Haye. Il en résultera un conflit à l'issue duquel Marx

¹ Il y eut *deux* congrès : le « congrès jurassien de Saint-Imier » qui précéda de quelques heures le « congrès international de Saint-Imier ». Les résolutions de l'un et de l'autre sont parfois mal attribuées.

et Engels exclurent de l'Internationale *la quasi-totalité du mouvement ouvrier organisé de leur temps*¹ !

Congrès International de Saint-Imier

Deuxième résolution :

« Pacte d'amitié, de solidarité et de défense mutuelle entre les Fédérations libres

« Considérant que la grande unité de l'Internationale est fondée non sur l'organisation artificielle et toujours malfaisante d'un pouvoir centralisateur quelconque, mais sur l'identité réelle des intérêts et des aspirations du prolétariat de tous les pays, d'un côté, et de l'autre sur la fédération spontanée et absolument libre des fédérations et des sections libres de tous les pays ;

« Considérant qu'au sein de l'Internationale il y a une tendance, ouvertement manifestée au Congrès de la Haye par le parti autoritaire qui est celui du communisme allemand, à substituer sa domination et le pouvoir de ses chefs au libre développement et à cette organisation spontanée et libre du prolétariat.

« Considérant que la majorité du Congrès de La Haye a cyniquement sacrifié, aux vues ambitieuses de ce parti et de ses chefs, tous les principes de l'Internationale, et que le nouveau Conseil général nommé par elle, et investi de pouvoirs encore plus grands que ceux qu'il avait voulu s'arroger au moyen de la Conférence de Londres, menace de détruire cette unité de l'Internationale par ses attentats contre sa liberté ;

« Les délégués des Fédérations et Sections espagnoles, italiennes, jurassiennes, françaises et américaines réunis à ce Congrès ont conclu, au nom de ces Fédérations et Sections, et sauf leur acceptation et confirmation définitives, le pacte d'amitié, de solidarité et de défense mutuelle suivant :

« 1° Les Fédérations et Sections espagnoles, italiennes, françaises, jurassiennes, américaines, et toutes celles qui voudront adhérer à ce pacte, auront entre elles des communications et une correspondance régulière et directe tout à fait indépendantes d'un contrôle gouvernemental quelconque;

¹ Il n'y avait pas de fédération allemande, loi loi l'interdisant. Il ne put y avoir de délégués allemands au congrès de La Haye que par suite de mandats truqués. Bebel avait écrit dans le *Volkstaat* du 16 mars 1872 que les Internationaux allemands n'avaient *jamais payé de cotisations à Londres* !

« 2° Lorsqu'une de ces Fédérations ou Sections se trouvera attaquée dans sa liberté, soit par la majorité d'un Congrès général, soit par le gouvernement ou Conseil général créé par cette majorité, toutes les autres Fédérations et Sections se proclameront absolument solidaires avec elle.

« Ils proclament hautement que la conclusion de ce pacte a pour but principal le salut de cette grande unité de l'internationale, que l'ambition du parti autoritaire a mise en danger. »

Cette seconde résolution est la conséquence logique de la première. Le désaveu des décisions de La Haye entraîna l'établissement d'un pacte de protection mutuelle contre toute tentative d'ingérence bureaucratique.

Dire que « la majorité du Congrès de La Haye a cyniquement sacrifié, aux vues ambitieuses de ce parti et de ses chefs, tous les principes de l'Internationale » n'est pas une vue de l'esprit. Les thèses marxistes l'emportèrent grâce à une majorité factice obtenue par des mandats truqués offerts à des hommes dont on était sûrs, des délégués cooptés par le Conseil général, des fédérations non averties, en somme tout un arsenal de mesures qui feront leurs preuves dans les pires moments de l'histoire du mouvement ouvrier.

Pour s'assurer des mandats sûrs au congrès qui devait être convoqué en septembre 1872 à La Haye, la conférence de Londres vota une résolution interdisant la constitution de sections de l'Internationale sous forme de société secrète. Pourtant à La Haye se présentèrent des délégués français munis de mandats dont on ne savait pas de qui ils les tenaient : la vérification des mandats était impossible. Contrairement à l'Allemagne, il existait en France de réelles sections, actives.

Serrailier, secrétaire du Conseil général pour la France, arriva à La Haye les poches pleines de mandats. Six délégués français étaient connus par leur seul pseudonyme, sans indication de la ville dont ils tenaient leur mandat. Le seul qui annonça une ville – Rouen – se vit peu après désavoué par la fédération rouennaise parce qu'il avait voté avec le Conseil général alors qu'il avait le mandat impératif de voter pour les fédéralistes. Les Internationaux de Bordeaux s'aperçurent que leur délégué, qui avait reçu le mandat impératif de voter pour les fédéralistes, avait voté pour le Conseil général. Deux autres délégués français, Swarm et Walter – des pseudonymes – furent peu après arrêtés et passèrent en procès l'un à Toulouse, l'autre à Paris. On apprit ainsi que Swarm, agent du Conseil général à Toulouse, était un mouchard ; quant à Walter, agent du Conseil général à Paris, il se

repentit et jura de devenir un adversaire acharné de l'Internationale. (James Guillaume, *L'Internationale, documents et souvenirs*, Vol I, t. 2 p. 326.)

Une fois le congrès de La Haye terminé, le conseil fédéral anglais s'aperçut que le délégué qui le représentait n'était même pas membre de l'Internationale !

L'Allemagne ne possédait aucune section de l'Internationale mais seulement des adhérents individuels en très petit nombre. Elle ne pouvait donc envoyer au congrès des délégués réguliers. Pourtant, pour renforcer la position de Marx, neuf Allemands furent introduits comme délégués de sections – inexistantes – de l'AIT. Pour pouvoir voter au congrès, il fallait que les sections aient payé leurs cotisations. Or Bebel avait écrit dans le *Volkstaat* du 16 mars 1872 que les Internationaux allemands n'avaient *jamais payé de cotisations à Londres !*

C'est notamment contre de tels comportements que les fédérations exclues par Marx et Engels voulaient se prémunir. Les Jurassiens, dont il faut bien dire qu'ils étaient l'élément moteur dans la réorganisation de l'Internationale, en vinrent tout naturellement à imputer les dérives dont ils avaient été les victimes à la centralisation de l'organisation, puis à l'organisation elle-même. Dès lors, si une instance de régulation devait exister, elle n'aurait pas de fonction politique, mais seulement une fonction technique : faire circuler le courrier, etc. Si cette simple fonction « technique » fait systématiquement l'objet des résolutions des congrès « anti-autoritaires » puis anarchistes, force est de constater qu'elles ne purent jamais être mises en application.

L'organisation en elle-même devient progressivement le mal, l'autonomie la vertu. Le groupe autonome un tant soit peu organisé devient lui-même producteur d'« autorité » ; aussi en vient-on à proclamer l'autonomie de l'individu dans le groupe. C'est sans doute cette réaction, qu'on pourrait qualifier de centrifuge, qui sera le déclencheur d'un courant qui se qualifiera d'anarchiste individualiste, notion paradoxale, car si les auteurs libertaires comme Proudhon et Bakounine se sont faits les défenseurs de l'individu contre l'oppression de la société et de l'Etat, si dans leur doctrine il y a bien une *théorie de l'individu* intégrée dans leur pensée sociale, ils ne sont *en rien* des individualistes. Stirner était presque totalement inconnu : il ne sera « redécouvert » qu'au tournant du siècle ¹.

¹ L'œuvre de Stirner, inconnue en France, était tombée dans l'oubli en Allemagne. C'est John Henry Mackay (allemand malgré son nom) qui tira l'œuvre de Stirner de son oubli et l'associa à l'individualisme anarchiste, après la publication

Les opposants au principe de l'organisation pousseront leurs convictions très loin : Gaston Leval rappelle que « Malatesta fut blessé d'un coup de revolver et aurait été tué sans l'intervention d'autres camarades par un anarchiste qui considérait une trahison que s'organiser en un mouvement fédératif »¹.

Cela donne la mesure de la décadence dans laquelle était tombé le mouvement libertaire.

Rupture avec le socialisme et « propagande par le fait »

Pour expliquer la réorientation suivie par le mouvement, il est difficile de faire la part entre la répression subie par le mouvement ouvrier à la suite de la Commune, la disparition de la génération de l'époque héroïque de l'AIT, l'émergence d'une nouvelle génération plus pressée et moins cultivée, et des conditions nouvelles créées par la concentration de l'industrie, l'apparition massive du machinisme. Il ne faut surtout pas sous-estimer le fait que certains militants pensaient réellement que la révolution était proche et que pour réveiller les masses apathiques, il fallait leur donner un coup de pouce.

Le 3 décembre 1876, le *Bulletin de la Fédération jurassienne* publie une lettre de Carlo Cafiero à Malatesta dans laquelle il déclare : « La Fédération italienne croit que *le fait insurrectionnel*, destiné à affirmer par des actes les principes socialistes, est le moyen de propagande le plus efficace. » Les Italiens s'appuyaient sur certains textes que Bakounine avait écrits à la fin de sa vie, en les interprétant quelque peu. Voyons comment ils en étaient arrivés là.

En octobre 1873, Bakounine écrit « aux compagnons de la Fédération jurassienne » une lettre extrêmement émouvante pour leur annoncer sa démission de l'AIT.

« Depuis quatre ans et demi à peu près que nous nous connaissons, malgré tous les artifices de nos ennemis communs et les calomnies infâmes qu'ils ont déversées contre moi, vous m'avez gardé votre estime, votre amitié et votre confiance. Vous ne vous êtes pas même

de Max Stirner – *sein Leben und sein Werk* (1898).

¹ Gaston Leval, *La crise permanente de l'anarchisme*.

laissé intimider par cette dénomination de “Bakouninistes” qu'ils vous avaient jetée à la face. »

Bakounine se réjouit dans sa lettre que ses amis aient remporté la victoire « contre l'intrigue ambitieuse des Marxistes, et au profit de la liberté du prolétariat et de tout l'avenir de l'Internationale ».

Les événements récents semblaient bien lui donner raison.

Le 27 avril 1873 avait été convoqué à Neuchâtel le VI^e congrès de l'A.I.T. auquel assistaient des délégués représentant les fédérations d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, de Suisse, d'Espagne, d'Italie et de France. Le congrès se prononça pour l'autonomie des fédérations et l'abolition complète de tout conseil général. Bakounine commente : « Puissamment secourus pas vos frères de l'Italie, de l'Espagne, de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Angleterre et de l'Amérique, vous avez remis la grande Association internationale des travailleurs sur le chemin dont les tentatives dictatoriales de M. Marx avaient manqué de la faire dévier. »

L'Internationale marxienne aura un dernier sursaut. Un congrès est convoqué à Genève le 8 septembre 1873. Les trente délégués qui y assistent représentent si peu de chose que les décisions du congrès ne seront pas publiées. Ainsi, le révolutionnaire russe peut-il dire :

« Les deux Congrès qui viennent d'avoir lieu à Genève ont été une démonstration triomphante, décisive, de la justice et en même temps aussi de la puissance de votre cause.

« Votre Congrès, celui de la liberté, a réuni dans son sein les délégués de toutes les fédérations principales de l'Europe, moins l'Allemagne ; et il a hautement proclamé et largement établi, ou plutôt confirmé, l'autonomie et la solidarité fraternelle des travailleurs de tous les pays. Le Congrès autoritaire ou Marxiste, composé uniquement d'Allemands et d'ouvriers suisses, qui semblent avoir pris la liberté en dégoût, s'est efforcé vainement de rapiécer la dictature brisée et désormais ridiculisée de M. Marx. »

De fait, Engels écrit à Sorge, le 12 septembre 1873, une lettre désabusée : « La vieille internationale est complètement finie et a cessé d'exister », dit-il. « Ce congrès fut un fiasco », lui écrit-il encore le 27. Le 15 juillet 1876, le Conseil général, établi par une décision du Congrès de La Haye à New York, s'auto-dissout. Marx et Engels se retrouvent totalement isolés ; toutes les fédérations ont désavoué la décision de La Haye, sauf les Allemands et les Suisses de Genève – et encore, car certains Suisses commen-

cent à remettre en cause l'autorité de Marx et se demandent si le Conseil général n'est pas allé trop loin.

Commentaire de Bakounine :

« Après avoir lancé beaucoup d'injures à droite et à gauche, comme pour bien constater leur majorité genevoise et allemande, ils ont abouti à un produit hybride qui n'est plus l'autorité intégrale, rêvée par M. Marx, mais qui est encore moins la liberté, et ils se sont séparés profondément découragés et mécontents d'eux-mêmes et des autres. Ce Congrès a été un enterrement. »

La lettre de Bakounine aux compagnons de la Fédération jurassienne fut rédigée un an après le congrès de Saint-Imier (15 septembre 1872) lors duquel s'est constituée l'Internationale « anti-autoritaire ». Bakounine est fatigué, malade. Il pense que l'Internationale n'a plus besoin de lui.

« Pour en agir ainsi j'ai beaucoup de raisons. Ne croyez pas que ce soit principalement à cause des dégoûts personnels dont j'ai été abreuvé pendant ces dernières années. Je ne dis pas que j'y sois absolument insensible ; pourtant je me sentirais encore assez de force pour y résister, si je pensais que ma participation ultérieure à votre travail, à vos luttes, pouvait être de quelque utilité au triomphe de la cause du prolétariat. Mais je ne le pense pas. »

Par sa naissance, dit-il, il n'est qu'un bourgeois, et comme tel il ne saurait faire autre chose que de la propagande théorique.

« Eh bien, j'ai cette conviction que le temps des grands discours théoriques, imprimés ou parlés, est passé. Dans les neuf dernières années, on a développé au sein de l'Internationale plus d'idées qu'il n'en faudrait pour sauver le monde, si les idées seules pouvaient le sauver, et je défie qui que ce soit d'en inventer une nouvelle. Le temps n'est plus aux idées, il est aux faits et aux actes. Ce qui importe avant tout aujourd'hui, c'est l'organisation des forces du prolétariat. Mais cette organisation doit être l'œuvre du prolétariat lui-même. »

Bakounine termine sa lettre par deux recommandations :

« 1^o Tenez ferme à votre principe de la grande et large liberté populaire, sans laquelle l'égalité et la solidarité elles-mêmes ne seraient que des mensonges.

« 2^o Organisez toujours davantage la solidarité internationale, pratique, militante, des travailleurs de tous les métiers et de tous les pays, et rappelez-vous qu'infiniment faibles comme individus, comme localités ou comme pays isolés, vous trouverez une force immense, irrésistible, dans cette universelle collectivité. »

Certains militants proches de Bakounine entendront bien une partie de son message, à savoir que « le temps n'est plus aux idées, il est aux faits et aux actes ». Malheureusement ils occulteront l'autre partie : « l'organisation des forces du prolétariat », qui doit être « l'œuvre du prolétariat lui-même ».

Pendant l'été de 1873 une révolution éclate en Espagne. Bakounine veut s'y rendre mais ses amis s'y opposent. On lui fait comprendre qu'il est trop vieux. Il leur reproche de le « condamner au rôle très peu enviable et surtout parfaitement inutile d'un Dalai-Lama qu'on engraisserait à grand frais pour le salut de tout le monde »¹. Il finit cependant par reconnaître que son état de santé le rend « peu apte aux expéditions aventureuses », mais, ajoute-t-il, « j'ai toujours maintenu mon devoir et mon droit de me jeter dans tout mouvement révolutionnaire qui prendrait un caractère plus ou moins général, consistant et sérieux², et j'ai toujours senti et pensé que la fin la plus désirable pour moi serait de tomber au milieu d'une grande tourmente révolutionnaire ». La révolution espagnole échoue. Bakounine commente :

« La révolution espagnole venait d'échouer misérablement faute d'énergie et de passion révolutionnaire dans les chefs aussi bien que dans les masses, et tout le reste du monde s'était plongé dans une réaction la plus morne³. »

L'insurrection cantonaliste de juillet 1873 ne fut pas déclenchée par les bakouniniens de la *Allianza* ; elle fut le fait des « républicains intransigeants » qui prirent les armes contre le gouvernement de Pi y Margall en juillet 1873. Leur base sociale était la petite bourgeoisie et les masses

¹ Bakounine, « Mémoire justificatif ».

² Rappelons que, au contraire de Marx, Bakounine a participé plusieurs révolutions ou insurrections : 1848 à Paris ; 184 à Prague ; 1849 à Dresde ; 1870 à Lyon.

³ Bakounine, « Mémoire justificatif ».

pauvres du Sud du pays. Les Internationaux tentèrent de profiter du mouvement pour lui donner une impulsion sociale et révolutionnaire.

Engels, qui n'aime décidément pas les Internationaux espagnols, leur consacre de longs développements dans le *Volkstaat* du 31 octobre et du 2 novembre. L'échec de l'insurrection est imputé tout simplement aux... bakouniniens¹.

En Italie, les militants préparent pour le 7 août une insurrection qui doit éclater à Bologne et s'étendre à la Romagne, aux Marches et à la Toscane. Le pays est secoué par de graves troubles sociaux et le terrain semble favorable, mais Bakounine reste sceptique : L'Italie présente « quelques symptômes d'un réveil révolutionnaire », mais « il fallait encore beaucoup de travail pour en tirer une puissance populaire », écrit-il. Les défaites du mouvement populaire en France et en Espagne ne l'incitent pas à l'optimisme. Tenant à peine sur ses pieds, souffrant d'un asthme qui lui coupe le souffle, il décide de participer à l'insurrection. Il écrit à James Guillaume qu'il part pour son dernier combat.

L'insurrection échoue. En fait, elle ne commença même pas : Costa, son principal organisateur, fut arrêté, ainsi que de nombreux insurgés. Bakounine pensait-il vraiment qu'elle réussirait ? C'est peu probable. « J'étais décidé de mourir » écrit-il. Les jeunes italiens qui l'entouraient, dit Madeleine Grawitz, « trouvaient naturel que Bakounine les accompagne en Italie. A leurs yeux, il incarnait encore l'esprit de la révolution et tous le considéraient comme le spécialiste de sa technique. La légende de Prague, Dresde, Lyon comptaient davantage que la réalité de ces trois échecs. Comment ces jeunes hommes de trente ans prêts à mourir pour la liberté auraient-ils pu comprendre la fatigue de Michel et ses préoccupations familiales ? Pour lui, l'Italie offrait toujours la solution préférée : la mort sur une barricade². »

¹ Les internationaux espagnols sont dans leur écrasante majorité bakouniniens. Le Conseil général tenta de renverser la tendance en envoyant Lafargue dans le pays, avec pour mission de développer un courant favorable au Conseil général, sans succès. Le 24 juillet 1872, Engels écrivit au conseil fédéral espagnol une lettre incroyable, dans laquelle il réclamait « une liste de tous les membres de l'Alliance ». La lettre se termine par : « A moins de recevoir une réponse catégorique et satisfaisante par retour du courrier, le Conseil général se verra dans la nécessité de vous dénoncer publiquement... ». Face au refus des militants espagnols de se soumettre au diktat du Conseil général, les noms des principaux dirigeants de l'Internationale en Espagne furent publiés – à la grande satisfaction de la police.

² Madeleine Grawitz, *Michel Bakounine*, Plon, 1990, p 551.

Ce n'est pas la moindre des ironies que le révolutionnaire russe ait quitté l'Italie, après l'échec de l'insurrection, déguisé en prêtre ! « Ainsi déguisé, appuyé sur une canne, un petit panier avec des œufs à la main, Bakounine revient de son dernier exploit révolutionnaire »¹. Il mourut le 1^{er} juillet 1876, un livre de Schopenhauer à la main. L'officier d'état civil chargé de rédiger l'acte de décès, ne sachant que mettre sur la ligne « profession » du vieux révolutionnaire, inscrivit : « rentier »...

Après avoir démissionné de l'Internationale et recommandé à ses compagnons jurassiens de renforcer l'organisation ouvrière, Bakounine fait donc le contraire et participe à une tentative d'insurrection. Comme lors des trois précédentes – Prague, Dresde, Lyon – il sait qu'elle n'a aucune chance de succès. La participation du vieux révolutionnaire à cette tentative insurrectionnelle confirma sans doute les militants italiens dans leurs projets insurrectionnels. Quelques militants italiens, parmi lesquels Malatesta et Cafiero, se lancèrent entre 1874 et 1877 dans des mouvements armés qui échouèrent, ou se terminèrent dans le ridicule. Ainsi, le 5 avril 1877, Malatesta et une trentaine d'hommes armés investissent deux villages dans le Bénévent, à l'est de Naples, brûlent les archives et distribuent l'argent trouvé dans le bureau du receveur des impôts.

« Une petite bande armée, conduite par Cafiero et Malatesta, débarqua à l'improviste dans un des villages, annonçant que le monde va changer, qu'il s'agit d'abolir l'Etat et la propriété dans la commune pour arriver ensuite à les abolir complètement. Bien accueillis par la population, curé en tête, les internationaux s'emparent alors de la mairie, portent sur la place publique les archives et les titres de propriété auxquels ils boutent le feu². »

Il n'y eut aucune victime. La même scène se déroula dans plusieurs villages avec un accueil sans enthousiasme de la population. Nos révolutionnaires errèrent ensuite pendant quelques jours dans la campagne, transis de froid, et furent finalement arrêtés. Au terme de leur procès, ils furent même acquittés !

Bien plus tard, lors d'un procès à Milan en 1921, Malatesta fit une déclaration dans laquelle il dit notamment ceci :

¹ H.E. Kaminski, *Michel Bakounine, la vie d'un révolutionnaire*, Aubier, p. 331.

² Marianne Enckell, *la Fédération jurassienne*, Canevas éditeur, p. 186.

« Les procès ont toujours été l'un de nos meilleurs moyens de propagande et le prétoire a été l'une de nos tribunes les plus efficaces et, permettez-moi de le dire, les plus glorieuses. Je n'aurai donc pas l'occasion de vous faire un large exposé du programme anarchiste, peut-être dans l'espoir de convertir l'un d'entre vous à l'anarchisme, encouragé en cela par ce qui m'arriva aux assises de Troni (1875). Onze membres du jury ne m'ont pas seulement acquitté, mais vinrent immédiatement à moi pour inscrire leurs noms comme membres de l'Association internationale des travailleurs ¹. »

L'idée de propagande par le fait commence à se diffuser. Costa, qui fondera plus tard le parti socialiste, fait une conférence sur ce thème le 9 juin 1877 ; Paul Brousse écrira un article sur la propagande par le fait dans le *Bulletin de la Fédération jurassienne* : c'est, dit-il, « un puissant moyen de réveiller la conscience populaire ». Le discours sur la « révolte », sur l'illégalité, sur l'action violente est d'autant plus virulent que l'Internationale se désagrège. La disparition du mouvement de masse s'accompagne également de l'effondrement du niveau théorique du mouvement. Dans l'Internationale, la « propagande par le fait » avait le sens constructif de création caisses de secours, de coopératives, de syndicats, de bibliothèques, etc. Le terme sera diversement interprété par la suite ². L'action anarchiste sera ainsi définie, en 1880 : « La révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite (...) tout est bon, pour nous, qui n'est pas la légalité ³. »

Il faut préciser que cette phrase, parue dans la revue que dirigeait Kropotkine, lui a été faussement attribuée. Elle se trouve dans un article intitulé « L'action », non signé, dont Carlo Cafiero est sans doute l'auteur. Souvent citée, la phrase est tronquée, car dans les moyens d'action préconisés, après la dynamite, l'article ajoute : « voire même, des fois, par

¹ Cité par Max Nettlau *The Biography of an Anarchist*, Published by the Jewish Anarchist Federation, New York City, 1924.

² « Bakounine, devant l'échec des tentatives révolutionnaires auxquelles il avait pris part et devant celui de la Commune, arriva à la conclusion que "l'heure des révolutions était passée". Il recommanda alors la "propagande par le fait", entendant ainsi les réalisations directes servant d'exemples. Mais la démagogie et la bêtise faisant la loi dans le mouvement anarchiste, la formule fut interprétée comme une recommandation des attentats individuels, qui n'avaient rien à voir avec la pensée du grand lutteur. » Gaston Leval, *La crise permanente de l'anarchisme*.

³ *Le Révolté*, 25 décembre 1880, cité par Jean Maitron.

le bulletin de vote, lorsqu'il s'agit de voter pour Blanqui et Trinquet, inéligibles... »

Kropotkine ne prendra ses distances avec les attentats, et encore de façon très modérée et ambiguë, que lorsque le mouvement anarchiste lui-même prendra ses distances.

En juillet 1881, les anarchistes se réunissent pour tenter de réorganiser le mouvement et se retrouvent à Londres : Kropotkine préside la séance. Treize pays sont représentés, avec un éventail de pays qui dénote une implantation qu'on ne retrouvera pas avant longtemps, puisque des représentants de la Serbie, de la Turquie, de l'Égypte côtoient des délégués allemands, suisses, anglais, belges, français, hollandais, espagnols, russes et états-uniens. Se trouvent également présents des représentants issus de fédérations de l'Internationale anti-autoritaire. Deux motions sont votées : la première, qui ne sera jamais appliquée, prévoit la création d'un « bureau international de renseignements ». L'autre motion, se référant à l'AIT, rappelle que celle-ci avait « reconnu nécessaire de joindre à la propagande verbale et écrite la propagande par le fait ». La référence à l'AIT était cependant faussée, car l'Internationale entendait par là la création de sociétés ouvrières, de mutuelles, de coopératives, etc.

La motion propose de « propager l'esprit de révolte » et de porter l'action « sur le terrain de l'illégalité qui est la seule voie menant à la révolution » :

« Les sciences techniques et chimiques ayant déjà rendu des services à la cause révolutionnaire et étant appelées à en rendre encore de plus grands à l'avenir, le Congrès recommande aux organisations et individus [...] de donner un grand poids à l'étude et aux applications de ces sciences, comme moyen de défense et d'attaque ».

Pendant dix ans environ, la dynamite va être le moyen de propagande privilégié du mouvement anarchiste qui se réfugie dans les groupes affinitaires, les cercles d'opinion.

Les militants de la section espagnole de l'AIT interpréteront à leur manière l'appel à la « propagande par le fait ». Ils appliqueront simplement les résolutions de leur congrès de 1873, appelant à soutenir les grèves, à créer des caisses de résistance, à organiser des manifestations, des meetings, des réseaux de coopératives de consommation, à créer des écoles, des bibliothèques, des centres éducatifs, des sociétés mutualistes et des bureaux

de placement. Le fait que la section espagnole était la seule à conserver un caractère d'organisation de masse n'est pas fortuit. Précisons que la répression anti-ouvrière en Espagne n'était *pas moins féroce qu'en France*.

Les orientations choisies par les militants espagnols, qui ne subissaient pas moins de répression que leurs camarades français, montre qu'il n'y a pas de corrélation absolue entre l'état du mouvement libertaire en France et les conséquences de la répression après la Commune. La défaite de la Commune a, semble-t-il, quelque peu servi d'alibi pour justifier la déliquescence de mouvement libertaire en France.

Il est vrai que dans les deux pays, le mouvement libertaire se divise en deux, et cette division se constate de manière particulièrement claire en Espagne. Après le coup d'Etat militaire du 3 janvier 1874 et la restauration de la monarchie, les militants ouvriers espagnols s'étaient trouvés dans la même situation de répression qu'en France : dissolution de l'organisation, interdiction des journaux, prison, déportation, exécutions. Le rétablissement du droit d'association est suivi par la reconstitution du mouvement de masse. Les kropotkiniens et les malatestiens ne se contentèrent pas de développer leurs thèses pour les confronter à la réalité, ils désintégrèrent les syndicats et réussirent là où la réaction n'avait pas réussi, ils détruisirent l'organisation de masse. Ils allèrent même jusqu'aux menaces de mort.

En février 1881, le droit d'association et de réunion est établi, la fédération espagnole sort de la clandestinité et organise un congrès à Barcelone en septembre. Rapidement, la fédération récupère 50 000 adhérents, mais un conflit très grave apparaît. Les militants de formation bakouninienne et les nouveaux qui ont adhéré aux communisme anarchiste de Kropotkine s'affrontent. Les collectivistes préconisaient le syndicalisme, l'action de masse, la grève générale et une action coordonnée du mouvement ouvrier pour aboutir à une société socialiste où les moyens de production seraient collectivisés et où chaque travailleur serait rétribué « selon ses œuvres ». Les anarchistes communistes, dit C.M. Lorenzo, « repoussaient toute organisation sous prétexte de combattre les moindres germes de bureaucratie, de temporisation avec le capital et de réformisme ; ils vantaient le mérite des groupes autonomes, de l'initiative révolutionnaire individuelle et du terrorisme pour atteindre sans transition une société communiste intégrale où n'existerait plus la propriété des biens de consommation, où chacun produirait selon ses forces et consommerait selon ses besoins (suppression de la monnaie, "prise au tas", travail libre dans la joie), où il n'y aurait ni autorité ni loi puisque les hommes, naturellement bons, auraient réduit à l'impuissance une minorité de méchants : patrons,

banquiers, spéculateurs, marchands, gardiens de prison, militaires, policiers, législateurs, prêtres, gros propriétaires, politiciens¹. »

Si les positions des collectivistes furent confirmées au congrès de Séville en septembre 1882, la lutte entre anarcho-communistes et collectivistes finira par entraîner la dissolution de la Fédération des travailleurs de la Région espagnole² en 1888. Ainsi, la seule organisation de masse encore existante après la défaite de la Commune de Paris disparut, moins sous les coups de l'Etat et du patronat que du fait des divisions internes. Pourtant, elle se reconstituera peu après.

« La lutte entre anarcho-communistes et collectivistes ne tarda pas à entraîner la disparition de la fédération des travailleurs de la Région espagnole³. Les communistes libertaires menacèrent de mort les membres de la Commission fédérale (les vétérans Farga Pellicer, Francisco Tomas, José Llunas Pujals, etc.), s'introduisirent en Catalogne, désintégrérent les syndicats et obtinrent finalement la dissolution effective de la Fédération au congrès de Valence d'octobre 1888. Quelques années plus tard, certaines "sections" tenaient encore bon mais l'heure du "groupisme", du messianisme révolutionnaire, des insurrections, des attentats était venue⁴. »

Le 6 juin 1896 une bombe jetée au passage d'une procession à Barcelone déclencha une répression terrible : des centaines de militants de tous bords pris au hasard furent incarcérés dans la forteresse de Monjuich et torturés d'une manière abominable, ce qui entraîna d'autres attentats. Cet engrenage du terrorisme convenait à la fois aux extrémistes qui pensaient secouer la torpeur des masses, et à la réaction qui put accroître les mesures répressives.

Ce qui caractérise la situation espagnole est que, malgré les attaques faites de *l'intérieur* du mouvement contre l'organisation de masse, celle-ci réussit toujours à se reconstituer. Cela tient sans doute à l'existence d'un nombre important de cadres révolutionnaires expérimentés – c'était, rappelons-le, l'objectif recherché par l'Alliance bakouninienne – ; à leur plus grande expérience de l'activité clandestine ; à l'imprégnation auprès

¹ C.M. Lorenzo, *les Anarchistes espagnols et le pouvoir*, le Seuil, p. 31.

² La Fédération régionale espagnole de l'Internationale avait pris le nom de Fédération des travailleurs de la Région espagnole après sa sortie de clandestinité en 1881.

³ Appellation que s'était donnée la section espagnole de l'AIT.

⁴ Cesar M. Lorenzo, *Les anarchistes espagnols et le pouvoir*, Le Seuil, 1969.

des prolétaires espagnols d'un projet social qui faisait l'objet d'une propagande permanente.

Au contraire de l'Espagne, il n'existait pas en France d'organisation de masse constituée sur le modèle libertaire. L'argument selon lequel la répression empêchait l'émergence d'un mouvement organisé en France et poussait les militants au terrorisme pouvait avoir une certaine crédibilité. Cependant, l'exemple espagnol est extrêmement instructif car il relativise considérablement, voire infirme l'idée selon laquelle c'est le contexte de répression qui est seul à l'origine des dérives du mouvement « anti-autoritaire » français vers les attentats, les groupes affinitaires, l'insurrectionnalisme et le messianisme révolutionnaire.

L'engrenage de la violence

Nous avons évoqué le contexte de la répression impitoyable consécutive à la Commune. Ce serait une erreur de ne considérer la période de la « propagande par le fait » que comme un simple égarement. C'est oublier que les ouvriers livrés à un arbitraire patronal que plus rien ne freine, et qui souvent n'ont rien à voir avec le mouvement anarchiste, prennent souvent l'initiative de l'action individuelle violente. Pour quelques cas médiatisés et attribués à des « anarchistes », de nombreux cas restés ignorés : un ingénieur est déféstré à Decazeville en 1886 ; un patron du textile de Roanne se fait révolvrer par un ouvrier en 1881. Etc.

Dans les années 1880 aux États-Unis, des manifestations pour la journée de huit heures sont brutalement dispersées par la police. Le 3 mai 1886 à Chicago, un meeting protestant contre les briseurs de grève est réprimé et se termine avec des morts et des blessés. Une manifestation de protestation est immédiatement organisée : une bombe éclate, tuant des policiers et des manifestants. Cinq anarchistes accusés à tort de cet attentat sont condamnés à mort. Une vague internationale de solidarité proteste en vain contre cette condamnation. La journée du 1^{er} mai restera le symbole du souvenir et de la lutte pour le mouvement ouvrier international.

En 1892, Ravachol détruit à la bombe les maisons de deux juges qui avaient lourdement condamné des ouvriers pour avoir mené une prétendue émeute le 1^{er} mai de l'année précédente. Caserio poignarde un président de la République française en 1894. Quelques années plus tard, Czolgosz tuera un président des États-Unis.

C'était l'époque où les grévistes se faisaient tuer par la troupe, où le patronat et les juges se déchaînaient, où on prenait huit à dix ans de bagné pour avoir distribué un tract anti-militariste ou volé des lapins. Camélinat,

un député socialiste, ne condamne pas les pratiques anarchistes et leur reconnaît une légitimité en disant que « les anarchistes ont leur raison d'être, car dans la société actuelle, il y a aussi les démolisseurs, pour faire place à de nouvelles constructions ». La « propagande par le fait » n'est en réalité pas une invention anarchiste, elle n'est que la conceptualisation et la reprise, par les anarchistes, de pratiques qui se répandaient naturellement dans le mouvement ouvrier de l'époque.

Certains militants voulaient « saper la société bourgeoise » et s'imaginaient que faire sauter le palais Bourbon, le palais de Justice, la préfecture de police contribueraient à réveiller les masses ouvrières. Souvent, la « propagande par le fait » était une façon de s'imaginer détenir une puissance qu'on ne mettait de toute façon pas en œuvre : du terrorisme en chambre. Quelques intellectuels anarchistes, qui ne faisaient pas partie de cette génération héroïque d'organiseurs de l'époque de l'AIT, ont pu éprouver une sorte de fascination et de délicieux frissons d'épouvante pour ces méthodes parfois expéditives. Jean Grave, dans *Quarante ans de propagande anarchiste*, raconte avec quels délices il fabriqua une substance explosive, avec essais ratés, absorption de fumées malodorantes, maux de tête, etc., après quoi il communiqua les résultats de ses expériences à deux camarades avant de partir en voyage en Suisse. Armons-nous et partez¹.

La « propagande par le fait » fut également accompagnée d'une autre pratique, appelée « reprise individuelle », consistant – théoriquement – à reprendre aux patrons ce qu'ils avaient volé aux ouvriers. « Reprise individuelle » étant évidemment un euphémisme pour « vol ». Cette activité éminemment révolutionnaire débuta le 5 octobre 1886 lorsque Clément Duval, membre du groupe « la Panthère des Batignoles », dévalisa l'hôtel particulier des dames Herbelin et Lemaire.

Sur ces pratiques, Kropotkine dira : « Sur le terrain de l'illégalisme, faire la part des actes délictueux, commis sous le couvert de l'action politique, et des actions relevant du simple banditisme, n'est pas toujours facile². » Un vieux militant¹ qui avait connu des anarchistes de cette

¹ Sur Jean Grave, Victor Serge, expliquant comment il est devenu anarchiste, raconte : « Tissé de contradictions, déchiré en tendances et sous-tendances, l'anarchisme exigeait avant tout l'accord des actes et des paroles, un changement total dans la manière d'être. C'est pourquoi nous allâmes à la tendance extrême (à ce moment), celle qui, par une dialectique rigoureuse, en arrivait, à force de révolutionnarisme, à n'avoir plus besoin de la révolution... Nous y fûmes un peu poussés par le dégoût d'un certain anarchisme académique, très assagi, dont Jean Grave était le pontife aux *Temps Nouveaux*. »

² Il est vrai que, repentant, Kropotkine émettra plus tard cette Lapalissade : « Un

période raconta à l'auteur de ces lignes qu'il était évidemment plus facile de cambrioler les chambres de bonne que les appartements, mieux protégés, de leurs maîtres.

Les partisans de la reprise individuelle ne négligeaient pas cependant les villas, châteaux et églises de France, comme « la bande d'Abbeville » dont 23 membres furent arrêtés en 1904. Le chef de cette bande s'appelait Marius Jacob, typographe de son état. Il s'en prenait aux « parasites sociaux » : militaires, magistrats, ecclésiastiques et épargnait les gens qu'il considérait comme utiles : médecins, écrivains, etc. S'apercevant, au cours d'un cambriolage, qu'il dévalisait la maison de Pierre Loti, il partit sans rien prendre. Lors de son procès, il se comporta en accusateur. Un journaliste nommé Maurice Leblanc se trouvait là : le personnage d'Arsène Lupin est incontestablement inspiré de Marius Jacob. Malheureusement, les conditions d'existence, comme disait Bakounine, créant les mentalités, pour un Marius Jacob il y avait cent authentiques petites frappes qui se croyaient « anarchistes »².

Le divorce définitif entre anarchistes et socialistes

Pourtant, pendant cette période noire, les anarchistes organisateurs et militants du mouvement ouvrier sont toujours là : la grande vague d'attentats de 1892-1894 avec les figures de Ravachol, Vaillant et Emile Henry, apparaît au moment même où le mouvement ouvrier révolutionnaire commence à se reconstituer sous l'impulsion de Pouget, de Pelloutier et de beaucoup d'autres.

Curieusement, ces militants anarchistes ne parviennent pas à accepter la coupure entre les deux courants du mouvement ouvrier. Le divorce définitif entre anarchistes et socialistes date de 1880 en France, et il va rapidement s'étendre à toute l'Europe. Pourtant, nombre d'anarchistes s'obstinent à se sentir attachés à la grande famille du socialisme et continuent de vouloir participer aux congrès de l'Internationale, ce que la plupart des ouvriers socialistes ne contestent pas.

Et ça énerve beaucoup Engels. Il fournit aux dirigeants socialistes – allemands surtout – un argumentaire contre les anarchistes. Contre toute vérité, il tente de mettre en avant l'influence que Stirner aurait eue sur

édifice social de plusieurs centaines d'années ne se détruit pas avec quelques kilos de dynamite. »

¹ Gaston Leval.

² Cf. Jacky Toublet, « La mystique de la violence, une dérive toujours possible », *Réfractons* n° 5.

Bakounine ! Dans son *Ludwig Feuerbach*¹, écrit en 1888, Engels déclare, à propos de Stirner, que « Bakounine lui doit beaucoup ». Bien entendu, il sait très bien que ce n'est pas vrai, mais il pense ainsi discréditer les anarchistes. En 1889, Engels revient à la charge dans une lettre à Max Hildebrand : Bakounine aurait insufflé à « l'anarchie ingénue » de Proudhon « une bonne dose de “révolte” stirnérienne ». Pourquoi Engels se sent-il obligé de ressusciter Stirner plus de quarante ans après la publication de *l'Unique*, qui eut deux années de succès puis tomba complètement dans l'oubli ? Les social-démocrates tentent de débarrasser la II^e Internationale des anarchistes et il leur faut des justifications théoriques pour expulser de l'organisation, une fois de plus, la substance du mouvement ouvrier de l'époque.

En 1889 et en 1891, les anarchistes voulurent participer aux congrès de Paris et de Bruxelles, mais leur présence donna lieu à de violentes contestations, et ils furent expulsés sous les huées. Une grande partie des délégués ouvriers anglais, hollandais et italiens, scandalisés par ce comportement, se retirèrent. Ne se sentant cependant pas encore assez forts, les socialistes ne firent voter aucune mesure sur la question parlementaire et les alliances avec les partis gouvernementaux. C'est au congrès de Zürich, en 1893, qu'ils crurent s'en tirer en faisant voter une motion qui disait notamment que « toutes les chambres syndicales seront admises au prochain congrès ; [ainsi que] les partis et groupements socialistes qui reconnaissent la nécessité de l'organisation des travailleurs et de l'action politique » – par « action politique », il faut entendre « action parlementaire ». Un amendement proposé par August Bebel, et accepté, en rajoute une louche :

« Par action politique, il est entendu que les partis ouvriers emploient tous leurs efforts à utiliser les droits politiques et la machinerie législative (corps législatif, législation directe) en vue des intérêts du prolétariat et de la conquête des pouvoirs publics. »

A cette époque, il n'y avait pas, au niveau des militants de base, d'imperméabilité entre les socialistes et les anarchistes. Il est fréquent qu'en Europe dans les années 1880 des militants ou des groupes socialistes locaux basculent vers l'anarchisme. C'est le cas en France, en Allemagne, en Angleterre, aux Pays-Bas, en Italie. C'est le débat sur l'opportunité de participer à l'action électorale qui est en général le déclencheur de ces mouvements. Il ne s'agissait donc pas là d'un débat académique entre Bakounine

¹ *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* (1888), Éditions sociales.

et Marx mais d'un problème que les militants se posaient réellement, souvent après en avoir fait concrètement l'expérience. La résolution socialiste de 1893, qui exige des socialistes qu'ils « emploient tous leurs efforts » à l'action parlementaire, rendue de ce fait obligatoire, renvoyait à la marge les anarchistes, mais elle marginalisait également nombre de socialistes opposés au parlementarisme, ainsi que ceux pour qui l'action parlementaire n'était *qu'une option parmi d'autres*, et ceux qui en avaient fait l'expérience et ne la jugeaient pas concluante.

Engels aussi en a fait l'expérience, d'ailleurs : en 1891, malgré l'instauration d'un système représentatif, il constate que « le gouvernement possède tout pouvoir exécutif », et que les « chambres n'ont pas même le pouvoir de refuser les impôts ». « La crainte d'un renouvellement de la loi contre les socialistes paralyse l'action de la social-démocratie », dit-il encore, confirmant l'opinion de Bakounine selon laquelle les formes démocratiques n'offrent que peu de garanties pour le peuple. Le « despotisme gouvernemental » trouve ainsi une forme nouvelle et efficace dans la pseudo-volonté du peuple.

On retrouve donc le même conflit que celui qui a opposé Marx et Bakounine, le premier voulant que les travailleurs envoient des représentants au Parlement, le second s'opposant à l'établissement d'une stratégie obligatoire pour tous.

Les anarchistes, expulsés par la porte, revinrent par la fenêtre en 1896, au congrès de Londres... en tant que délégués de syndicats. Sur les quarante-trois délégués ouvriers français, vingt étaient des anarchistes notoires, dont Emile Pouget et Fernand Pelloutier¹... Il fallut trois jours de bataille, que les socialistes gagnèrent de justesse, pour que passe une résolution excluant des congrès futurs les groupements, même corporatifs, qui n'acceptaient pas la nécessité du parlementarisme². Le rapport

¹ Cette situation était tout sauf spontanée ou le fait du hasard. En effet, c'est Fernand Pelloutier et Augustin Hamon qui eurent l'idée d'organiser une délégation « syndicalo-anarchiste » au congrès de Londres. Ils eurent l'aide de Malatesta, qui vivait à Londres et connaissait les milieux syndicalistes, et de Cornelissen en Hollande. Ce dernier rédigea pour l'occasion un texte intitulé « Le communisme révolutionnaire. Projet pour une entente et pour l'action commune des Socialistes révolutionnaires et des Communistes anarchistes ».

² On retrouve encore les termes du débat qui, dans l'AIT, avait divisé socialistes d'Etat et socialistes « anti-autoritaires », les premiers voulant imposer une stratégie obligatoire, les seconds voulant laisser aux organisations nationales le choix de leur stratégie. Rétrospectivement, on comprend mal l'acharnement des marxistes à imposer une seule option. Si les anarchistes n'avaient pas été exclus de la

introduction du congrès anarchiste d'Amsterdam, tenu en 1907, dira : « La majorité voulait en finir avec les anarchistes ; elle ne se doutait pas qu'elle venait d'éloigner d'elle, à jamais, le prolétariat organisé ¹. »

L'orateur ne croyait pas si bien dire.

1907. – Le congrès d'Amsterdam

La réédition des actes du congrès d'Amsterdam de 1907 révèle un fait intéressant, qu'il est utile de souligner. En effet, dans l'imagerie d'Epinal du mouvement libertaire, ce congrès fut l'événement lors duquel se heurtèrent deux conceptions divergentes, l'anarchisme et le syndicalisme, personnifiés respectivement par Malatesta et Monatte (ce dernier ayant, rappelons-le, collaboré sans problème avec les syndicalistes-anarchistes lors du congrès de 1896).

En réalité, on s'aperçoit que si le débat : « anarchisme ou syndicalisme », est réel, il reste relativement marginal par rapport à un autre : « Faut-il ou ne faut-il pas s'organiser ? », introduit par les individualistes... Ainsi, Amédée Dunois, rapporteur de la 4^e séance, s'en prit violemment aux individualistes et aux opposants à toute forme d'organisation.

« Le temps n'est pas loin derrière où la majeure partie des anarchistes était opposée à toute pensée d'organisation. Alors, le projet qui nous occupe eût soulevé parmi eux des protestations sans nombre et ses auteurs se fussent vus soupçonner d'arrière-pensées rétrogrades et de visés autoritaires. C'était le temps où les anarchistes, isolés les uns des autres, plus isolés encore de la classe ouvrière, semblaient avoir perdu tout sentiment social ; où l'anarchisme, avec ses incessants appels à la réforme de l'individu, apparaissait à beaucoup comme le suprême épanouissement de l'individualisme bourgeois. L'action individuelle, "l'initiative individuelle" était censée suffire à tout. On tenait généralement pour négligeable l'étude de l'économie, des phénomènes de la

II^e Internationale, il est probable qu'à la longue la plupart d'entre eux se seraient ralliés à une forme de participation électorale, en lui imprimant un sens peut-être plus radical, et la social-démocratie y aurait sans doute gagné. L'autre conséquence est que l'Internationale aurait peut-être réagi autrement qu'elle ne l'a fait lors de l'éclatement de la guerre en 1914. Mais on reste dans le domaine des conjectures, car la social-démocratie allemande ne pouvait congénitalement pas collaborer à une œuvre commune avec les anarchistes.

¹ *Anarchisme et syndicalisme, Le congrès anarchiste international d'Amsterdam.* – Introduction d'Ariane Miéville et Maurizio Antonioli. Nautilus-Éditions du Monde libertaire.

production et de l'échange, et même certains des nôtres déniaient toute réalité à la lutte de classe, ne consentaient à voir dans la société actuelle que des antagonismes d'opinions auxquels la "propagande" consistait justement à préparer l'individu¹. »

H. Croiset, à Amsterdam, donnera toute la mesure des positions d'une partie des anarchistes de l'époque. Lors de la 5^e séance du congrès, développant un stirnérisme mal digéré, il résuma la position des individualistes : « Ma devise, c'est : Moi, moi, moi... et les autres ensuite ! » En contradiction totale avec tout ce qu'ont pu dire Proudhon et Bakounine, il affirme que « l'individu n'est pas fait pour la société, c'est au contraire la société qui est faite pour l'individu ». Pensant sans doute présenter le dernier mot de la philosophie de Stirner, il déclara :

« ...l'organisation a pour résultat fatal de limiter, toujours plus ou moins, la liberté de l'individu. L'anarchie est donc opposée à tout système d'organisation permanente. Par la vaine ambition de devenir pratiques, les anarchistes se sont réconciliés avec l'organisation. C'est une pente glissante sur laquelle ils se sont placés là. Ils finiront un jour par se réconcilier avec l'autorité elle-même, – tout comme les social-démocrates ! Les idées anarchistes doivent conserver leur pureté ancienne, plutôt que tendre à devenir plus pratiques. Retournons donc à l'ancienne pureté de nos idées² ! »

Les maîtres sont souvent plus profonds que les disciples : une lecture attentive de *l'Unique* révèle ainsi que Stirner se soucie peu que l'organisation restreigne sa liberté : « Qu'une société, l'État, par exemple, restreigne ma *liberté*, cela ne me trouble guère. Car je sais bien que je dois m'attendre à voir ma liberté limitée par toutes sortes de puissances, par tout ce qui est plus fort que moi, même par chacun de mes voisins ; quand je serais l'autocrate de toutes les R..., je ne jouirais pas de la liberté absolue. Mon *individualité*, au contraire, je n'entends pas la laisser entamer. Et c'est précisément à l'individualité que la société s'attaque, c'est elle qui doit succomber sous ses coups. »

Il semble bien que les individualistes de l'époque aient mal lu Stirner, et aient fait la confusion entre les notions d'individu et d'individualité – cette

¹ *Anarchisme et syndicalisme. Le congrès anarchiste international d'Amsterdam*, p. 156.

² *Ibid.* pp. 162-163.

dernière étant ce qui préoccupe surtout Stirner. On ne peut cependant pas faire à l'auteur de *l'Unique* le reproche de la dégénérescence du mouvement « antiautoritaire » issu de la tendance bakouninienne de l'AIT, dégénérescence qui a conduit à nier le principe même d'organisation et à repousser le fondement même du fédéralisme.

« Si, sur le plan international, écrit Jean Maitron, il ne restait pratiquement plus rien de l'ancienne AIT, au nom des mêmes principes d'autonomie, disparaissait également, sur le plan national et régional, tout lien entre les groupes. Le principe d'organisation – ou d'inorganisation – admis à cette époque est bien défini de ces quelques lignes du *Révolté* : “Nous ne croyons pas [...] aux associations, fédérations, etc. à long terme. Pour nous, un groupement [...] ne doit s'établir que sur un point bien déterminé, d'une manière immédiate ; l'action accomplie, le groupement se reforme sur de nouvelles bases, soit entre les mêmes éléments, soit avec de nouveaux ”¹. »

Les positions de Croiset, « anarchiste individualiste », ne sont pas isolées, elles touchent l'ensemble de mouvement. La notion de fédéralisme, développée par Proudhon puis par Bakounine, qui faisait la synthèse de la décentralisation et de la coordination nécessaire à toute action de masse, disparaît comme notion opérationnelle. Il y a un *abandon du principe fondateur de l'anarchisme – le fédéralisme* – comme théorie de l'organisation.

Sur le terrorisme

L'amalgame entre anarchisme et terrorisme est extrêmement ancré dans l'opinion publique, y compris chez ceux dont on pourrait attendre un minimum de nuances².

Sur le plan théorique, l'un des éléments qui fonde l'amalgame est le « Catéchisme du révolutionnaire » attribué à Bakounine mais qui est en

¹ Cité par J. Maitron, I, 118.

² En 1988, lorsque j'écrivais mon ouvrage « Bakounine politique » (éditions du Monde Libertaire), j'ai tenté, dans un accès de naïveté, de proposer un travail sur Bakounine dans le cadre d'un doctorat. Je n'ai pas pu trouver de directeur de thèse qui accepte un travail sur l'aspect positif de la pensée du révolutionnaire russe. Le premier que je contactai (à Paris VIII) accepta à condition que je travaille sur Bakounine et le terrorisme. Bien entendu je refusai. Le second (à la Sorbonne) voulait bien que je travaille sur Bakounine et l'individualisme. Là encore je refusai, et décidai de ne plus perdre mon temps.

réalité de Netchaïev, texte qui est confondu avec le « Catéchisme révolutionnaire » de Bakounine, qui est tout autre chose ¹.

L'article « du » fait toute la différence, mais c'est une nuance qui a rarement été perçue. Le catéchisme « du » révolutionnaire définit, comme la formulation l'indique, le comportement de l'individu révolutionnaire. Netchaïev écrivit son « catéchisme » en 1869 afin de codifier l'action des révolutionnaires :

« Attitude du révolutionnaire envers lui-même :

« 1) Le révolutionnaire est un homme perdu d'avance. Il n'a pas d'intérêt particulier, d'affaires privées, de sentiments, d'attaches personnelles, de propriété, il n'a même pas de nom. Tout en lui est absorbé par un seul intérêt à l'exclusion de tout autre, une seule pensée : la Révolution.

« 2) Au fond de son être, non seulement en paroles, mais en actes, il a rompu tout lien avec l'ordre public et avec le monde civilisé tout entier, avec toutes les lois, convenances, conventions sociales et règles morales de ce monde. (...)

6) Tous les tendres sentiments qui rendent efféminés, tels les liens de parenté, l'amitié, l'amour, la gratitude, l'honneur même, doivent étouffer en lui par la seule et froide passion pour la cause révolutionnaire. »

Le fait que Bakounine ait été, très fugitivement, en relations avec Netchaïev contribue largement à entériner la confusion. Si le nihiliste russe a pu un temps faire illusion, Bakounine a très rapidement pris ses distances. Dans une lettre datée du 2 juin 1870, il rompt avec Netchaïev :

« Vous bannirez de votre organisation l'emploi systématique des méthodes policières et jésuitiques, vous bornant à n'y recourir que dans la mesure où ce serait effectivement et absolument nécessaire et surtout raisonnable et seulement vis à vis du gouvernement et des partis ennemis ; vous rejetterez l'idée absurde qu'on peut faire la révolution en dehors du peuple et sans sa participation et accepterez comme base fondamentale de votre organisation l'idée de la révolution populaire

¹ Jacky Toublet ne fait pas la distinction entre ces deux textes, dans son article « Anarchisme et terrorisme » paru dans la revue *Réfractons*. Pourtant, il aurait dû se souvenir de la sainte indignation de Gaston Leval, que Jacky et moi avons assidûment fréquenté, lorsqu'il constatait qu'un auteur ou un militant faisait la confusion.

spontanée, où le peuple sera l'armée et l'organisation, rien de plus que l'état-major. »

L'absence de l'article « du » dans le « catéchisme révolutionnaire » de Bakounine révèle qu'il ne s'agit pas de l'énonciation de règles de comportement individuel mais d'idées, d'un *programme politique*. De fait, le « Catéchisme révolutionnaire » est le point II d'un document intitulé « Principes et organisation de la Société internationale révolutionnaire », rédigé en 1866 lorsque Bakounine était à Naples, donc bien antérieurement au texte de Netchaïev.

Voici, en résumé, les points que Bakounine y développe :

- Élimination absolue de l'influence divine dans les affaires humaines
- Affirmation de la raison humaine comme source unique de vérité, de la conscience humaine comme la base de la justice, et de la liberté individuelle et collective comme source et base unique de l'ordre dans l'humanité
 - La liberté de chacun n'est réalisable que dans l'égalité de tous
 - Exclusion absolue de tout principe d'autorité et de raison d'État (...)
- L'ordre dans la société doit être la résultante du plus grand développement possible de toutes les libertés locales, collectives et individuelles
 - L'organisation politique et économique de la vie sociale, doit être fondée sur le principe d'association et de fédération libres.
 - La liberté est impossible sans l'égalité, mais l'égalité politique et sociale est impossible aussi, sans l'égalité économique.
 - Le travail étant seul producteur de richesse.
 - Chacun sera libre également de s'associer, ou de ne pas s'associer pour le travail – Mais le travailleur isolé ne pourra prétendre à aucun des bénéfices généraux ou particuliers, garantis à tous les groupes de travailleurs par le fait de l'association.
 - La femme différente de l'homme, mais non à lui inférieure, intelligente, travailleuse, libre comme lui, est déclarée son égale.
 - Le mariage religieux et légal est remplacé par le mariage libre.
 - L'instruction élémentaire gratuite et obligatoire, les institutions de perfectionnement scientifique et professionnel mises à la portée de tout le monde, offriront à tous les habitants, soit des villes, soit des campagnes, et à conditions égales, les moyens de donner le plus grand essor à leur intelligence, et d'entreprendre la carrière de leur choix.

– « Les libertés nationales étant solidaires, les révolutions particulières de tous les pays doivent l'être aussi – Il n'y a plus *des* révolutions, il n'y a désormais pour l'Europe et pour tout le monde civilisé que *la* révolution, comme il n'y a qu'une seule réaction européenne et mondiale »

– « La vraie révolution n'étant guère comprise par la plupart des hommes, c'est à la conspiration de la développer et de l'accélérer dans tous les pays – D'où la conséquence que tout en laissant à l'autonomie et à l'initiative locales cette liberté d'action sans laquelle aucun changement profond et sérieux n'est possible, il faut néanmoins que l'organisation secrète aboutisse à un centre unique ; et cela non pas tant à cause des difficultés inhérentes aux sociétés de cette nature, qu'en vue du besoin suprême de rallier à un plan général d'action et de mouvement les efforts partiels des révolutionnaires de tous les pays. »

Le « catéchisme révolutionnaire » de Bakounine se limite à cela. Il s'agit d'une première mouture d'un programme qu'on pourrait qualifier de « pré-anarchiste » assez banal ; si le dernier point présente un caractère conspiratif indéniable, il se comprend par le contexte répressif de l'époque et n'est au fond que l'affirmation que la révolution mondiale ne saurait être spontanée. Il n'y a en tout cas absolument rien de « terroriste » là-dedans. Pourtant, certains auteurs, et non des moindres – Arvon, Avrich, ont fait la confusion entre le texte de Bakounine et celui de Netchaïev.

Le basculement de certains anarchistes vers le terrorisme est un phénomène très circonstanciel, et limité dans le temps. C'est essentiellement le résultat de l'écrasement de la Commune de Paris et de la répression terrible qui s'abattit sur le mouvement ouvrier. On attribua à l'apathie des masses leur incapacité à se mobiliser. Épuisés par leur travail, les ouvriers et les paysans devaient être convaincus par l'action plutôt que par la parole. Mais avant de passer au terrorisme proprement dit, les anarchistes eurent recours à des actions armées minoritaires.

Malatesta, lui-même acteur des tentatives insurrectionnalistes (mais non pas « terroristes ») en Italie des années auparavant, affirmait certes, en 1892, la nécessité de la violence pour abattre le régime d'exploitation, mais ajoutait qu'il s'agit toujours, « dans chaque acte, de choisir le moindre mal, de tenter de faire le moindre mal pour la plus grande somme de bien possible ». En tout cas il ne s'agit pas, dans sa perspective, ni de violence individuelle, ni de violence indiscriminée.

« L'humanité se traîne péniblement sous le poids de l'oppression politique et économique ; elle est abruti, dégénérée et tuée (pas toujours lentement) par la misère, l'esclavage, l'ignorance et leurs effets. Cette situation est maintenue par de puissantes organisations militaires et politiques, qui répondent par la prison, l'échafaud et le massacre à toute tentative de changement. Il n'y a pas de moyens, pacifiques, légaux, pour sortir de cette situation ¹. »

Malatesta écrit dans cet article qu'il faut « tenir compte du principe du moyen le plus économique, parce qu'ici la dépense se totalise en vies humaines :

« Nous connaissons assez les conditions matérielles et morales déchirantes où se trouve le prolétariat, pour nous expliquer les actes de haine, de vengeance, et même de férocité qui pourront avoir lieu. [...] Nous devons accepter, encourager et imiter de tels actes. Nous devons être résolu et énergiques, mais nous devons également nous efforcer de ne jamais dépasser les limites nécessaires.

« La révolution par la haine serait un échec complet ou bien engendrerait une nouvelle oppression, qui pourrait même s'appeler anarchiste... » (« Un peu de théorie », *op. cit.* pp. 37-38.)

Malatesta tient ces propos en 1892, presque vingt ans après ses mésaventures du Bénévent, *qu'on ne peut d'ailleurs pas qualifier de terroristes*, mais d'insurrectionnalistes. Il fait là un résumé saisissant de la condition des masses laborieuses au moment même où se déroule une vague d'attentats anarchistes en France.

Ceux qui s'étaient adonnés à la « propagande par le fait » nouvelle manière étaient animés de motivations diverses : au premier degré, c'était la vengeance contre les pratiques patronales et l'arbitraire d'État les plus absolus, une façon de dire : « Vous ne pouvez plus faire n'importe quoi sans risquer des conséquences. » C'était manifestement le cas d'Emile Henry. En 1894, lorsqu'on lui demanda pourquoi il avait lancé une bombe dans un café avec « des consommateurs paisibles, qui écoutent de la musique et qui, peut-être, ne sont ni magistrats, ni députés, ni fonctionnaires ? », il répondit : « Pourquoi ? C'est bien simple – la bourgeoisie n'a fait qu'un bloc des anarchistes : un seul homme, Vaillant, avait lancé une bombe ; les neuf dixièmes des compagnons ne le connaissaient même pas. Cela n'y fit

¹ « Un peu de théorie », Errico Malatesta, *Articles politiques*, 10/18 p. 35.

rien. On persécuta en masse. Tout ce qui avait quelque relation anarchiste fut traqué. Eh bien ! puisque vous rendez ainsi tout un parti responsable des actes d'un seul homme, et que vous frappez en bloc, nous aussi, nous frappons en bloc. »

Pour Emile Henry, il n'y a pas d'innocents. Les consommateurs anonymes dans un café pas plus que les juges et les magistrats (les premiers étant plus faciles à atteindre que les seconds, il est vrai), car ils se satisfont de l'ordre dominant, y compris les ouvriers égarés par les journaux de la bourgeoisie.

Pourtant, la vengeance est totalement absente de la théorie anarchiste. Pour Bakounine, les révolutionnaires doivent s'en prendre aux positions sociales, pas aux hommes.

« Paix et pitié pour les hommes, mais guerre impitoyable à leurs positions sociales et aux rapports actuels des hommes et des choses », dit Bakounine¹. Cela fixe assez précisément le cadre de la violence révolutionnaire. Il avait lui-même préconisé l'incendie des bâtiments officiels et des documents administratifs : « C'est beaucoup plus humain et beaucoup plus radical aussi que de couper les têtes à la manière des Jacobins », écrit-il à Celsio Ceretti dans une lettre du 13-27 mars 1872. C'est en se fondant sur de tels textes que les anarchistes italiens justifient leurs tentatives insurrectionnelles. Mais dans l'esprit de Bakounine, de tels actes n'ont de sens que dans le cadre d'un mouvement de masse, ce qui ne fut pas le cas, loin s'en faut, des initiatives prises par ses disciples.

« Convaincus que le mal individuel et social réside beaucoup moins dans les individus que dans l'organisation des choses et dans les positions sociales, nous serons humains, autant par sentiment de justice que par calcul d'utilité, et nous détruirons sans pitié les positions et les choses afin de pouvoir sans aucun danger pour la Révolution épargner les hommes². »

Puis de nouveau en 1871 :

¹ « La théologie politique de Mazzini et l'Internationale. » Deuxième partie: fragments et variantes. Fragment T. 1871.

² « Statuts secrets de l'Alliance: Programme et objet de l'organisation révolutionnaire des Frères internationaux », 1868.

« Le socialisme n'est pas cruel, il est mille fois plus humain que le jacobinisme, je veux dire que la révolution politique. Il n'en veut nullement aux personnes, même les plus scélérates, sachant très bien que tous les individus, bons ou mauvais, ne sont que le produit fatal de la position sociale que l'histoire et la société leur ont créée. Les socialistes, il est vrai, ne pourront certainement pas empêcher que dans le premier élan de sa fureur le peuple ne fasse disparaître quelques centaines d'individus parmi les plus odieux, les plus acharnés et les plus dangereux; mais une fois cet ouragan passé, ils s'opposeront de toute leur énergie à la boucherie hypocrite, politique et juridique, organisée de sang-froid.

« Le socialisme fera une guerre inexorable aux "positions sociales", non aux hommes; et une fois ces positions détruites et brisées, les hommes qui les avaient occupées, désarmés et privés de tous les moyens d'action, seront devenus inoffensifs et beaucoup moins puissants, je vous l'assure, que le plus ignorant ouvrier; car leur puissance actuelle ne réside pas en eux-mêmes, dans leur valeur intrinsèque, mais dans leur richesse et dans l'appui de l'Etat ¹. »

« La révolution d'ailleurs n'est ni vindicative ni sanguinaire », ajoute Bakounine dans *L'Empire knouto-germanique* ².

On ne peut être plus éloigné des attentats aveugles. Mais pour les militants de la brève période terroriste de l'anarchisme, Bakounine, c'était déjà du passé.

Kropotkine sur le terrorisme

La position de Kropotkine est plus complexe. S'agissant du contexte russe, il écrit dans *Autour d'une vie* :

« Le terrorisme est né de certaines conditions spéciales de la lutte politique, à un moment donné de l'histoire. Il a vécu et a pris fin. Il peut

¹ « Lettre à mes amis d'Italie. A mes amis d'Italie à l'occasion du Congrès des travailleurs tenu à Rome le 1^{er} novembre 1871 par le parti mazzinien. » 19-28 octobre 1871.

² *L'Empire knouto-germanique*, Champ livre, Œuvres VIII, p. 345.

Cf. Marx : « Bien loin de s'opposer aux prétendus excès, aux représailles de la vengeance populaire sur des individus haïs ou des édifices auxquels ne sont liés que des souvenirs odieux, il ne faut pas seulement tolérer ces représailles, mais prendre directement en main leur direction. » (« Adresse du comité central de la Ligue des Communistes », 1850.) Qui est le « terroriste » ?

renaître et disparaître encore. Mais le nihilisme a mis son empreinte sur la vie toute entière des classes cultivées de la Russie et cette empreinte persistera pendant de nombreuses années¹. »

Lors du congrès anarcho-communiste de Londres de 1906, Kropotkine participa à l'élaboration d'une motion sur le terrorisme. A cette époque-là, nombre d'anarchistes français s'étaient depuis des années engagés dans un travail militant dans le mouvement ouvrier. Peu après le congrès général du parti socialiste français de décembre 1899, Fernand Pelloutier avait écrit une « Lettre aux anarchistes » dans laquelle il fait une critique sévère de l'activité des anarchistes, qui « ont papillonné de méthode en méthode, sans grande réflexion préalable et sans esprit de suite, au hasard des circonstances. Tel qui la veille avait traité d'art, conférençait aujourd'hui sur l'action économique et méditait pour le lendemain une campagne antimilitariste ». Il reproche aux anarchistes l'absence de « continuité dans l'effort ». Il leur reproche de consacrer trop de temps à la « propagande par l'écriture » alors que leur « propagande agie » est des plus médiocres – ce qui est tout de même paradoxal lorsqu'on songe au tintouin qui avait été fait sur la propagande par le fait... Pelloutier constate « l'absence totale des syndicats ouvriers » au congrès socialiste qui s'est achevé, absence due, selon lui, au scepticisme des syndicats envers l'« action politique ».

Si nous avons été « proscrits du parti », nous avons au contraire été accueillis dans le « parti corporatif » – les syndicats – « qui nous a vus dévoués à l'œuvre économique, purs de toute ambition, prodiges de nos forces, prêts à payer de nos personnes sur tous les champs de bataille, et après avoir rossé la police, bafoué l'armée, reprenant, impassibles, la besogne syndicale, obscure, mais féconde ». C'est pourquoi les anarchistes doivent entrer dans les syndicats, d'abord pour « l'armer, en l'instruisant de la nécessité de la révolution, contre les suggestions énervantes² du capitalisme », ensuite pour empêcher qu'ils ne « se rejettent dans les bras de la politique ».

L'appel de Pelloutier a été suivi avec le succès que l'on connaît.

Au congrès anarchiste de Londres de 1906, il s'agissait donc de prendre ses distances avec le terrorisme, sans pour autant condamner :

¹ Kropotkine, *Autour d'une vie*, Stock, 22^e édition, 1921, p. 204. – le livre fut écrit en 1896/98.

² « Enerver » signifiait alors « ôter les nerfs ».

« Dans notre littérature, il a souvent été indiqué que les actes individuels ou collectifs de protestation – qualifiés de terroristes – sont inévitables contre l'organisation sociale actuelle. Dans les périodes non révolutionnaires ils indiquent souvent une prise de conscience sociale et ils élèvent le désir d'indépendance des masses. Ils donnent un exemple d'héroïsme individuel pour servir la cause sociale et réveillent l'indifférence de la majorité. En même temps, ils sapent la foi dans la puissance des oppresseurs en politique et en économie. Dans des époques déjà révolutionnaires, ils font partie d'une situation générale et ces actes ne sont plus le fait d'individus d'un héroïsme exceptionnel, qui répondent par la résistance armée à l'oppression. Il n'est même plus nécessaire alors qu'ils soient faits principalement par des révolutionnaires, qui approuvent ces actes. Mais tout en reconnaissant cette situation générale, il est indispensable, cependant de ne pas oublier que le sens de tout acte terroriste se mesure à ses résultats et aux impressions qu'il produit.

« Cette remarque peut servir de critère pour tout acte qui aide la révolution, et pour ceux qui se révèlent une perte inutile en force et en vies humaines. La première condition, d'importance vitale, est que les données d'un acte terroriste soient compréhensibles à tous, sans longues explications ni exposés complexes. »

La motion précise que certaines personnes sont tellement connues qu'un acte terroriste contre elles est immédiatement compris. Mais si l'homme de la rue « commence à se poser de nombreuses questions », l'influence de l'acte terroriste est nulle, voir négative. La motion ajoute ainsi : « Nous considérons l'action par la terreur en politique et sur le terrain économique, qu'elle soit centralisée ou "spontanée", comme complètement artificielle. »

« Mais il y a dans le problème de la terreur un autre aspect, celui de l'organisation. Nous pensons que l'acte terroriste est le fait de la décision d'individus isolés ou de cercles aidant ces camarades : c'est pourquoi la terreur centralisée où certains exécutent les décisions des autres, va à l'encontre de nos principes. De même que nous ne pensons pas possible d'éloigner les camarades des actes révolutionnaires au nom de la discipline d'un parti, de même nous n'estimons pas possible de les inviter à donner leur vie pour des actes qu'ils n'auront pas décidés et pensés ¹. »

¹ Pierre Kropotkine, *Œuvres*, Maspéro 1976, pp. 253-254.

La distanciation par rapport au terrorisme apparaît de manière subtile dans le dernier paragraphe : on ne peut interdire, puisqu'on est anarchiste : ce serait faire preuve d'« autorité » ; on ne peut imposer une discipline de parti puisqu'on n'est pas un parti : aussi on explique, et ce faisant on prend ses distances :

« La distinction principale sur la question de la terreur entre nous et les partis politiques consiste en ce que nous ne pensons pas du tout que la terreur peut servir comme *moyen* pour changer l'ordre actuel. Par contre, nous y voyons une manifestation tout à fait naturelle de la conscience indignée et un acte d'autodéfense qui, précisément pour cette raison, mène à l'agitation et permet l'expression du sentiment d'indignation dans le peuple ¹. »

Ainsi, le 8 août 1897, l'Italien Michele Angiolillo assassine Antonio Canovas del Castillo, premier ministre espagnol pour venger les victimes de la barbarie policière ; en 1900, Gaetano Bresci tue le roi d'Italie Vittorio Emmanuele ; en 1909, Simon Radowitzky abat le chef de la police argentine responsable d'un massacre d'ouvriers lors de la manifestation du 1^{er} mai organisée par la FORA ; en 1923, Kurt Wilckens tue le lieutenant-colonel Varela en 1923, responsable de l'assassinat de 1500 ouvriers agricoles grévistes en Patagonie ².

L'un des très rares attentats terroristes qui eut un réel effet sur le déroulement ultérieur de l'histoire fut l'assassinat de Carrero Blanco après la mort de Franco. Les formes institutionnelles de l'Espagne d'aujourd'hui auraient certainement été très différentes. Ce ne fut cependant pas un attentat anarchiste. Dans l'ensemble, les actes de terrorisme anarchiste reflètent la réaction contre une situation devenue insupportable, ou ont un caractère plus symbolique que sanglant.

Un savant internationalement reconnu

Pierre Kropotkine était un savant internationalement reconnu. Aristocrate russe, il avait reçu à l'école des pages une solide formation en physique, chimie et mathématiques supérieures. Après ses études, Kropotkine va parcourir pendant cinq ans la Sibérie en tant qu'officier dans

¹ *Ibid.* pp. 254-255.

² Cf. Jacky Toublat, *loc. cit.*

un régiment de cosaques. Il y fait de nombreux relevés topographiques, accumule des notes sur la géologie des steppes de Sibérie. Il démissionne ensuite de l'armée pour s'inscrire à la section mathématiques de la faculté des sciences de Saint-Petersbourg. Il devint géographe et c'est à ce titre que sa réputation de savant s'établit. Il occupe des postes importants à la Société de géographie et participe à des congrès internationaux.

Lors d'un voyage en Suisse, en 1872, il entre en relations avec les horlogers de la Fédération jurassienne de l'Association internationale des travailleurs. Bakounine et James Guillaume viennent d'être exclus de l'Internationale. Dès lors, la vie de Kropotkine va basculer.

A son retour à Saint-Petersbourg, il devient un propagandiste et un agitateur, et il entre dans la clandestinité, échappant à la police pendant deux ans. Il est finalement arrêté et incarcéré à la forteresse Pierre-et-Paul, la même où Bakounine a été jadis enfermé. Mais il réussit à s'échapper et s'enfuit à Londres, puis gagne la Suisse et adhère à la Fédération jurassienne au sein de laquelle il se livre à une activité de propagande, écrit des articles, distribue des tracts. Il participe, en tant que représentant de la Fédération jurassienne, à des congrès socialistes, se rend à Bruxelles, Londres, Paris. Expulsé de Suisse, indésirable à Londres, Kropotkine se fixe en France en essayant d'être discret pour échapper aux assassins du tsar.

En 1882, une grève insurrectionnelle éclate à Lyon dans l'industrie de la soie : Kropotkine y participe. Accusé d'être le meneur des poseurs de bombes, il est arrêté et enfermé à la prison de Clairvaux avec une lourde peine. L'intervention du monde littéraire et scientifique – Victor Hugo en tête – permet de réduire sa peine : il est libéré au bout de quatre ans, amnistié, expulsé en Angleterre en 1886.

Là, il collabore à la presse britannique, écrit notamment de nombreux articles dans le *Times*. Il fait en Angleterre et aux États-Unis de nombreuses conférences, publie ses mémoires et des ouvrages de doctrine anarchiste. Lors de la Première guerre mondiale, il soutiendra les Alliés contre l'Allemagne, suscitant des réactions indignées dans tout le mouvement anarchiste. Il meurt en Russie en 1921, où il s'est rendu après Octobre, refusant toujours de soutenir le régime.

L'œuvre scientifique de Kropotkine fut oubliée, à cause essentiellement de son engagement politique. Sa marginalisation scientifique a sans doute été provoquée par sa tendance à ne pas séparer ses domaines de recherche de sa réflexion politique, la géographie s'étendant, à ses yeux, à l'examen des sociétés humaines, de leurs mœurs, de leurs institutions, etc. C'est une géographie pluridisciplinaire dont l'intérêt n'a pas échappé à certains

chercheurs anglo-saxons comme Richard Peet, qui se réclame d'une « géographie radicale » et lui dédie un article dans *Radical Geography* ¹.

Le souci de Kropotkine de lier le travail scientifique à la réflexion politique se révèle particulièrement dans le fait que des titres maintenant classiques du mouvement anarchiste tels que *l'Entraide, Champs, usines et ateliers* ou *la Science moderne et l'anarchie* furent d'abord publiés dans la revue scientifique libérale *Nineteenth Century* ².

La principale préoccupation de Kropotkine sera de « montrer le lien logique, profond, qui existe entre la philosophie moderne des sciences naturelles et l'anarchisme ; donner une base scientifique à l'anarchisme par l'étude des tendances apparentes dans la société qui puissent indiquer son évolution ultérieure » (*Encyclopedia britannica*, 1905).

Le souci qu'a Kropotkine de donner un fondement scientifique à l'anarchisme, ou plus exactement de montrer que l'anarchisme est une doctrine scientifiquement réalisable va l'orienter dans plusieurs directions : la réfutation du darwinisme ; l'étude de l'histoire à travers la Grande révolution de 1789 ; l'éthique.

* * *

Les rôles que jouèrent Bakounine et Kropotkine dans le mouvement ouvrier furent très différents. L'aîné, Bakounine, joua un rôle effectif au sein de l'Association internationale des travailleurs comme principal animateur d'un courant auquel on a associé son nom. Il fut véritablement un élément moteur dans l'organisation d'une partie importante du mouvement ouvrier de son temps. Il créa des organisations, souvent clandestines parce qu'à l'époque il n'était pas possible d'agir publiquement, dont l'objectif était clairement de créer des cadres politiques dans le mouvement ouvrier.

Au contraire de Kropotkine, Bakounine a peu publié. Son auditoire, ce sont les militants sûrs avec lesquels il était en relation épistolaire. C'était alors la période de constitution de l'AIT, où il fallait en même temps former

¹ « Ideology And The Idea of Nature : The Case of Peter Kropotkin » *Radical Geography...*, Peet ed., London, 388 p., 1977.

² Liste des articles parus dans *The Nineteenth Century* : *What geography ought to be*, London, déc. 1885 ; *The scientific basis of anarchy*, fév. 1887 ; *The coming anarchy*, août 1887 ; *The small industries of Britain*, 1900 ; *The ethical needs of the present day*, août 1904 ; *The morality of nature*, mars 1905 ; *The theory of evolution and mutual aid*, jan. 1910 ; *The direct action of environment on plants*, juil. 1910 ; *The response of the animals to their environment/Inheritance of acquired characters*, mars 1912.

des cadres révolutionnaires et organiser le mouvement ouvrier. En général Bakounine n'écrivait pas pour la masse des militants ; cependant, certains de ses écrits, comme ses conférences aux ouvriers du Locle et de Sonvilliers, sont de véritables chefs d'œuvre de vulgarisation historique et philosophique, et auraient pu être largement diffusés.

Enfin, la période anarchiste de l'activité politique de Bakounine dure à peine huit ans, tandis que Kropotkine a disposé de plusieurs dizaines d'années pour élaborer une œuvre.

Kropotkine soutenait le mouvement ouvrier, mais il s'en tenait un peu à l'écart, et on pourrait dire qu'il joua surtout un rôle d'inspirateur. Il n'y a chez lui rien d'équivalent à l'activité que joua Bakounine en tant qu'organisateur des premières sections de l'Internationale en Italie (alors qu'il n'en était pas encore membre !) ou qu'il joua, ainsi que les militants qui lui étaient proches, dans la formation de la fédération espagnole de l'Internationale. Il n'y a pas non plus d'équivalent chez Kropotkine au combat que joua Bakounine dans la lutte contre le courant marxiste.

L'activité de Kropotkine s'est en somme pratiquement limitée au sein du mouvement anarchiste, qui lui-même se rétrécissait. Il écrivit des brochures et des livres qui ont été largement diffusés, dans un langage simple, évoquant un avenir meilleur, et qui parlaient aux travailleurs de leurs rêves de société plus juste. Il proposait aux ouvriers une utopie positive attrayante. Malatesta disait que « sa grande influence en tant que propagandiste, ses talents mis à part, lui venait du fait qu'il montrait la chose d'une manière tellement simple, tellement facile, tellement inévitable, que l'enthousiasme se communiquait tout de suite à ceux qui l'écoutaient ou le lisaient. »

Bakounine, lui, parlait d'organisation et de luttes. Kropotkine a véritablement véhiculé pendant plusieurs dizaines d'années un rêve qui a mobilisé les militants mais ne les incitait guère à s'organiser.

Kropotkine a adhéré à l'AIT dans sa période de déclin et n'a jamais été un organisateur de la trempe de Bakounine. Son activité se situe à une période où les militants ont attribué les causes de l'échec de l'Internationale à sa centralisation et ont, par réaction, rejeté toute forme d'organisation au profit des groupes autonomes.

« Ce fut donc sous la forme de groupes que, d'abord par le journal *Le Révolté*, fondé par Kropotkine à Genève en février 1879, l'anarchisme commença à s'imposer à l'attention publique. Des groupes qui

voyaient le problème social à leur échelle restreinte, plus subjective qu'objective, et qui pensaient, agissaient dans les limites étroites de leur horizon social¹. »

Kropotkine n'est pour rien dans cette évolution qui résulte de déterminismes historiques complexes, mais il s'en est fait en quelque sorte le théoricien. Cette évolution coïncidait en outre avec ses thèses, et il va fournir aux militants qui ne se disaient pas encore anarchistes une base théorique pour soutenir leurs positions. Le succès de Kropotkine dans le mouvement anarchiste tient sans doute à la rencontre de ces deux facteurs.

L'apport théorique de Kropotkine est cependant considérable et innovateur. Dans *l'Entraide*, il réfute ceux qui, manipulant la pensée de Darwin, entendent l'appliquer au domaine social. La *Grande Révolution* est le premier livre sur la Révolution française qui rend justice au rôle de la paysannerie. Il montre que pendant tout le déroulement de la Révolution, la sphère du politique – la Convention – n'a joué qu'un rôle secondaire et qu'elle a été en retard sur les faits. Elle a décrété le partage des terres alors que ce n'était que la reconnaissance d'un fait accompli. On pense inévitablement à Trotsky, qui montre dans son *Histoire de la révolution russe* le retard systématique du parti bolchevik sur les masses.

Scientifique ayant une solide formation en mathématiques, Kropotkine aura sur la doctrine économique de Marx, sur sa méthode mais aussi sur ses prétentions au calcul économique, des réflexions qui ne peuvent être écartées d'un revers de main. Il n'était pas prédisposé à jouir des délices de la dialectique, hégélienne ou marxiste, et récusait totalement la « méthode dialectique » au nom de « la méthode inductive-déductive des sciences naturelles »². La « dialectique » est simplement assimilée à la métaphysique : lorsqu'il raconte son évolution intellectuelle dans *Autour d'une vie*, il explique qu'il s'est rendu compte que l'anarchisme « fait partie d'une philosophie naturelle et sociale, dont le développement devait se faire par des méthodes tout à fait différentes des méthodes métaphysiques ou dialectiques, employées jusqu'ici dans les sciences sociologiques ». Cette philosophie naturelle et sociale devait se construire « par les mêmes méthodes que les sciences naturelles ; non pas, cependant, comme l'entend

¹ Gaston Leval, *La crise permanente de l'anarchisme*.

² *La science moderne et l'anarchisme*.

Spencer, en s'appuyant sur le fondement glissant de simples analogies, mais sur la base solide de l'induction appliquée aux institutions humaines »¹.

La méthode inductive est donc clairement opposée à la dialectique, et en cela Kropotkine suit Proudhon et Bakounine.

Pour Bakounine, le temps de la métaphysique, c'est-à-dire de la « recherche de la cause première, c'est-à-dire d'un Dieu créateur du monde », est passé, et ceux qui s'y accrochent sont des réactionnaires. Cette exigence s'applique tout particulièrement à la recherche historique, qui n'en est encore qu'à sa période de constitution : « l'histoire, comme science n'existe encore pas », dit-il. Les historiens qui ont voulu tracer le tableau général des évolutions historiques de la société humaine se sont limités jusqu'à présent à en décrire les développements religieux, esthétiques ou philosophiques, ou encore ils se sont cantonnés à l'histoire politique et juridique. « Tous ont presque également négligé ou même ignoré le point de vue anthropologique et économique, qui forme pourtant la base réelle de tout développement humain »². Ainsi se trouve défini le « matérialisme scientifique »³ dont se réclame Bakounine.

La matérialisme scientifique est le principe sur lequel se fonde la recherche ; la méthode est la méthode expérimentale, la méthode inductive-déductive :

« Le monde unique est aussi l'unique moyen de connaître la destination de ses lois ou de ses règles, d'obtenir la Vérité qui est la *Science* ; ce ne sont pas la métaphysique ni les constructions intellectuelles abstraites, mais la science qui fonde ses raisonnements sur l'expérience, qui utilise à titre égal la méthode déductive et la méthode inductive, et qui vérifie sans cesse ses hypothèses au moyen d'une observation et d'une analyse des faits les plus rigoureuses⁴. »

¹ Cette philosophie naturelle et sociale, on la retrouve également chez Elisée Reclus, lui aussi géographe et anarchiste. Cf. Philippe Pelletier : « La pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste », *Le Monde libertaire* n° 1085 du 22 au 28 mai 1997 : « L'enjeu intellectuel et politique d'Élisée Reclus, Réponse à John P. Clark ».

² *L'empire knouto-germanique*, VIII, 282.

³ *Ibid.* p 251.

⁴ « Comment poser les questions révolutionnaires. La science et le peuple », été 1868.

Chez Bakounine comme chez Kropotkine, la dialectique est assimilée à la « métaphysique » et aux « constructions intellectuelles abstraites ». Bakounine est cependant conscient que la science de la société ne peut appliquer la même méthode que dans les sciences purement expérimentales, parce qu'elle ne se sert pas « exclusivement et seulement de la méthode analytique, mais se permet aussi de recourir à la synthèse, procédant assez souvent par analogie et par déduction, tout en ayant soin de ne jamais prêter à ces synthèses qu'une valeur hypothétique, jusqu'à ce qu'elles aient été entièrement confirmées par la plus sévère analyse expérimentale ou critique » (*Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*).

« Les hypothèses de la science rationnelle se distinguent de celles de la métaphysique, en ce que cette dernière, déduisant les siennes comme des conséquences logiques d'un système absolu, prétend forcer la nature à les accepter ; tandis que les hypothèses de la science rationnelle, issues non d'un système transcendant, mais d'une synthèse qui n'est jamais elle-même que le résumé ou l'expression générale d'une quantité de faits démontrés par l'expérience, ne peuvent jamais avoir ce caractère impératif et obligatoire, étant au contraire toujours présentées de manière à ce qu'on puisse les retirer aussitôt qu'elles se trouvent démenties par de nouvelles expériences ¹. »

L'œuvre de Kropotkine contient d'innombrables passages traitant de la méthode des sciences. On ne peut pas, dit-il « être un bon travailleur en science si on n'est pas en possession de bonnes méthodes de recherche scientifique ; si on n'a pas appris à observer, à décrire avec exactitude, à découvrir les relations mutuelles entre des faits apparemment sans relation, à faire des hypothèses inductives et à les vérifier, à raisonner sur les causes et les effets, etc ². »

Kropotkine rend hommage au mouvement intellectuel issu des écrits des philosophes écossais et français du milieu du XVIII^e siècle qui ont rejeté la scolastique médiévale et la métaphysique et qui ont voulu « considérer la totalité de la nature – le monde des étoiles, la vie du système solaire et de notre planète, le développement du monde animal et des sociétés humaines – comme des phénomènes ouverts à l'investigation scientifique et constituant autant de branches de la science naturelle » ³.

¹ *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*.

² *Champs, usines et ateliers*.

³ *La science moderne et l'anarchie*.

« Appliquant la méthode inductive-déductive, véritablement scientifique, ils ont considéré l'étude de chaque phénomène – qu'il s'agisse du règne des étoiles, du monde animal ou du monde des croyances et des institutions humaines – tout comme le naturaliste envisage l'étude de tout problème physique. Ils ont attentivement examiné les phénomènes, et sont parvenus à leurs généralisations par le moyen de l'induction. La déduction les a aidés à établir certaines hypothèses, mais ils ne les considéraient pas plus définitives que, par exemple, Darwin ne considérait son hypothèse sur l'origine d'une nouvelle espèce par la lutte pour la vie, ou Mendeleeff sa "loi périodique". Ils voyaient dans ces hypothèses des suppositions qui étaient pratiques pour la classification des faits et pour leur étude ultérieure, mais qui étaient sujettes à la vérification par des moyens inductifs et qui ne deviendraient des lois – c'est-à-dire des généralisations vérifiées – qu'après qu'elles aient soutenu ce test et qu'après qu'une explication ait été donnée de la cause et de l'effet ¹. »

Kropotkine insiste particulièrement sur la révolution scientifique qui eut lieu au milieu du XIX^e siècle : « L'apparition simultanée des travaux de Grove, Joule, Berthollet et Helmholtz ; de Darwin, Claude Bernard, Moleschott et Vogt ; de Lyell, Bain, Mill et Burnouf – tout cela dans le court espace de cinq ou six ans (1856-1862) a radicalement changé les vues les plus fondamentales de la science. La science tout à coup partait sur une nouvelle voie. Des champs d'investigation entièrement nouveaux s'ouvrirent avec une rapidité surprenante. La science de la vie (biologie), des institutions humaines (anthropologie), de la raison, de la volonté et des émotions (psychologie), de l'histoire du droit et des religions, etc. s'accrurent sous nos yeux. » La manière d'écrire elle-même changea et la science connut « la clarté, la précision et la beauté d'exposition qui sont particuliers à la méthode inductive » ²...

La méthode inductive fut employée également dans « l'étude des coutumes primitives et des lois qui en sont issues », ce qui permet de « placer l'histoire de l'origine et du développement des institutions

¹ *Ibid.*

² *La science moderne et l'anarchie*. Dans le domaine scientifique il est possible d'arriver aux mêmes conclusions par des démonstrations qui prennent des chemins différents. Les scientifiques s'accordent tous sur le fait que certaines démonstrations sont « belles » et pas d'autres.

humaines sur une base aussi ferme que le développement de toute forme de plante ou d'animal ».

Kropotkine reconnaît que les « formules métaphysiques » ont pu avoir un temps leur utilité pour parvenir à certaines « généralisations approximatives » et qu'elles ont « stimulé la pensée endormie, la perturbant par leurs vagues allusions sur l'unité de la vie dans la nature ». A l'époque où les généralisations inductives des Encyclopédistes et de leurs prédécesseurs anglais avaient été oubliées, il fallait un certain courage pour maintenir l'idée de l'unité de la nature physique et spirituelle : la « métaphysique obscure » maintenait cette tendance. « Mais ces généralisations étaient lors établies soit par le moyen de la méthode dialectique, soit par une induction semi-consciente, et par conséquent elles étaient toujours marquées d'un caractère désespérément indéfini ».

Les généralisations faites par la méthode dialectique étaient formulées grâce à des « syllogismes fallacieux », et l'inconsistance des prémisses était masquée par des « mots brumeux et, pire que tout, par un exposé obscur et maladroit ». Quant aux généralisations « semi-inductives », elles se fondaient sur des observations très limitées et n'avaient de valeur que comme suppositions.

« Finalement, toutes ces vagues déductions, exprimées dans les termes les plus abstraits – comme par exemple la “thèse, antithèse et synthèse” hégélienne – laissait libre cours à l'individu de parvenir aux conclusions pratiques les plus variées et souvent opposées... »

L'insistance de Kropotkine à promouvoir la méthode inductive-déductive est sans doute d'autant plus forte que le développement de la social-démocratie allemande, se fondant sur un marxisme réinterprété et très mécaniste, faisait sentir son influence idéologique sur le mouvement ouvrier européen. Kropotkine se fait le rempart de la seule méthode scientifique dans l'examen des problèmes de société face au retour de ce qu'il considère comme l'obscurantisme médiéval. La formule n'est pas exagérée : quand la méthode inductive fut employée dans l'investigation sur la société humaine, dit-il, « à aucun moment il ne fut jugé utile de l'abandonner et d'adopter de nouveau la scolastique médiévale telle qu'elle a été revue par Hegel ».

Les efforts de Kropotkine ne parvinrent cependant pas à faire barrage à l'hégémonie idéologique du marxisme. Pour réussir, il eût fallu que Kropotkine ne fût pas seul, et que le mouvement libertaire produisît des

penseurs capables de fournir une alternative en matière de théorie, ce que le mouvement libertaire fut incapable de faire.

La dialectique fut mise à toutes les sauces et servit le plus souvent à masquer un faux savoir. On se retrancha derrière la « dialectique », et surtout derrière ceux qui en parlaient, pour éviter de réfléchir et pour se donner l'illusion d'une connaissance qu'on n'avait pas. Confronté à des phénomènes sociaux contradictoires, on se borna à expliquer que cette contradiction était « dialectique », ce qui évitait d'en examiner les causes factuelles.

Faisons un *a parte*

La dérive dialectisante des marxistes est particulièrement perceptible dans un ouvrage de référence en matière de faux savoir : *Religion et Science*, de Georges Cogniot (1960), qui cherchait à inciter les savants compagnons de route du PCF à montrer que leurs travaux se déroulaient sous l'égide de la « dialectique », grâce à laquelle ils auraient fait leurs découvertes. La méthode argumentative de Cogniot est grossière au point d'en être presque touchante. Elle consiste en ceci :

◆ La récupération par analogie. Il appelle à la rescousse les savants et les philosophes de l'époque moderne : Copernic, Giordano Bruno, Galilée, etc., jusqu'à Einstein et déclare que toutes les découvertes de ces penseurs *concordent* avec le « matérialisme dialectique ». En conséquence, le matérialisme dialectique se trouve implicitement crédité de toutes leurs découvertes. Ainsi grâce à la « dialectique matérialiste », Cogniot découvre-t-il l'unité du monde... dont il semble ignorer que c'est une idée fort ancienne.

« ... le monde est constitué par une variété infinie de phénomènes, de processus, d'états de la matière et par le passage incessant de l'un à l'autre. L'unité du monde n'en est pas moins réelle : elle tient à ce qu'il est tout entier matériel, la conscience elle-même appartenant à l'univers matériel étant une propriété particulière de la matière. »

C'est là pratiquement mot pour mot une citation de Bakounine, qui pourrait être tirée de *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*¹.

¹ « Tout ce qui est, les Êtres qui constituent l'ensemble indéfini de l'Univers, toutes les choses existantes dans le monde, quelle que soit d'ailleurs leur nature, sous le rapport de la qualité comme de la quantité, grandes, moyennes ou infiniment

En fait Cogniot ne dit jamais : « Grâce au matérialisme dialectique, on a découvert ceci ou cela » ; il dit : « Ceci ou cela a été découvert, et ça concorde avec la dialectique matérialiste ». C'est une forme de parasitage de la science par une pseudo-science. Car à y regarder de plus près, il est évident que les savants font des découvertes grâce à une méthode scientifique bien rôdée, la méthode inductive-déductive, bref la méthode expérimentale.

◆ La récupération par amalgame. Cogniot prend encore à témoin les penseurs des deux ou trois derniers siècles dont les réflexions, par un lent processus d'élaboration, conduisent à la philosophie matérialiste, ce qui est une banalité, puis il les « récupère » : on a ainsi des phrases du genre : « D'éminents savants comme Louis de Broglie défendent des positions qui se ramènent, en fin de compte, au matérialisme. » Et comme les positions de Louis de Broglie confirment, faut-il s'en étonner, le « matérialisme dialectique », on en conclut que ce savant apporte une pierre de plus à l'édifice.

◆ La récupération par le principe de non-contradiction. Cogniot énumère un certain nombre de théories scientifiques et conclut : elles ne contredisent pas le matérialisme dialectique.

petites, rapprochées ou immensément éloignées, exercent, sans le vouloir et sans pouvoir même y penser, les unes sur les autres et chacune sur toutes, soit immédiatement, soit par transition, une action et réaction perpétuelles qui, se combinant en un seul mouvement, constituent ce que nous appelons la solidarité, la vie et la causalité universelles. » Bakounine, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, 1867.

Dans cette simple phrase, Bakounine pose l'unité du monde, la transformation de la matière et l'interaction des phénomènes de la nature. Il approfondira ses réflexions quatre ans plus tard dans « Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme », un « appendice » à *L'empire knoutogermanique*. Il dira notamment : « Les lois de l'équilibre, de la combinaison et de l'action mutuelle des forces ou du mouvement mécanique ; les lois de la pesanteur, de la chaleur, de la vibration des corps, de la lumière, de l'électricité, aussi bien que celles de la composition et de la décomposition chimique des corps, sont absolument inhérentes à toutes les choses qui existent, sans en excepter aucunement les différentes manifestations du sentiment, de la volonté et de l'esprit ; toutes ces trois choses, qui constituent proprement le monde idéal de l'homme, n'étant-elles mêmes que des fonctionnements tout à fait matériels de la matière organisée et vivante, dans le corps de l'animal en général et surtout dans celui de l'animal humain en particulier. – Par conséquent toutes ces lois sont des lois générales, auxquelles sont soumis tous les ordres connus et inconnus d'existence réelle dans le monde. »

« Ni la théorie des quanta, ni la théorie de la relativité, ni les phénomènes de désintégration radio-active avec évanouissement apparent de la matière, ni la découverte de particules élémentaires toujours nouvelles dans les profondeurs de l'atome et du noyau atomique, ni le phénomène du déplacement des raies du spectre vers le rouge, ni cette circonstance plus générale que le monde physique tel qu'il se présente aujourd'hui a perdu la faculté de faire l'objet d'une représentation sensible pour l'homme, rien de tout cela ne contredit le matérialisme dialectique, tel que Lénine l'a exposé surtout dans *Matérialisme et empiriocriticisme* et dans les *Cahiers philosophiques*. »

On frémit d'anticipation à ce qui se passerait si la théorie de la relativité ou celle des quantas contredisait le matérialisme dialectique... Mais heureusement, « à la lumière de Lénine s'expliquent philosophiquement les prétendues impasses de la science, auxquelles les apologistes se réfèrent pour entraîner la pensée humaine à l'obscurantisme. »

Une lecture quelque peu attentive du texte de Georges Cogniot révèle une chose surprenante : il n'y a que trois citations de Marx, et elles n'éclairaient en rien le lecteur sur la « dialectique ». Les deux premières relèvent du cours élémentaire de formation marxiste : « Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes façons, mais il s'agit de le *transformer* », et « La religion est l'opium du peuple ». La première citation est la XI^e thèse sur Feuerbach (1845) ; la seconde est tirée de la « Critique de la Philosophie du droit de Hegel » (1843)¹. Toutes deux se trouvent dans des textes de jeunesse, à une époque où on ne pouvait guère qualifier Marx de « marxiste » et, surtout, où ses rares allusions à la dialectique sont négatives... La troisième citation, tirée du *Capital* (Livre I, section 1), n'est pas particulièrement pertinente s'il s'agit de démontrer la pertinence de la « dialectique » :

« En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature. La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage

¹ La citation complète est : « La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit des conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. »

mystique qui en voile l'aspect que le jour où s'y manifestera l'œuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social. »

Georges Cogniot n'a pas grand chose à se mettre sous la dent – ce qui est guère surprenant – pour légitimer par Marx la « dialectique »... dont ce dernier ne parle presque jamais et la plupart du temps de manière péjorative... Et curieusement, il ne cite pas le *seul* passage – qui se trouve dans le *Capital*, précisément – où Marx parle de la dialectique d'une manière positive.

Le fétichisme de la « dialectique » est absent chez Marx. En fait, lorsqu'on réduit à l'essentiel tout le galimatias des marxistes après Marx sur la question, le qualificatif de dialectique sert simplement à désigner un processus qui évolue et se transforme, ou des phénomènes qui sont en interaction. Et on ajoute « matérialiste » pour faire plus « scientifique ».

Le caractère de faux savoir de la dialectique est particulièrement saisissant dans le concept de « dialectique de la nature » élaboré par Engels. Il n'y a pas de « dialectique » dans la nature ; tout au plus peut-il y avoir une dialectique dans la pensée qui pense la nature. La dialectique est un *mode de raisonnement*, elle est une manière d'aborder un problème, un mode d'appréhension d'un phénomène, elle n'est pas le phénomène lui-même. Lorsqu'on veut expliquer que tout est « dialectique » en donnant l'exemple de l'eau qui est la thèse, la chaleur qui fait bouillir l'eau l'antithèse et la vapeur produite la synthèse, cela ne veut pas dire que les choses se passent *réellement* ainsi, cela veut seulement dire que c'est celui qui expose le problème qui perçoit les choses ainsi. La « dialectique » *n'explique* en rien le processus physique par lequel l'eau portée à ébullition produit de la vapeur. L'interprétation « dialectique » d'un phénomène relève de l'idéologie. Son explication rationnelle relève de la science.

Philippe Pelletier écrit, très justement, à propos de la dialectique : « S'il ne s'agit que d'"interaction", eh bien, laissons tomber les mots ronflants et parlons simplement d'interaction » ¹.

¹ « La pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste », *Le Monde libertaire* n° 1085 du 22 au 28 mai 1997.

Kropotkine sur Marx

Kropotkine semble avoir connu certains textes économiques de Marx ; nous ne nous hasarderons cependant pas à faire une analyse comparée des thèses de Marx et des commentaires qu'en fait le révolutionnaire russe. Nous nous bornerons à un point qui présente l'intérêt d'avoir des répercussions pratiques dans l'action militante ¹.

Dans *Champs, usines et ateliers*, Kropotkine commente à la fois la théorie de la concentration du capital et la théorie de la paupérisation de la petite et moyenne bourgeoisie, les deux phénomènes étant selon lui liés.

Cependant, Kropotkine fait un contre-sens sur la notion de concentration du capital, qu'il lie, à tort, à la théorie de la paupérisation des classes moyennes et à la supposée disparition des petites entreprises. En effet, il semble confondre la concentration du *capital* et la concentration des *entreprises capitalistes*, ce qui n'est pas la même chose. Cent entreprises différentes d'un secteur industriel quelconque peuvent appartenir à un seul groupe industriel : le capital est alors concentré. Faute d'avoir bien lu Marx, Kropotkine aurait été bien avisé de relire Proudhon ².

Kropotkine se fonde sur des recherches qui ont été faites en Allemagne et en Russie par A. M. Thun et le professeur Issaieff au nom de la « commission russe sur les petites entreprises », Emanuel Hans Sax, Paul Voigt « et beaucoup d'autres ». Il y a, dit-il, une nombreuse littérature sur le sujet, que Kropotkine a manifestement consultée. Il se fonde en particulier sur des enquêteurs allemands qui ont fait des enquêtes en 1882, 1895 et 1907.

La critique que fait Kropotkine vise en fait moins Marx que la social-démocratie allemande. La discussion sur ce sujet, dit-il, « a souvent pris en Allemagne un caractère passionné et même personnellement agressif » ³. Les éléments ultra-conservateurs instrumentalisent les petites entreprises et

¹ Il ne semble pas que Kropotkine ait lu les textes politiques de Marx. Il est possible qu'il n'ait eu du marxisme qu'une connaissance de seconde main.

² Selon Proudhon, la concentration du capital est une conséquence de l'évolution du capitalisme concurrentiel. Si le capital est né de la libre concurrence, celle-ci conduit à la concentration des capitaux et aux monopoles. « Le monopole est le terme fatal de la concurrence ». Ce processus est identifié comme la conséquence de la baisse du taux de profit. Proudhon inventera le concept de « féodalité industrielle » pour désigner le capital monopolistique. On voit qu'il avait devancé de beaucoup les positions du Parti communiste des années soixante-dix...

³ *Champs, usines et ateliers*. Ayant en ma possession une édition anglaise, j'ai traduit les passages cités.

les industries domestiques pour promouvoir le retour à un « âge d'or » du passé, celui des corporations patriarcales archaïques. C'est, dit Kropotkine, une « arme contre la social-démocratie ». Mais par ailleurs, les social-démocrates, opposés à juste titre à cette évolution, ont une approche trop abstraite des questions économiques et attaquent « tous ceux qui ne répètent pas simplement les phrases stéréotypées sur le fait que “les petites entreprises sont en déclin” et que “le plus tôt sera le mieux”, puisque cela laissera la place à la centralisation capitaliste qui, selon la croyance social-démocrate, “réalisera sa propre perte” ».

Champs, usines et ateliers a été publié en 1898, avec une réédition en 1912. Cette année-là, Edouard Bernstein écrit au congrès de Stuttgart une lettre dans laquelle il aborde la question de l'imminence de « l'écroulement de la société bourgeoise » ; il récuse l'idée selon laquelle la social-démocratie doit « régler sa tactique sur cette grande catastrophe » : « Les partisans de cette théorie du cataclysme invoquent, à l'appui de leur façon de voir, le *Manifeste communiste*. A tort, sous tous les rapports », dit-il. Bernstein, qui est un peu isolé dans le parti, confirme donc les propos de Kropotkine sur les militants qui répètent les phrases stéréotypées du dogme en vigueur. « L'aggravation de la situation économique, dit encore le social-démocrate allemand, ne s'est pas effectuée comme l'avait prédit le *Manifeste*. Il est non seulement inutile, mais très sot même de dissimuler ce fait. Le nombre de possédants n'a pas diminué mais grandi. L'énorme accroissement de la richesse sociale n'est pas accompagné par la diminution du nombre des magnats du capital, mais au contraire par l'augmentation du nombre de capitalistes de tout degré. Les couches moyennes modifient leur caractère, mais elles ne disparaissent pas de l'échelle sociale ¹. »

Il est peu probable que Kropotkine ait eu connaissance de cette lettre mais la concordance entre celle-ci et les propos qu'il tient sur le même sujet dans son livre méritait d'être soulignée.

La littérature socialiste de la première moitié du XIX^e siècle est remplie d'analyses sur la paupérisation des classes moyennes produite par l'expansion du capitalisme manufacturier et industriel ². Le *Manifeste communiste* affirme que « l'ouvrier moderne au contraire, loin de s'élever avec le progrès de l'industrie, descend toujours plus bas, au-dessous même

¹ Bernstein dira en 1899 dans *Socialisme théorique et social-démocratie pratique* : « Une erreur ne devient pas sacrée par le fait qu'à un moment donné Marx et Engels l'ont partagée... ».

² « La classe moyenne tombe en prolétarianisation et disparaît », dit Proudhon (Correspondance, 12 juillet 1855).

des conditions de vie de sa propre classe. Le travailleur devient un pauvre, et le paupérisme s'accroît plus rapidement encore que la population et la richesse. » Dans les *Luttes de classes en France*, on apprend que « la plus infime amélioration de sa situation reste une utopie au sein de la République bourgeoise ».

On sait maintenant que c'est faux : si l'expansion de l'industrie provoque la ruine de certaines couches de la petite bourgeoisie, elle suscite l'apparition d'autres couches occupées à des tâches qui entrent dans la division du travail nécessaire à la grande industrie : autour des grandes entreprises se trouve une grande quantité de petites entreprises qui se consacrent à de la sous-traitance. Contrairement à la croyance tenace chez les socialistes du XIX^e siècle – y compris Bakounine – l'expansion industrielle a au contraire accru l'importance de la petite-bourgeoisie. Ce constat a des implications directes au niveau stratégique pour le mouvement ouvrier. En effet, la petite bourgeoisie en voie de paupérisation était considérée comme une alliée potentielle du prolétariat.

En outre, la perspective de sa disparition accréditait chez les penseurs de la social-démocratie l'idée que, à terme, une minorité de capitalistes – concentration du capital aidant – aurait face à elle une écrasante majorité de prolétaires et qu'il suffirait à ceux-ci de bien voter et de prendre le pouvoir. Les choses ne se passèrent pas ainsi. D'une part, il était peu crédible que la petite-bourgeoisie prolétarisée identifîât ses intérêts avec ceux du prolétariat. On a toujours tendance à identifier ses intérêts avec ceux qui se trouvent « au-dessus ». Mais surtout, la petite-bourgeoisie a connu au contraire une expansion importante. Toute la stratégie de la social-démocratie s'effondrait, ce que Kropotkine a manifestement perçu.

Kropotkine se réfère à un chapitre du *Capital* dans lequel Marx désigne la concentration du capital comme une « fatalité d'une loi naturelle ». Cette idée, dit-il, était « récurrente dans les écrits de tous les socialistes français, particulièrement Considérant, et leurs disciples allemands, et elle était utilisée par eux comme argument en faveur de l'inévitabilité d'une révolution sociale ¹. Mais, ajoute le révolutionnaire russe, Marx était un penseur trop avisé et il n'aurait pas manqué de voir les développements ultérieurs de la vie industrielle, qui n'étaient pas prévisibles en 1848 ; s'il avait vécu maintenant, il n'aurait pas manqué d'observer la croissance formidable de nombreux petits capitalistes et des fortunes qui sont réalisées au sein des classes moyennes... »

¹ Kropotkine semble ici ignorer qu'il dit précisément la même chose...

Kropotkine, on le voit, fait le constat de cette évolution sociologique qui marque la petite bourgeoisie dans le capitalisme qui lui est contemporain, évolution que la social-démocratie allemande ne semble manifestement pas percevoir. Et, fait notable, il rend crédit à Marx qui, *s'il avait vécu*, n'aurait pas manqué, lui, de la percevoir également.

« Très certainement, il aurait également remarqué l'extrême lenteur avec laquelle la destruction des petites industries s'accomplit – une lenteur qui ne pouvait pas être prédite il y a cinquante ou quarante ans, parce que personne ne pouvait prévoir alors les possibilités qui ont été offertes au transport, la croissance des variétés de la demande, ni les faibles moyens peu coûteux maintenant nécessaires pour fournir de la force motrice en petites quantités. Etant un penseur, il aurait étudié ces faits et aurait très certainement modéré le caractère absolu de sa formulation initiale... »

Kropotkine conclut en souhaitant que les disciples de Marx s'appuient moins sur des « formules abstraites » et qu'ils « tentent d'imiter leur maître dans ses analyses des phénomènes économiques concrets » ...

Voilà un étonnant hommage rendu par Kropotkine à Karl Marx.

Les passages où Kropotkine aborde les questions économiques ne sont certes pas ceux qui l'ont rendu célèbre, mais les réflexions qu'il nous livre sont intéressantes par leur modernité. Comme pour les autres domaines des sciences humaines, il ne voit pas de raison de ne pas leur appliquer la méthode inductive-déductive. C'est par l'argument scientifique qu'il entend réfuter que « l'inégalité des fortunes est une loi de la nature, ou que le capitalisme est la forme la plus adéquate de vie sociale fondée pour promouvoir le progrès ». Par cette méthode scientifique appliquée aux faits économiques ¹, il est possible de prouver que les « prétendues "lois" de la sociologie des classes moyennes, incluant l'économie politique, ne sont pas des lois du tout mais de simples suppositions, des hypothèses qui n'ont jamais été vérifiées ».

Kropotkine souligne un fait qui vaut aussi pour le domaine scientifique proprement dit : toute recherche ne produit de résultat que lorsqu'elle a un objectif défini, lorsqu'elle est entreprise dans le but d'obtenir la réponse à

¹ Rappelons que Proudhon fut le premier qui appliqua à l'analyse des phénomènes économiques la méthode inductive-déductive, ce qui semble avoir échappé à Kropotkine...

une question clairement formulée. Pour ce qui concerne l'anarchisme, la question est donc :

« “Quelles formes de vie sociale assurent à une société donnée, puis à l'humanité en général, la plus grande somme de bonheur, et par conséquent aussi de vitalité ?” “Quelles formes de vie sociale permettent à cette somme de bonheur de grandir et de se développer, quantitativement aussi bien que qualitativement, c'est-à-dire de devenir plus achevée et plus variée ?” (d'où, notons-le en passant, dérive une définition du *progrès*) Le désir de promouvoir l'évolution dans cette direction détermine l'activité scientifique aussi bien que sociale et artistique de l'Anarchiste ¹. »

On se trouve devant une situation paradoxale. Kropotkine déclare procéder à une démarche scientifique et aboutit à une question qui fleure fortement l'utopisme. On pourrait lui objecter qu'élaborer un protocole de recherche implique de définir précisément les concepts employés, et que celui de « bonheur » est excessivement vague et subjectif. Le paradoxe peut être dépassé si on songe que Kropotkine s'attache surtout à définir une économie politique des besoins, la satisfaction de ceux-ci étant, en somme, une forme atténuée de bonheur. (C'est là, nous le reconnaissons volontiers, une pirouette dialectique.)

Là se trouve la différence essentielle entre la démarche de Bakounine – et dans une large mesure de Proudhon – et celle de Kropotkine.

Bakounine observe le mouvement ouvrier de son temps, analyse les formes d'organisation qu'il met en place naturellement, et déduit de cette observation les formes que pourront prendre la société émancipée de l'exploitation capitaliste. Il part de l'hypothèse que dans la société d'exploitation, la classe ouvrière ne *possède* rien et ne peut donc, comme l'a fait la bourgeoisie dans le système féodal, développer les fondements matériels de la société qu'elle porte en projet. La seule chose que possède la classe ouvrière, c'est son organisation, l'organisation de classe qu'elle construit au sein du système capitaliste. C'est donc celle-ci qui constitue l'embryon de la société future. Analyser cette forme d'organisation, c'est donc se donner les moyens de *déduire* les formes de la société émancipée. En 1870, cette organisation, c'était l'AIT. Marx et Engels avaient parfaitement compris cette démarche de Bakounine mais, évidemment, ne l'acceptaient pas.

¹ *La Science moderne et l'anarchie.*

Kropotkine procède tout autrement. Au lieu d'observer la réalité pour en tirer des déductions, il pose une question : « Quelle forme de société peut assurer le maximum de bonheur à l'humanité ? », et il tente de trouver la réponse dans la science : d'où la portée de son affirmation selon laquelle une recherche ne produit de résultat que lorsqu'elle définit un objectif.

L'économie politique est, chez Kropotkine, définie comme une discipline propre à la fois aux « classes moyennes » et à la social-démocratie. L'une et l'autre catégorie ignorant tout de la méthode scientifique, « elles échouent à donner la moindre définition précise de ce qu'est une "loi de la nature", bien qu'elles se délectent à utiliser ce terme ». Les classes moyennes et la social-démocratie ignorent que toute loi de la nature a un caractère conditionnel. Elle est toujours exprimée ainsi : « Si certaines conditions se rencontrent dans la nature, certaines choses surviennent ». Par conséquent, toutes les prétendues lois de l'économie politique ne sont rien que des affirmations du genre : « Considérant qu'il y a toujours dans un pays un nombre considérable de personnes qui ne peuvent subsister un mois, ou même une quinzaine, sans accepter les conditions de travail que leur impose l'Etat ou qui leur sont proposées par ceux que l'Etat reconnaît comme les propriétaires de la terre, des usines, des chemins de fer, etc. les résultats seront ceci ou cela. »

Jusqu'à présent, dit Kropotkine, l'« économie politique des classes moyennes » n'a été qu'une énumération de ce qui arrive sous les conditions mentionnées, sans jamais établir les conditions elles-mêmes. « Et alors, ayant décrit les *faits* qui surviennent dans notre société sous ces conditions, ils nous présentent ces faits comme étant des *lois économiques rigides, inévitables.* »

Le commentaire que fait Kropotkine sur les socialistes de son temps est lui aussi d'une modernité étonnante : l'économie politique socialiste, dit-il, tout en critiquant certains aspects de l'économie politique bourgeoise, « n'a pas encore été assez originale pour trouver son propre chemin. Elle suit toujours les mêmes ornières et dans la plupart des cas répète les mêmes erreurs »¹.

Kropotkine aborde la question des tâches de l'économie politique d'un point de vue original. Il ne part pas du point de vue de la production mais de celui de la consommation : « N'est-ce pas aussi l'étude des besoins qui devrait gouverner la production ? – Il serait donc, pour le moins, tout aussi logique de commencer par là et de voir ensuite, – comment il faut s'y

¹ *La Science moderne et l'anarchie.*

prendre pour subvenir à ces besoins par la production¹. » En fait, Kropotkine pose le problème de fond de l'économie politique : comment déterminer les besoins ? Toute la théorie de l'économie libérale est fondée sur l'idée que le marché est le seul moyen.

« Mais dès que nous l'envisageons à ce point de vue, l'économie politique change totalement d'aspect. Elle cesse d'être une simple description des faits et devient une *science*, au même titre que la physiologie : on peut la définir, *l'étude des besoins de l'humanité et des moyens de les satisfaire avec la moindre perte possible des forces humaines*. Son vrai nom serait *physiologie de la société*. Elle constitue une science parallèle à la physiologie des plantes ou des animaux qui, elle aussi, est l'étude des besoins de la plante ou de l'animal, et des moyens, les plus avantageux de les satisfaire. Dans la série des sciences sociologiques, l'économie des sociétés humaines vient prendre la place occupée dans la série des sciences biologiques par la physiologie des êtres organisés². »

Voilà, ajoute Kropotkine, « la seule manière d'envisager les choses qui nous paraisse juste : la seule qui permettrait à l'économie politique de devenir une science, – la science de la physiologie sociale. »

Nous sommes aujourd'hui, en ce début du XXI^e siècle, dans une situation absolument identique : les méfaits du libéralisme économique effréné sont présentés aux populations qui les subissent comme inévitables, comme des lois de la nature.

Kropotkine et la méthode

Kropotkine sera un féroce adversaire de la méthode dialectique et un défenseur acharné de la méthode inductive-déductive. Dans *la Science moderne et l'anarchie*, il parle de « la méthode réellement scientifique, inductive-déductive ». Les penseurs des Lumières, qui ont initié cette méthode, « ont soigneusement examiné les phénomènes, et ont atteint leurs généralisations par le moyen de l'induction. La déduction les a aidés à cadrer certaines hypothèses ; mais ils ne considéraient pas ces dernières comme plus finales que, par exemple, Darwin ne considérait ses hypothèses

¹ *La Conquête du pain.*

² *La Conquête du pain.*

concernant l'origine des nouvelles espèces par le moyen de la lutte pour l'existence ».

Cette remarque est intéressante pour plusieurs raisons.

C'est la remarque d'un savant qui sait que la science avance par hypothèses successives qui peuvent être amenées à être infirmées. Réclamant, pour l'anarchisme, une approche scientifique, cela devrait valoir également pour ses propres théories politiques.

Son propre travail sur *l'Entraide* est une hypothèse qu'il a formulée, non pas en contradiction des thèses de Darwin, mais en complément. Kropotkine n'a jamais contesté les positions de Darwin mais celles des disciples qui ont déformé sa pensée. Lorsque les « naturalistes philistins », selon l'expression de Kropotkine, fondant apparemment leurs arguments sur le « darwinisme », commencèrent à développer ce qu'on appellera plus tard le darwinisme social, il fut facile, dit Kropotkine, « de prouver par la même méthode scientifique qu'une telle loi n'existe pas : que la vie des animaux nous apprend quelque chose d'entièrement différent, et que les conclusions des philistins étaient absolument anti-scientifiques »¹.

Il n'est pas inutile de mettre l'approche de Kropotkine en regard de celles d'Engels et de Lénine :

1. Dans *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Engels émet une véritable aberration, une horreur intégrale du point de vue même du « matérialisme historique ». Il dit en effet :

« Si, jusqu'ici, la raison et la justice effectives n'ont pas régné dans le monde, c'est qu'on ne les avait pas encore exactement reconnues. Il manquait précisément l'individu génial qui est venu maintenant et qui a reconnu la vérité ; qu'il se soit présenté maintenant, que la vérité soit reconnue juste maintenant, ce fait ne résulte pas avec nécessité de l'enchaînement du développement historique comme un événement inéluctable, c'est une simple chance. L'individu de génie aurait tout aussi bien pu naître cinq cents ans plus tôt, et il aurait épargné à l'humanité cinq cents ans d'erreur, de luttes et de souffrances². »

¹ *La Science moderne et l'anarchie*.

² *Socialisme utopique et socialisme scientifique* est un extrait, tiré en brochure, de *l'Anti-Dühring*, dans laquelle des coupures ont été faites de telle façon que le lecteur peut sincèrement penser que cette citation d'Engels reflète réellement la pensée de l'auteur. La lecture du texte original de *l'Anti-Dühring* montre qu'il n'en est rien. En effet, cette citation, qui est une aberration dialectique, est suivie dans le

Les éditeurs successifs de la brochure mettent Engels, qui fut le véritable « inventeur » du matérialisme historique, en flagrant délit d'idéalisme : il semble ainsi suggérer que la « raison » et la « justice » ne règnent pas parce qu'on ne l'a pas encore reconnue comme telle, et parce qu'il manque le grand homme qui la révèle au monde. La « raison » et la « justice » n'apparaissent pas quand le moment de sa réalisation est arrivé (la réalisation de l'Esprit ou le développement des forces productives, selon qu'on se place du point de vue de la dialectique de Hegel ou de celle de Marx), elle apparaît lorsque le « grand homme » survient. Si ce grand homme était né cinq cents ans auparavant, quel qu'ait pu être le niveau du développement des forces productives, la « raison » et la « justice » auraient prévalu.

2. Du marxisme, Lénine disait : « On ne peut retrancher aucun principe fondamental, aucune partie essentielle de cette philosophie du marxisme coulée dans un seul bloc d'acier, sans s'écarter de la vérité objective, sans verser dans le mensonge bourgeois et réactionnaire ¹. »

C'est là un exemple parfait de vision idéologique. Ce genre de proclamation, motivée par le désir d'*affirmer* une formulation scientifique, relève à l'évidence bien plus du credo religieux, et dévoile l'ampleur de la régression intellectuelle que font subir au marxisme les conceptions léniniennes.

Lorsque la vérité relève moins de la constatation des faits que de l'interprétation d'un dogme, on assiste rapidement à une effroyable dégénérescence politique dont on a pu constater quelques exemples : Trotski balayant d'un revers de main les « humeurs changeantes » de la démocratie ouvrière ; Radek décidé à ne pas céder aux « clameurs des travailleurs » ²

livre du commentaire suivant, absent de la brochure : « Cette manière de voir est essentiellement celle de tous les socialistes anglais et français et des premiers socialistes allemands, Weitling compris. » Il reste que la brochure a subi de multiples rééditions sans que manifestement cela ne choque personne.

¹ Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme*, éditions du Progrès, p. 461. Engels, qui était tout de même plus fin dialecticien que Lénine, avait répondu par avance à cette ânerie dialectique dans son *Anti-Dühring* : « Un système de connaissance de la nature et de l'histoire embrassant tout et arrêté une fois pour toutes est en contradiction avec les lois fondamentales de la pensée dialectique. »

² « Le parti est l'avant-garde politiquement consciente de la classe ouvrière. Nous en sommes maintenant au point où les ouvriers, à la fin de leurs épreuves, refusent désormais de suivre une avant-garde qui les mène à la bataille et au

qui ne « comprennent pas leurs vrais intérêts » ; Boukharine s'apitoyant sur les mauvaises conditions de travail... des tchékistes !

La possession de la « vraie science » constitue un véritable acte de propriété sur la classe ouvrière ; elle légitime ses détenteurs comme direction autoproclamée du mouvement ouvrier. La moindre contestation de la ligne du parti – qu'elle s'exprime à l'intérieur de celui-ci ou à l'extérieur – ne relève pas simplement d'une divergence politique, elle est une atteinte à la « vraie science » élaborée par les dirigeants, et se situe à ce titre en dehors de toute discussion. La moindre contestation des fondements de cette « vraie science » constitue une violation qui rejette sans discussion son auteur dans les rangs de l'ennemi de classe.

Face à un problème, il ne peut y avoir qu'une solution, celle donnée par les détenteurs et interprètes patentés de la « science » ; les autres solutions ne peuvent être que le produit de l'idéologie bourgeoise. La « science » ne relève plus d'une démarche critique au cours de laquelle les hypothèses se confrontent, elle est l'application d'un dogme, voire son imposition par la terreur. Est-il besoin de dire que de telles conceptions de la « science » sont tragiquement limitatives, que l'histoire des sciences montre de nombreux exemples de résultats obtenus par des méthodes différentes, et que de plus, le propre d'une théorie scientifique est d'être systématiquement remise en cause par de nouvelles hypothèses, de nouvelles découvertes ?

Lénine se dissimule derrière le concept de science pour garantir au marxisme une pérennité qu'aucune science ne se reconnaît à elle-même : la science ne peut exister que parce que :

- 1° les conceptions dominantes d'une époque sont systématiquement examinées sous des points de vue différents, et,
- 2° parce qu'elles sont systématiquement rendues obsolètes par de nouvelles théories.

Tout le problème de la « science », du point de vue de Lénine, consiste à déterminer qui, et selon quelles modalités, détermine la bonne interprétation, c'est-à-dire l'orthodoxie. Ainsi, lorsque Lénine déclare à N. Valentinov : « Le marxisme orthodoxe n'a besoin d'aucune modification, ni dans sa philosophie, ni dans sa théorie de l'économie politique, ni dans ses consé-

sacrifice... Devons-nous céder aux clameurs des travailleurs qui ont atteint les limites de leur patience mais qui ne comprennent pas leurs vrais intérêts comme nous le faisons ? Leur état d'esprit est maintenant franchement réactionnaire. Mais le parti a décidé que nous ne devons pas céder, que nous devons imposer notre volonté de vaincre à nos partisans épuisés et démoralisés. »

quences politiques »¹, il n'exprime pas seulement le point de vue le plus antiscientifique possible (à savoir : une théorie scientifique – le marxisme – est immuablement valable²), il expose une aberration du point de vue dialectique. Mais le problème qu'il pose est bien celui de déterminer *qui* décide de la bonne interprétation.

C'est là un problème aisément résolu :

« Les classes sont dirigées par des partis, et les partis sont dirigés par des individus qu'on nomme les chefs. (...) C'est l'ABC, la volonté d'une classe peut être accomplie par une dictature, la démocratie soviétique n'est nullement incompatible avec la dictature d'un individu. (...) Ce qui importe c'est une direction unique, l'acceptation du pouvoir dictatorial d'un seul homme. (...) Toutes les phrases à propos de l'égalité des droits ne sont que sottises³. »

On a donc affaire à une « science » qui n'est pas accessible à l'entendement par son contenu propre, par les démonstrations qu'elle peut proposer, mais qui a besoin d'être interprétée, dont les mauvaises interprétations ne révèlent pas une erreur de compréhension des faits, mais expriment des intérêts de classe ennemis, et dont l'interprétation, en définitive, ne peut être fournie que par un seul homme. Toute divergence d'opinion est nécessairement provoquée par une idéologie de classe ennemie. Pour résoudre une opposition, il faut « expliquer patiemment » ; si elle subsiste, c'est que jouent des intérêts de classe, des survivances de l'esprit petit-bourgeois, de l'anarchisme, etc.

On est loin de la vision scientifique de Kropotkine. Son modèle est fourni par les penseurs du XVIII^e siècle pour qui il n'y avait aucune branche de la science « qu'ils n'aient commencé à traiter sur la base des phénomènes matériels – et tous par la même méthode inductive » :

« La science retourna à la clarté, à la précision et la beauté d'exposition qui sont particuliers à la méthode inductive et qui caracté-

¹ N. Valentinov, *My talks with Lenin*.

² A vrai dire Lénine, et avec lui de nombreux marxistes, ne considère pas le marxisme comme une *théorie scientifique* mais comme *la science*.

³ Œuvres complètes, t. 17.

térisent ceux des penseurs du XVIII^e siècle qui avaient coupé avec la métaphysique. » (*La Science moderne et l'anarchie.*)

Ce que les Encyclopédistes et les meilleurs esprits du début du XIX^e siècle avaient eu tant de mal à expliquer apparaissait désormais clairement avec la science ; « et cela se présentait si pleinement examiné par la méthode inductive-déductive que toute autre méthode fut immédiatement jugée imparfaite, fausse et inutile. »

Kropotkine se garde de dédaigner le travail fait par les savants du début du XIX^e, dans les années trente. Le principe de l'évolution avait été appliqué à l'étude des mœurs et des institutions, ainsi qu'aux langues par les Encyclopédistes. Mais obtenir des « déductions scientifiques correctes de toute cette masse de travail ne devint possible que lorsque les savants purent considérer les faits établis de la même manière que les naturalistes considèrent le développement continu des organes d'une plante ou d'une nouvelle espèce ».

A l'époque où les « généralisations inductives des Encyclopédistes et de leurs prédécesseurs anglais » furent presque oubliées (dans la première moitié du XIX^e siècle), et qu'il fallait « quelque courage civique pour parler de l'unité de la nature physique et spirituelle », l'obscur métaphysique soutenait toujours la tendance vers la généralisation. Mais ces généralisations furent établies soit par le moyen de la méthode dialectique, soit par le moyen d'une « induction semi-consciente et, par conséquent, elles avaient toujours un caractère désespérément indéfini ¹. »

« Finalement, toutes ces larges déductions, exprimées sous les formes les plus abstraites, telles que la “thèse, antithèse, synthèse” hégélienne, laissèrent le champ libre à l'individu pour parvenir aux conclusions pratiques les plus variées et les plus opposées ; ainsi elles pouvaient donner naissance, par exemple, à l'enthousiasme révolutionnaire de Bakounine et à la révolution de Dresde ², au jacobinisme

¹ *La Science moderne et l'anarchie.*

² Kropotkine ne rend pas justice à son aîné Bakounine. Celui-ci avait très clairement pris position pour ce qu'il considérait comme la seule méthode scientifique, la méthode inductive-déductive. Il n'y a aucune ambiguïté sur ce point. Quant à l'« enthousiasme révolutionnaire » de Bakounine supposé être produit par la « dialectique hégélienne », on ne voit pas très bien où Kropotkine veut en venir. En effet, Bakounine a participé à plusieurs insurrections : Paris en 1848, Prague en 1848, Dresde en 1849, Lyon en 1870. Dans les trois derniers cas il avait fait un pronostic pessimiste quant à leur issue et avait tenté de dissuader les protagonistes

révolutionnaire de Marx et à la reconnaissance du caractère “raisonnable de ce qui existe” qui réconcilia tant d’Allemands à la réaction alors existante – pour ne rien dire des récentes divagations des prétendus marxistes russes ¹. »

Ce passage donne peut-être l’explication de l’ostracisme dans lequel a été tenu Bakounine par le mouvement anarchiste du XX^e siècle, devenu très majoritairement kropotkinien : Bakounine, pensait-on, en tenait pour la dialectique hégélienne. C’est elle qui le faisait agir. On se demande d’ailleurs pourquoi Kropotkine mentionne l’insurrection de Dresde, à laquelle Bakounine a participé, et pas celle de Prague ou de Lyon.

Après Kropotkine, le mouvement anarchiste tiendra pour suspecte la dialectique, considérée comme responsable de toutes les dérives du marxisme, y compris du stalinisme. Aux yeux de Kropotkine, Bakounine, de formation hégélienne, est donc lui aussi suspect.

« Nous avons entendu ces derniers temps beaucoup parler de la “méthode dialectique” qui était recommandée pour formuler l’idéal socialiste. Nous ne reconnaissons pas une telle méthode, pas plus que les sciences naturelles modernes peuvent rien avoir à faire avec elle. La “méthode dialectique” rappelle au naturaliste moderne quelque chose qui a disparu depuis longtemps – quelque chose de dépassé et heureusement oublié maintenant par la science. Les découvertes du XIX^e siècle en mécanique, physique, chimie, biologie, psychologie physique, anthropologie, psychologie des nations, etc. furent faites *non par la méthode dialectique, mais par la méthode naturelle-scientifique, la méthode de l’induction et de la déduction*. Et puisque l’homme est une partie de la nature, et puisque la vie de “l’esprit” – personnel aussi bien que social – est autant un phénomène de la nature que l’est la croissance d’une fleur ou l’évolution de la vie sociale parmi les fourmis et les abeilles – il n’y a aucune raison de modifier soudainement notre méthode d’investigation lorsque nous passons de la fleur à l’homme, ou d’un groupe de castors à une ville humaine. » (*la Science moderne et l’anarchie*)

de se lancer dans l’aventure, mais n’ayant pu réussir, il avait participé au mouvement.

¹ *La Science moderne et l’anarchie.*

Ainsi, pense Kropotkine, la méthode inductive-déductive a tellement montré ses mérites que le XIX^e siècle qui l'a mise en application a permis une plus grande avancée de la science que pendant les deux mille années précédentes. Lorsque cette méthode fut utilisée dans la seconde moitié du siècle à l'investigation sur les sociétés humaines, « à aucun moment il ne fut estimé nécessaire de l'abandonner et adopter de nouveau le scolasticisme médiéval – tel qu'il a été revu par Hegel. »

Dans *Champs, ateliers et usines* Kropotkine écrit que « personne ne peut être un bon travailleur en science s'il n'est pas en possession de bonnes méthodes de recherche ». Malheureusement le simple fait d'avoir une bonne méthode ne garantit pas forcément un bon résultat. La méthode scientifique consiste à poser une hypothèse, puis à vérifier si l'expérience la vérifie. Mais le simple fait de poser une hypothèse soulève une question : d'où vient cette hypothèse ? Est-il possible de poser une hypothèse sans avoir déjà envisagé des entités imaginaires dont on postule l'existence ? Comme disait Claude Bernard : « Une idée neuve apparaît comme une relation nouvelle ou inattendue que l'esprit aperçoit entre les choses » (*Introduction à la médecine expérimentale.*)

« La méthode expérimentale ne donnera donc pas des idées neuves et fécondes à ceux qui n'en ont pas ; elle servira seulement à diriger les idées chez ceux qui en ont et à les développer afin d'en tirer les meilleurs résultats possibles. L'idée, c'est la graine ; la méthode, c'est le sol qui lui fournit les conditions de se développer, de prospérer et de donner les meilleurs fruits suivant sa nature. Mais de même qu'il ne poussera jamais dans le sol que ce qu'on y sème, de même il ne se développera par la méthode expérimentale que les idées qu'on lui soumet. La méthode par elle-même n'enfante rien, et c'est une erreur de certains philosophes d'avoir accordé trop de puissance à la méthode sous ce rapport¹. »

Comme Kropotkine, Bakounine part de l'hypothèse de l'unité de la nature, mais il prend soin de préciser ce qu'il entend par « nature » :

« Tout ce qui est, les êtres qui constituent l'ensemble indéfini de l'univers, toutes les choses existantes dans le monde, quelque soit d'ailleurs leur nature particulière, tant sous le rapport de la qualité que

¹ *Ibid.* Souligné par moi.

sous celui de la quantité, les plus différentes et les plus semblables, grandes ou petites, rapprochées ou immensément éloignées, exercent nécessairement et inconsciemment, soit par voie immédiate et directe, soit par transmission indirecte, une action et réaction perpétuelles ; et toute cette quantité infinie d'actions et de réactions particulières, en se combinant en un mouvement général et unique, produit et constitue ce que nous appelons la vie, la solidarité et la causalité universelles, la nature ¹. »

La nature, dit-il encore, est une « combinaison universelle, naturelle, nécessaire et réelle, mais nullement prédéterminée ni préconçue, ni prévue de cette infinité d'actions et de réactions particulières que toutes les choses réellement existantes exercent incessamment les unes sur les autres. »

Laplace avait proclamé le déterminisme de la nature dans une déclaration fameuse :

« Une intelligence qui pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la Nature est animée, et la situation des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. »

La nature étant un tout interdépendant, s'il était possible de connaître tous les déterminismes qui sont en jeu, on serait alors en possession du savoir total. La question que Laplace aborde comme une hypothèse, dont il est douteux qu'il ait pensé qu'elle pourrait se réaliser un jour, Bakounine l'aborde comme une affirmation : il ne sera jamais possible de connaître tous les déterminismes en jeu dans la nature. D'emblée, Bakounine pose donc les limitations de toute investigation scientifique sur la nature : celle-ci étant sans limites, « nous ne pourrions jamais l'embrasser d'une manière réelle, même par notre imagination, et encore moins la reconnaître ».

Lorsque l'homme observe « avec une attention persévérante et suivie » la nature qui l'entoure, « et qu'il retrouve en lui-même », il constate que « toutes les choses sont gouvernées par des lois qui leur sont inhérentes et qui constituent proprement leur nature particulière; que chaque chose a un

¹ Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*.

mode de transformation et d'action particulières ; que dans cette transformation et dans cette action, il y'a une succession de phénomènes ou de faits qui se répète constamment, dans les mêmes circonstances données, et qui sous l'influence de circonstances déterminées, nouvelles, se modifient d'une manière également régulière et déterminée. Cette reproduction constante des mêmes faits par les mêmes procédés, constitue proprement la législation de la nature : l'ordre dans l'infinie diversité des phénomènes et des faits. »

Pour constater ces lois, l'homme n'a que « l'observation attentive et exacte des phénomènes et des faits qui se passent tant en dehors de lui qu'en lui-même. Il y distingue ce qui est accidentel et variable de ce qui s'y reproduit toujours et partout d'une manière invariable. Le procédé invariable par lequel se reproduit constamment un phénomène naturel, soit extérieur, soit intérieur, la succession invariable des faits qui le constituent, sont précisément ce que nous appelons la loi de ce phénomène ».

Pourtant, cette constance n'est pas absolue. Il y a un large champ aux anomalies et aux exceptions, car les lois que définit l'homme comme étant naturelles ne sont que des « abstractions dégagées par notre esprit du développement réel des choses » ; par conséquent nous ne sommes pas « en état d'embrasser, d'épuiser, d'expliquer toute l'indéfinie richesse de ce développement ».

Néanmoins, ce que notre connaissance peut embrasser, doit être étudié avec méthode :

« Ce n'est donc qu'en unissant ces deux facultés, ces deux actions de l'esprit en apparence si contraires : l'abstraction et l'analyse scrupuleuse, attentive et patiente des détails que nous pourrons nous élever à la conception réelle de notre monde. Il est évident que, si notre sentiment et notre imagination peuvent nous donner une image, une représentation plus ou moins fausse de ce monde, la science seule pourra nous en donner une idée claire et précise. »

Bakounine ne fait rien d'autre que décrire la méthode inductive-déductive. Les scrupules de Kropotkine à reconnaître à Bakounine la faculté de comprendre la méthode scientifique sont infondés. Rappelons que ce dernier avait lui aussi étudié les mathématiques et les sciences naturelles.

L'Entraide

Lorsque Pierre Kropotkine s'installe à Londres en 1886, sa renommée de savant lui permet de s'insérer facilement au sein de la communauté scientifique britannique. Il y côtoie les cercles libéraux de la bourgeoisie qui ne sont pas tous indifférents aux conséquences épouvantables de l'industrialisation forcenée sur le sort de la population ouvrière, avec le travail des enfants, l'alcoolisme, la prostitution, la délinquance.

La fraction la plus réactionnaire de la bourgeoisie est séduite par le darwinisme social, qui apporte une caution scientifique à ses idées : on applique à la société la loi de la sélection des espèces de Darwin, selon laquelle les plus forts survivent, les plus talentueux accédant ainsi aux plus hautes fonctions. Les principes du darwinisme social ont particulièrement bien « pris » dans cette société protestante où la réussite sociale est interprétée comme un signe de prédestination divine¹. Kropotkine est frappé par l'engouement envers ces idées qui correspondent parfaitement à l'idéologie dominante. En partant de la même démarche, il développe alors sa théorie de l'entraide. En fait, il ne remet pas en cause le darwinisme, il le complète.

Il publie *L'Entraide*, qui est, avec la *Grande Révolution*, son ouvrage le plus original et le plus innovant. On peut dire que c'est le centre de gravité de sa pensée politique. L'hypothèse de départ du livre est que la lutte entre les espèces comme facteur d'évolution ne saurait tout expliquer. Au darwinisme social, il oppose l'idée que la coopération à l'intérieur des espèces est également un facteur d'évolution déterminant. L'antagonisme – entre espèces ou entre classes – n'est pas le seul moteur de l'évolution. L'histoire, dit Kropotkine, « telle qu'elle a été écrite jusqu'à présent, n'est, pour ainsi dire, qu'une description des voies et moyens par lesquels la théocratie, le pouvoir militaire, l'autocratie et plus tard la ploutocratie ont été amenés, établis et maintenus. Les luttes entre ces différentes forces forment l'essence même de l'histoire. En revanche, la notion d'entraide a été laissée de côté. Il est nécessaire de montrer tout d'abord le rôle immense que ce facteur joue dans l'évolution du monde animal et dans celle des sociétés humaines². »

L'entraide est un fait de la nature qu'on peut observer. Elle est répandue dans nombre d'espèces animales, et celles qui la pratiquent y trouvent de réels avantages. Elle est une arme dans la lutte pour la survie, dans la lutte

¹ Cf. Max Weber, *l'Éthique protestante et le capitalisme*.

² *L'Entraide*, Stock, pp. 208-209.

que les espèces mènent contre le climat, contre les prédateurs, contre leur environnement.

Les deux chapitres que Kropotkine consacre aux espèces animales servent d'introduction à l'exposition de son hypothèse chez les humains. C'est explicitement à une critique de Hobbes que se livre l'auteur et à une critique, non pas de Darwin, mais des dérives que ses idées ont connues :

« Il est vrai que la science a fait des progrès depuis Hobbes et que nous avons des bases plus sûres pour raisonner sur ce sujet que les spéculations de Hobbes ou de Rousseau. Mais la philosophie de Hobbes a cependant encore beaucoup d'admirateurs ; et nous avons eu dernièrement toute une école d'écrivains qui, appliquant la terminologie de Darwin bien plus que ses idées fondamentales, en ont tiré des arguments en faveur des opinions de Hobbes sur l'homme primitif et ont même réussi à leur donner une apparence scientifique. » (p. 84.)

Kropotkine désigne là Huxley.

L'Entraide est un véritable travail d'anthropologie qui remet en cause nombre d'idées reçues de l'époque : il nie que les premiers hommes vivaient en familles et affirme qu'ils vivaient en troupes ; il montre que les hommes du néolithique avaient su constituer de véritables ateliers d'outils de silex ; il s'émerveille de l'extrême complexité de l'organisation des liens du mariage chez les « primitifs » ; il s'étonne de la pratique du potlatch chez les esquimaux, qui consiste à empêcher l'accumulation de richesses : « quand un homme est devenu riche, il convoque tous les gens de son clan à une grande fête, et après que tous ont bien mangé, il leur distribue toute sa fortune ».

C'est l'« embryologie des institutions humaines » qui intéresse Kropotkine, développée par les travaux de Bachofen, Mac Lennan, Morgan, Edward Tylor, Maine, Post, Kovalevsky, Lubbock « et plusieurs autres », chez lesquels il a puisé. *L'Entraide* peut être considéré comme l'équivalent anarchiste du livre d'Engels, *les Origines de la famille, de la propriété et de l'Etat*.

L'expérience personnelle de Kropotkine explique en partie sa théorie. Il a passé des années en Sibérie en mission scientifique et il a pu constater que la survie se livre sur le terrain de la lutte contre la nature hostile : le froid, les tempêtes, la sécheresse, les prédateurs. Face à la nature, les humains n'avaient d'autre choix que de coopérer pour assurer leur survie. Il y a bien une sélection naturelle qui élimine les éléments les moins aptes, dit-il dans

l'Entraide, mais cette sélection élimine les éléments les moins capables de sociabilité :

« Si nous en appelons à un témoignage indirect et demandons à la nature : “Quels sont les mieux adaptés : ceux qui sont continuellement en guerre les uns avec les autres, ou ceux qui se soutiennent les uns les autres ?” nous voyons que les mieux adaptés sont incontestablement les animaux qui ont acquis des habitudes d'entr'aide. »

C'est ainsi que Kropotkine se servira de la science pour promouvoir ses idées anarchistes. Par la plume, à l'aide de la science, il dénoncera les méfaits du capitalisme et proposera aux masses des éléments de réflexion sur la société libérée de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Kropotkine n'est, il faut le dire, pas absolument l'« inventeur » de la thèse sur laquelle est fondé *l'Entraide* ; à lui revient simplement le mérite d'avoir approfondi le sujet. En effet, cette thèse se trouve également chez Darwin lui-même, et les darwinistes sociaux ne feront que déformer de manière outrancière sa pensée.

Dans *la Descendance de l'homme*, Darwin considère que la « sympathie » est, chez l'homme, « une partie de l'instinct social » et qu'elle est produite par la sélection naturelle. Le darwinisme social est donc clairement un abus d'interprétation de la pensée de Darwin. Robert Tocquet, dans *Meilleurs que les hommes – l'entraide dans le monde animal et végétal*¹ rapporte quelques observations de Darwin allant dans ce sens : il signale l'exemple de vieilles corneilles aveugles nourries par leurs congénères. Jean-Baptiste Lamarck, le précurseur de Darwin, signale le cas de moineaux aidant une couvée voisine à reconstruire son nid détruit par des garmements.

Les hypothèses de Kropotkine ont fait depuis la fin du XIX^e siècle l'objet de nombreuses recherches dans les domaines de la biologie, de l'anthropologie, de la psychologie. L'entraide comme facteur d'évolution – qu'on désigne sous des termes variés, selon les écoles : altruisme, coopération – n'est plus guère contestée aujourd'hui. Darwin lui-même, on l'a vu, dont les idées ont été déformées par les néodarwiniens, reconnaissait ce facteur. Voici ce qu'écrivit Jean-Pierre Changeux :

« À mesure que l'homme avance en civilisation et que les petites tribus se réunissent en communautés plus nombreuses, la simple raison

¹ Éd. J'ai Lu.

indique à chaque individu qu'il doit *étendre* ses instincts sociaux et sa sympathie à tous les membres de la même nation... à tous les hommes de toutes les nations et de toutes les races... "aux infirmes, aux idiots et aux autres membres inutiles de la société". [...] cette thèse de "l'élargissement de la sympathie" innocente Darwin des propos racistes et des partis-pris inégalitaires qu'ont adoptés, après lui, certains de ses contemporains...¹ »

Concernant *l'entraide*, J.-P. Changeux affirme que « les développements plus récents des sciences cognitives n'altèrent en rien les positions de Darwin ou de Kropotkine. [...] la sympathie, ainsi que les conduites d'aide et de coopération apparaissent dans le "comportement pro-social" de l'enfant à des moments définis du développement. Une logique du "bien et du mal" peut donc être envisagée, qui retienne comme bon ce qui "élargit la sympathie", facilite l'entraide, et comme mauvais ce qui la restreint, la rend difficile. Il ne s'agit pas de viser à une quelconque universalité, utilité ou réciprocité. Mais, face à des choix limités et restreints, qui conduisent à une incessante révision des normes [...], il devient légitime d'adopter, de sélectionner par la raison, le jugement qui favorise, au moins localement, l'entraide au détriment des luttes individuelles ou collectives, et qui fasse s'exprimer la disposition naturelle de la sympathie, elle-même facteur positif de l'évolution des sociétés humaines. La sympathie, qui fut sans doute un facteur important dans la formation des premiers groupes sociaux d'*Homo sapiens* sert désormais, par son "élargissement", à fonder une "morale de l'Espèce" qui brise les cloisonnements en groupes culturels distincts. Alors se réalise la conciliation souhaitée entre le social et le rationnel. »

Est-il nécessaire de souligner que le message de Kropotkine, avec la montée du néo-libéralisme glorifiant le succès des plus forts, la compétition, le culte des gagnants, est plus que jamais d'actualité ?

¹ Cf. *Matière à pensée*, Jean-Pierre Changeux et Alain Connes, Éd. Odile Jacob. Jean-Pierre Changeux est un neurobiologiste de réputation mondiale et professeur au Collège de France ; directeur d'un laboratoire à l'Institut Pasteur, auteur de *L'homme neuronal*, Éd. Fayard.

La Grande Révolution

Il est un autre domaine d'investigation dans lequel Kropotkine s'est particulièrement distingué, apportant une solide pierre à l'édifice de la réflexion anarchiste : l'histoire de la révolution française. Son livre, *La Grande Révolution*, est un vrai travail d'historien ; l'auteur en effet, s'est attaché à travailler sur les archives : « Il n'y a qu'un seul moyen, celui de s'adresser aux archives où, malgré l'extermination des papiers féodaux, ordonnée par la Convention, on finira certainement par trouver des faits importants »¹. Kropotkine affirme donc vouloir chercher « les faits et non les conclusions formulées d'avance »². « L'histoire parlementaire de la Révolution, dit Kropotkine, ses guerres, sa politique et sa diplomatie ont été étudiées et racontées dans tous les détails. Mais l'histoire populaire de la Révolution reste à faire. Le rôle du peuple des campagnes et des villes dans ce mouvement n'a jamais été raconté ni étudié dans son entier »³. »

Souvent utilisé, plagié, le livre est rarement cité... sauf dans les bibliographies anglo-saxonnes relativement peu contaminées par l'hégémonie marxienne de la vision de l'histoire qui a frappé les auteurs français⁴.

Travail théorique, c'est aussi un livre motivé par des raisons pratiques : la référence à la révolution française reste très présente dans le mouvement ouvrier français : 1789 est un modèle sur lequel s'inspirent les révolutionnaires⁵. Chez Proudhon, les références à 89 sont permanentes⁶.

L'intention de Kropotkine n'est pourtant pas de faire de la Révolution française un modèle mais d'approfondir la connaissance sur cet événement. Il est sans doute le premier à avoir souligné le rôle déterminant de la paysannerie. En France, au contraire de l'Angleterre, « le soulèvement des paysans pour l'abolition des droits féodaux et la reprise des terres communales, enlevées aux communes villageoises depuis le XVII^e siècle par les seigneurs laïques et ecclésiastiques, c'est l'essence même, c'est le fond

¹ « L'Esprit de révolte », in : *Paroles d'un Révolté*, Flammarion, p. 209.

² *Paroles d'un révolté*.

³ Pierre Kropotkine, *La Grande Révolution*, Stock, 1810, p. 5.

⁴ Il est vrai que lorsque cette hégémonie marxienne a commencé à être battue en brèche, c'est l'hégémonie libérale qui a pris sa place. Dans les deux cas, Kropotkine est passé à la trappe...

⁵ Cf. mes contributions dans l'ouvrage collectif : *Les anarchistes et la révolution française* : « La Révolution française dans la formation de la théorie révolutionnaire chez Bakounine » ; « La révolution française comme archétype : 1848 ou le 1789 manqué de la bourgeoisie allemande » ; « 1789. Révolution et contre-révolution en Angleterre. Godwin et Burke ». Éditions du Monde Libertaire.

⁶ Cf. Daniel Guérin, *Proudhon oui & non*, Gallimard.

de la Grande Révolution. Là-dessus vient se greffer la lutte de la bourgeoisie pour ses droits politiques. Sans cela, la révolution n'eût jamais eu la profondeur qu'elle atteignit en France. »

Le 1^{er} août 1791, l'Assemblée nationale autorisa la vente des terres communales, ce qui accrut la lutte des classes dans les campagnes car ce furent la plupart du temps les notables qui les achetèrent, souvent venus de la ville. Des études postérieures au travail de Kropotkine confirmèrent cette thèse, qui désigne le fondement de la contre-révolution chouanne.

« Les jacobins (...) donnaient le coup de grâce à la possession communale du sol, ils faisaient des lois draconiennes contre les Vendéens par milliers plutôt que de se donner la peine de comprendre leurs institutions populaires ¹. »

La révolte vendéenne apparaît ainsi moins comme un vaste mouvement contre-révolutionnaire, comme elle est habituellement présentée, que comme le mouvement populaire d'une paysannerie soucieuse de conserver ses institutions communales. Les paysans se battaient pour conserver leurs usages de solidarité ².

Le rôle de la paysannerie dans le processus révolutionnaire a longtemps été occulté, notamment (mais pas seulement) par les historiens influencés par le marxisme, se fondant sur l'idée que les paysans étaient une classe réactionnaire. Albert Soboul attribue à l'historien marxiste Georges Lefebvre la paternité de la découverte du rôle de la paysannerie dans la Grande Révolution : « On connaît le thème essentiel de l'œuvre de G. Lefebvre en matière d'histoire agraire : l'existence, dans le cadre de la Révolution française, d'une révolution paysanne autonome par ses origines et ses procédés, par ses crises et ses résultats ³. » Le monde universitaire semble répugner à reconnaître l'importance des recherches d'un penseur anarchiste. Les historiens anglo-saxons ont moins de scrupules.

L'étude de la révolution urbaine a attiré l'attention de Kropotkine sur un point qui sera déterminant dans sa pensée, le rôle de la commune, de la « révolution communaliste ». Une révolution, dit-il, ne se limite pas à des soulèvements populaires : « il faut qu'il reste après ces soulèvements

¹ Kropotkine, « L'action anarchiste dans la Révolution ».

² Kropotkine ajoute : « Et les jacobins modernes, en rencontrant la commune et la fédération des tribus parmi les Kabyles, préférèrent massacrer ces institutions par leurs tribunaux, que de déroger à leurs conceptions de propriété et d'hierarchie romaines. Les bourgeois anglais en ont fait de même dans les Indes. »

³ A. Soboul, *Comprendre la Révolution*, Maspéro, p. 310.

quelque chose de nouveau dans les institutions, qui permette aux nouvelles formes de la vie de s'élaborer et de s'affermir¹. » Ce quelque chose de nouveau que Kropotkine désigne comme la nouvelle forme de l'organisation sociale, c'est la Commune :

« Le peuple français semble avoir compris cette nécessité à merveille, et le quelque chose de nouveau qu'il introduisit dans la vie de la France dès ses premiers soulèvements, ce fut la Commune populaire². »

La Commune fut « l'âme de la Grande Révolution » : « Sans ces foyers répandus sur tout le territoire, jamais la Révolution n'aurait eu la force de renverser l'ancien régime, de repousser l'invasion allemande, de régénérer la France. » (p. 235.) A Paris des assemblées locales décidèrent la création de la commune, sans attendre la caution de la Convention. Ainsi la gestion d'une partie de la ville échut-elle aux districts et aux sections. « ... les districts devaient disparaître. Mais ils restèrent et s'organisèrent eux-mêmes, de leur propre initiative, comme organes permanents de l'administration municipale, en s'appropriant diverses fonctions et attributions qui appartenaient auparavant à la police, ou à la justice, ou bien encore à différents ministères de l'ancien régime³. » C'est, rappelle encore Kropotkine, la Commune de Paris qui renversa le roi.

On comprend dès lors l'intérêt particulier que portait Lénine au livre de Kropotkine car la constitution des communes ressemble étrangement à celle des soviets. Ce sont les mêmes raisons qui, sans doute, expliquent l'ostracisme dans lequel a été tenu Kropotkine par les universitaires français : en effet, il souligne, involontairement, une autre analogie avec les débuts de la révolution russe ; les communes, comme les soviets, se bureaucratisèrent rapidement, furent noyautées par les jacobins, ces bolcheviks de l'époque, et se virent retirer par l'Etat tout leur pouvoir : étonnante similitude avec la révolution russe – que Lénine, lecteur de *la Grande Révolution*, se garda bien sûr de souligner. Enfin, les Sans-Culottes privés de la Commune et des Clubs, tentèrent de se fédérer dans des sociétés sectionnaires qui furent dissoutes au printemps de l'An II – en Russie les révolutionnaires se réfugièrent dans les comités d'usine qui furent eux aussi dissous par l'Etat.

¹ Kropotkine, *La Grande révolution*, ch. XXIV.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

La Conquête du pain

L'idée principale de la *Conquête du pain* est que le problème fondamental de toute révolution victorieuse est celle du pain, au sens figuré, c'est-à-dire l'approvisionnement en nourriture des centres urbains. Kropotkine rappelle qu'en 1793 « la campagne affama les grandes villes et tua la révolution ». Il faut donc, dit encore Kropotkine, éviter « la guerre des villages contre les villes ». Il reste dans la tradition des penseurs anarchistes qui ont médité la Révolution française et qui ont compris le rôle incontournable de la paysannerie : Proudhon disait de la révolution française qu'elle « n'avait été qu'une émeute pour la loi agraire »¹.

Pour rallier les paysans à la révolution, il faut que s'établissent des relations d'échanges équilibrées entre la ville et la campagne ; il faut que « la ville s'applique sur-le-champ à produire ces choses qui manquent au paysan au lieu de façonner des colifichets pour l'ornement de la bourgeoisie ».

L'échec d'une politique d'alliances avec la paysannerie pourrait produire l'équivalent de « trois ou quatre Vendées », dit encore Kropotkine. Ses réflexions de Kropotkine sur la révolution sociale, à partir de l'expérience de la Révolution française, l'amènèrent à souligner un point extrêmement important : la question du ravitaillement en nourriture des villes par les campagnes et de l'approvisionnement des campagnes en produits manufacturés.

On reconnaît là l'un des sujets de débats le plus important au sein du parti bolchevik entre 1918 et 1928, ainsi que l'une des principales causes de l'échec de la révolution russe, les bolcheviks s'étant montrés incapables de définir une politique agraire capable de rallier la population paysanne. C'est dans une très large mesure l'incapacité des bolcheviks à résoudre cette question (pour ne pas dire leur incapacité à poser même le problème dans des termes corrects) qui conduisit à l'échec de la révolution russe. Une révolution sociale qui ne peut pas nourrir la population est immédiatement vouée à l'échec. Le rapport entre prolétariat et paysannerie ne saurait être d'ordre simplement tactique, mais d'ordre *stratégique*. En Russie et en Ukraine, le problème était moins de « construire le socialisme » que de survivre dans un contexte qui était tombé à un niveau précapitaliste, sans monnaie, sans matériel, avec des moyens de transport limités. Si tant est que

¹ *Système des contradictions économiques*, Edition du groupe Fresnes-Antony, p. 248.

le prolétariat – 3 % de la population – pouvait impulser un mouvement émancipateur dans la société tout entière, *encore fallait-il qu'il se nourrisse.*

Après juin 1918 les livraisons de nourriture cessent complètement. Elles ont diminué au fur et à mesure que le gouvernement bolchevik avait accru son contrôle sur le ministère du ravitaillement, mais les dirigeants bolcheviks ne reconnurent pas que la famine était la conséquence de leur politique. Chaque échec pour obtenir du blé est suivi par des mesures plus répressives, qui aboutissent à un échec plus cuisant.

« Parmi les mesures prises pour assurer le ravitaillement, ni la collecte du blé à la taxe, ni les échanges ne donnèrent de résultat. La première à cause de la dévaluation presque totale du rouble, la seconde en raison de la faible quantité d'articles industriels qui fut répartie dans les campagnes et ne couvrit même pas 20 % des produits agricoles que l'imposition forcée permit de récupérer. » (Ida Mett, *Le paysan russe dans la révolution*, Spartacus, p. 29.)

Avant Kropotkine, Bakounine avait également mis l'accent sur la nécessité d'une alliance du prolétariat avec la paysannerie.

Pendant la guerre de 1870, Bakounine avait espéré que les hostilités déclenchaient un processus révolutionnaire qui s'étendrait des villes aux campagnes. Il préconisait alors une action dirigée à la fois contre le gouvernement et les Prussiens, la transformation de la guerre patriotique en guerre révolutionnaire¹. Le ralliement de la paysannerie à la révolution constitue un point fondamental de la stratégie qu'il préconise alors. A ceux qui objectent que les paysans sont des partisans forcenés de la propriété individuelle, il répond qu'il faut « établir une ligne de conduite révolutionnaire qui tourne la difficulté et qui non seulement empêcherait l'indivi-

¹ L'examen des positions de Kropotkine pendant la guerre fera l'objet d'un travail séparé. Il convient de souligner que les analyses de Bakounine et de Kropotkine sur la situation au moment des deux guerres est étonnamment semblable : l'un et l'autre sont sans ambiguïté en faveur de la France contre l'Allemagne. Leur analyse se fonde en particulier sur l'anticipation qu'ils font de ce que serait la situation de l'Europe en cas de victoire allemande. Il semble qu'on ne se soit pas interrogé sur les raisons qui ont fait que Kropotkine a attendu 1916 pour prendre publiquement position. Il n'est pas dit que si, en 1870-1871, l'issue de la guerre n'avait pas été relativement rapide, et s'il n'y avait pas eu la Commune, Bakounine n'eût pas adopté une position proche de celle de Kropotkine.

dualisme des paysans de les pousser dans le camp de la réaction, mais qui au contraire s'en servirait pour faire triompher la révolution »¹.

Les bolcheviks seront confrontés au même problème quarante ans plus tard : Bakounine ajoute d'ailleurs quelques mots qui prendront tout leur sens lors de la révolution russe :

« En dehors de ce moyen que je propose, il n'y en a qu'un seul : le terrorisme des villes contre les campagnes (...). Ceux qui se serviront d'un moyen semblable tueront la révolution². »

Lorsqu'il aborde la question cruciale de la collectivisation des terres, Bakounine affirme qu'imposer celle-ci serait une erreur, car elle amènerait le soulèvement des campagnes. Pour les réduire il faudrait alors une immense force armée, avec une discipline militaire, avec des généraux, et toute la machine serait à reconstruire, avec le machiniste, le dictateur. On pense évidemment encore une fois au problème des rapports entre ouvriers et paysans pendant la révolution russe, les réquisitions qui ont exacerbé les antagonismes entre la ville et la campagne et qui ont abouti à la collectivisation forcée.

Si Bakounine aborde la question d'un point de vue de principe, il s'interroge aussi sur les possibilités pratiques qu'aurait la classe ouvrière d'imposer la collectivisation. Il pense que les ouvriers n'auront jamais la puissance d'imposer le collectivisme dans les campagnes. C'est là, dit-il, « une aberration fondamentale du communisme autoritaire qui, parce qu'il a besoin de la violence régulièrement organisée de l'Etat, et qui, parce qu'il a besoin de l'Etat, aboutit nécessairement à la reconstitution du principe de l'autorité et d'une classe privilégiée de fonctionnaires de l'Etat »³.

Selon Bakounine, le collectivisme dans les campagnes ne pourra se produire que par la force des choses, lorsque les « conditions de l'individualisme privilégié, les institutions politiques et juridiques de l'Etat auront disparu d'elles-mêmes »⁴. La prétention du monde ouvrier à imposer une politique à la paysannerie est un « legs politique du révolutionnarisme bourgeois ». Elle aboutit inévitablement à la reconstitution d'un système de domination, fondé cette fois sur la bureaucratie – les « fonctionnaires de

¹ Bakounine, « Lettre à un Français », 27 août 1870, Œuvres Champ libre, VII, 118.

² « Lettres à un Français sur la crise actuelle », 3. Œuvres, Champ libre, VII, 116.

³ *Ibid*, VII, 117.

⁴ *Ibid*, VII, 118.

l'Etat » – chargés de l'exécution pratique de ce programme, dépossédant de ce fait la classe ouvrière de tout pouvoir.

Bakounine écrit pendant la guerre franco-prussienne et sa préoccupation est politique et stratégique. Les réflexions de Kropotkine se font dans un autre contexte, plus serein dirions-nous, aussi ne pose-t-il pas les problèmes sous le même angle d'approche. Néanmoins, il a incontestablement souligné un point capital, celui des relations entre les centres urbains et les campagnes et de la nécessité d'établir des échanges équitables comme condition de succès d'une révolution sociale.

En Espagne la propagande libertaire, depuis la création de la section espagnole de l'AIT, répétait inlassablement qu'au lendemain de la révolution il faudrait que les ouvriers et les paysans prennent en mains collectivement leurs outils de production et s'organisent pour les faire fonctionner à leur compte. L'organisation syndicale, par sa structuration *fonctionnelle* en fédérations d'industrie (par opposition à la structuration *idéologique* des partis), fournissait le cadre dans lequel l'organisation globale de la production pourrait s'effectuer – l'Opposition ouvrière en Russie ne disait d'ailleurs pas autre chose, ce qui la fit qualifier d'anarcho-syndicaliste par Lénine.

Cette propagande avait abouti à la constitution d'un « mythe positif », en ce sens que les masses organisées par les anarcho-syndicalistes se faisaient une représentation assez précise de ce que serait la société nouvelle, représentation qui les motivait et leur apportait la conviction qu'elles y prendraient une part active. Il ne s'agit pas de prendre ici le mot « mythe » dans le sens d'« opposé à la réalité » mais dans le sens de construction collective anticipée ayant une cohérence, mais aussi une efficacité pratique immédiate ¹.

Les libertaires, à commencer par Bakounine, ne partageaient pas l'idée de Marx selon laquelle il ne faut pas donner les recettes de la marmite de la révolution :

« Nul ne peut vouloir détruire sans avoir au moins une imagination lointaine, vraie ou fausse, de l'ordre de choses qui devrait selon lui succéder à celui qui existe présentement ; et plus cette imagination est

¹ Le mouvement ouvrier d'aujourd'hui a perdu la signification de ses mythes, en tant qu'éléments constitutifs d'une communauté rassemblant la classe ouvrière autour de récits, de symboles, d'images. De là, à notre avis, son extrême fragilité devant les « mythes » de la droite libérale, en particulier l'idée que la politique est totalement dominée par l'économie.

vivante en lui, plus sa force destructrice devient puissante ; et plus elle s'approche de la vérité, c'est-à-dire plus elle est conforme au développement nécessaire du monde social actuel, plus les effets de son action destructrice deviennent salutaires et utiles ¹. »

La propagande marxiste en Russie, plus récente, n'avait pas inculqué dans les masses ouvrières et paysannes le sentiment de leur communauté d'intérêt et de leur rôle actif dans la révolution. C'est ce qui explique la perplexité des marxistes devant l'apparition des premiers soviets en 1905, qui ne cadraient pas du tout avec leurs conceptions, en ce sens qu'ils étaient des instruments de participation directe des masses à la révolution. A l'époque, Lénine alla même jusqu'à exiger que les anarchistes ne soient pas représentés dans les soviets puisqu'ils ne constituaient pas un parti !

En 1917, pour les marxistes toutes tendances confondues, la révolution se limitait à la prise du pouvoir d'Etat, notion parfaitement abstraite ; et pour les marxistes russes, toutes tendances confondues également, la révolution prolétarienne n'était même pas à l'ordre du jour en 1917. Ils n'avaient développé aucun travail de propagande dans les campagnes (les socialistes-révolutionnaires, très implantés dans la paysannerie, n'étaient pas marxistes). La révolution venue, le parti bolchevik a donc dû improviser une politique, consistant essentiellement à suivre la vague.

La doctrine de Kropotkine se distingue de celle Proudhon ou de Bakounine par l'insistance particulière qu'il apporte aux problèmes de la consommation. A l'encontre de Proudhon et de Marx, ce n'est pas le travail qui est la question centrale de l'organisation sociale mais la consommation. En fait, ce point n'avait pas échappé à ses prédécesseurs : Bakounine disait en particulier qu'une révolution sociale n'a de sens que si elle améliore immédiatement les conditions d'existence de la population. C'est d'ailleurs là un des points essentiels qui distingue l'anarchisme du marxisme dans leurs réalisations concrètes ².

¹ « Protestation de l'Alliance », juillet 1871, Stock VI, 66.

² Dans les deux exemples historiques où le mouvement anarchiste a eu une prise réelle sur les événements, en Ukraine et en Espagne, les conditions de vie de la population se sont améliorées – ainsi que l'appareil productif, d'ailleurs. Après la révolution russe, les bolcheviks ont conduit la Russie à un désastre économique qui fut responsable de dizaines de millions de morts. Ce point est abordé dans : René Berthier, *Octobre 1917, le Thermidor de la révolution russe*, éditions CNT-région parisienne.

Kropotkine souligne que le système capitaliste n'a pas pour objet de produire pour satisfaire les besoins de la population mais pour faire des profits. Sa réflexion est tout à fait moderne en s'inscrivant dans les débats sur la société de consommation. La révolution devra renverser l'ordre des priorités et ajuster l'appareil productif aux besoins réels de la population. C'est dans cette perspective que Kropotkine a élaboré le concept de la « prise au tas », qui a été souvent caricaturé.

L'aisance pour tous n'est pas un rêve. Kropotkine estime qu'à peine un tiers de la population est affectée à un travail productif et crée la richesse globale. Si, parmi le reste, « ceux qui gaspillent aujourd'hui les fruits du travail d'autrui étaient forcés d'occuper leurs loisirs à des travaux utiles, notre richesse grandirait en proportion multiple du nombre de bras producteurs »¹. A cela, il faut ajouter que contrairement à ce que pense Malthus, « l'homme accroît sa force de production bien plus rapidement qu'il ne se multiplie lui-même ». La productivité du travail est telle que la société capitaliste crée des oisifs : « Le nombre des oisifs et des intermédiaires augmente dans une proportion effroyable². » Kropotkine récuse catégoriquement la thèse des marxistes qui pensent que puisque le capital se concentre progressivement en un petit nombre de mains, il suffira d'autant plus facile d'exproprier quelques capitalistes. Au contraire, dit-il à juste titre, le nombre de ceux qui vivent aux dépens du travail d'autrui est toujours plus considérable. Ainsi, il n'y a pas en France « dix producteurs directs sur trente habitants ».

« Et combien sont les rentiers ou les intermédiaires qui ajoutent les revenus prélevés sur l'univers entier à ceux qu'ils s'octroient en faisant payer au consommateur de cinq à vingt fois plus que ce qui est payé au producteur³ ? »

La thèse de Kropotkine selon laquelle la haute productivité du travail et la concentration du capital créent un nombre croissant de personnes ne vivant pas directement de la production est confirmée par les faits. En effet, la concentration du capital s'accompagne d'une multiplication considérable de petites et moyennes entreprises auxquelles les grosses entreprises sous-traitent des tâches qu'elles estiment peu rentables, créant ainsi une petite bourgeoisie opposée aux transformations sociales. Autour d'une grosse

¹ Kropotkine, *La Révolution sera-t-elle collectiviste ?*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

société gravitent donc une multitude de petites entreprises qui leur sont dépendantes.

A l'appui de sa thèse, Kropotkine cite un autre argument : la sous-production artificiellement organisée par les capitalistes pour maintenir les prix élevés. « C'est la limitation consciente et directe de la production ; mais il y a aussi la limitation indirecte et inconsciente qui consiste à dépenser le travail humain en objets absolument inutiles ou destinés uniquement à satisfaire la sottise vanité des riches. » (*Ibid.*) La productivité est réduite indirectement par le gaspillage des forces qui pourraient servir à produire, et surtout à préparer l'outillage nécessaire à cette production.

« Mais ce n'est pas encore tout. Car il se dépense encore plus de travail en pure perte : ici pour maintenir l'écurie, le chenil et la valetaille du riche, là pour répondre aux caprices des mondaines et au luxe dépravé de la haute pègre ; ailleurs pour forcer le consommateur à acheter ce dont il n'a pas besoin, ou lui imposer par la réclame un article de mauvaise qualité ; ailleurs encore, pour produire des denrées absolument nuisibles, mais profitables à l'entrepreneur. Ce qui est gaspillé de cette façon suffirait pour doubler la production utile, ou pour outiller des manufactures et des usines qui bientôt inonderaient les magasins de tous les approvisionnements dont manquent les deux tiers de la nation ¹. »

Ces réflexions, datant de 1888, sont d'une étonnante actualité.

En résumé, les « nations civilisées » (entendre : les nations industrielles) augmentent très rapidement leur force de production, mais en même temps tracent des limites à ces forces productives. Devant un tel constat, on ne peut que déduire qu'une organisation rationnelle de l'économie permettrait de créer l'aisance pour tous (Kropotkine ne parle pas d'abondance).

L'idée de « prise au tas », dont parle Kropotkine dans *la Conquête du pain*, ne fit pas l'unanimité dans le mouvement anarchiste. Elle fut surtout mal comprise par les anarchistes de son temps – pour le pas parler des auteurs libéraux ou marxistes. Dans les deux seules occurrences où cette expression est évoquée dans le livre, elle est accompagnée d'une précision qu'on a souvent occultée : « prise au tas de ce qu'on possède en abondance ! Rationnement de ce qui doit être mesuré, partagé. » L'exemple que donne Kropotkine à l'appui de son idée est d'ailleurs particulièrement significatif aujourd'hui : « l'eau livrée à domicile »...

¹ *La conquête du pain*, ch. 1.

« Tant que les pompes suffisent à alimenter les maisons, sans qu'on ait à craindre le manque d'eau, il ne vient à l'idée d'aucune compagnie de réglementer l'emploi que l'on fait de l'eau dans chaque ménage. Prenez-en ce qu'il vous plaira ! Et si l'on craint que l'eau manque à Paris pendant les grandes chaleurs, les Compagnies savent fort bien qu'il suffit d'un simple avertissement, de quatre lignes mises dans les journaux, pour que les Parisiens réduisent leur consommation d'eau et ne la gaspillent pas trop. »

L'expression « prise au tas » est extrêmement maladroite car elle suggère effectivement un « tas », au sens propre ou au sens figuré, dans lequel il suffira de piocher à sa guise. Ce n'est pas ce que voulait dire Kropotkine. Sa vision s'inscrit dans le cadre d'une société industrielle développée à haute technologie et à haute productivité du travail. Dans cette perspective, l'acquisition d'une automobile ou d'un ordinateur relève aujourd'hui de la « prise au tas », en ce sens que la quantité disponible de ces articles suffit aux besoins des consommateurs. La différence avec la vision de Kropotkine est qu'aujourd'hui le mode d'acquisition de ces articles se fait par l'achat, tandis que dans une société ayant aboli le salariat d'autres modes d'acquisition devront être imaginés.

L'anarchiste italien Malatesta écrivit que Kropotkine « disait toujours que le problème le plus urgent était celui de la consommation, que pour faire triompher la révolution il fallait satisfaire immédiatement et abondamment les besoins de tous, et que la production suivrait le rythme de la consommation. De là cette idée de la prise au tas, qu'il mit à la mode et qui est bien la manière la plus apte à plaire à la foule, et en même temps la plus primitive et la plus utopique ¹. » La critique de Malatesta est injuste car Kropotkine n'a jamais développé l'idée d'une société d'abondance apparaissant *ex nihilo*.

L'intuition de Kropotkine est indéniable. Il est d'une certaine manière l'inventeur de l'idée de société de consommation et de société des loisirs : « En travaillant cinq à quatre heures par jour jusqu'à l'âge de 45 à 52 ans, l'homme pourra produire aisément tout ce qui est nécessaire pour garantir

¹ « Pierre Kropotkine, souvenir et critiques d'un de ses vieux amis », *Studi sociali*, 15 avril 1931, in *La pensée de Malatesta*, groupe Eugène-Varlin, Fédération anarchiste.

l'aisance à la société¹. » Sa vision était sans doute trop en avance sur son temps pour être comprise d'un homme comme Malatesta.

On peut dire que le révolutionnaire russe anticipe largement sur des débats qui auront lieu dans les années 1960-1970 sur la technostrucure, sur le gaspillage de la production et sur la société de consommation, débats liés au constat que la productivité du travail et la technologie produisent de l'abondance – du moins pour les sociétés industrielles. Mais c'est peut-être Engels qui a inventé l'idée de technostrucure, sinon le mot. Dans l'*Anti-Dühring*, il suggère que toutes les fonctions des capitalistes sont effectuées par des employés salariés, les capitalistes n'ayant plus pour fonction d'empocher les dividendes. Il est peut-être aussi l'inventeur de la notion de capitalisme d'Etat, puisque cette situation qu'il décrit conduit, selon lui, l'Etat à assumer les fonctions de direction de l'économie.

En 1962, un Américain, Vance Packard, publia aux États-Unis un livre dont le titre français, *l'Art du gaspillage*² est significatif et qui confirme totalement les positions de Kropotkine. En 1965, Murray Bookchin publie aux États-Unis un livre, qui sera traduit en français en 1976 : *Vers une technologie libératrice*. Bookchin se place dans une perspective très kropotkinienne en essayant d'examiner le potentiel libérateur de la technique moderne. L'auteur s'interroge sur la possibilité de transformer la machine en un instrument fonctionnant comme un tout non hiérarchisé.

« L'essor industriel et les nouveaux développements techniques de la deuxième moitié du XIX^e siècle, par leur caractère à la fois prometteur et limité, ont profondément influencé la pensée révolutionnaire du XIX^e siècle. Pour la première fois dans l'histoire, grâce aux innovations introduites dans les procédés de fabrication, surtout dans l'industrie textile et la sidérurgie, il était possible d'ancrer le rêve d'une société libératrice dans une perspective concrète d'abondance matérielle et de loisirs accrus pour la masse des gens. L'aspiration au socialisme pouvait se fonder sur l'intérêt plutôt que sur de vagues espérances humanitaires. »

Bookchin semble dire là que ce que Kropotkine avait pressenti devient désormais possible. Dans les révolutions du passé, « le développement technologique était en dessous du niveau qui permettait aux hommes de se

¹ *La Conquête du pain*.

² Calmann-Lévy, 1969.

libérer du besoin, du travail et de la lutte pour les nécessités matérielles de l'existence », dit encore Bookchin. Or c'est très précisément ce que Kropotkine avait pressenti. Aujourd'hui, les pays occidentaux et « potentiellement tous les pays » ont développé une technologie qui permet d'envisager « la possibilité d'une ère d'abondance matérielle presque sans travail ». Reconnaissant que Kropotkine fut celui « dont l'influence en ce qui concerne les spéculations de cet ordre fut plus importante parmi les anarchistes », Bookchin conclut à la possibilité de « modes de vie décentralisés et communautaires, ce que je préfère appeler des formes écologiques d'association humaine ».

Contre les collectivistes

Les collectivistes de la Première internationale avaient mis l'accent sur la propriété collective des moyens de production. A partir de 1876, à l'initiative de groupes italiens, la Fédération jurassienne développe l'idée de la propriété collective des *produits du travail* comme complément nécessaire au programme collectiviste. Il semble que la première référence au « communisme », par opposition au collectivisme bakouninien, fut faite par Costa, Malatesta, Cafiero et Covelli au congrès de Florence de la section italienne de l'AIT, en 1876. Kropotkine reprend l'idée et propose au congrès de la Fédération jurassienne de la Chaux-de-Fonds, le 12 octobre 1879, d'adopter le communisme comme but avec le collectivisme comme forme transitoire. Le mutuellisme proudhonien et le collectivisme bakouninien sont remis en cause et vont assez rapidement être remplacés par le communisme, qu'on accolera à l'anarchisme pour donner « anarchisme-communisme ». Si Kropotkine fut bien l'inventeur du terme « anarcho-communisme » en 1880, il ne fit cependant que désigner par un nom un courant qui existait déjà, et dont il fut sans doute le meilleur propagandiste.

Le collectivisme tel qu'il avait été défini dans l'Association internationale des travailleurs reposait sur le principe « à chacun selon son travail ». Dans *la Conquête du pain*, Kropotkine part de l'idée que l'humanité possède d'immenses richesses et un prodigieux outillage de machines, acquis grâce au travail collectif :

« Les produits obtenus chaque année suffiraient amplement à fournir le pain à tous les hommes, si le capital énorme de cités, d'usines, de

voies de transport et d'écoles devenait propriété commune au lieu d'être détenu en propriétés privées, l'aisance serait facile à conquérir : les forces qui sont à notre disposition seraient appliquées, non à des travaux inutiles ou contradictoires, mais à la production de tout ce qu'il faut à l'homme pour l'alimentation, le logement, les habits, le confort, l'étude des sciences, la culture des arts ¹. »

« A chacun selon son travail » n'était qu'une formule générale qui se fondait sur l'idée que le capitaliste s'appropriait une partie de la valeur produite par l'ouvrier ; l'ouvrier devait se voir attribuer la juste part de la valeur qu'il produisait. Mais il s'agissait moins d'une question individuelle que collective, c'est-à-dire la restitution de cette valeur à la classe ouvrière tout entière. Les anarchistes-communistes vont voir dans cette formule un point d'achoppement là où il n'y a qu'une divergence d'approche. La formule « à chacun selon son travail » des collectivistes relève peut-être aussi d'une vision morale du travail en insistant sur le fait qu'il *fallait* travailler.

Le mot d'ordre proposé par les « communistes anarchistes » : « A chacun selon ses besoins » ne fait que préciser ce qui allait de soi ², et ne constitue en rien une divergence de fond avec le collectivisme. Or Kropotkine va tenter de souligner les divergences entre les deux sensibilités du mouvement en insistant sur la question de la *rétribution* du travail. « A chacun selon ses œuvres » est interprété d'une part comme une exclusion de ceux qui ne travaillent pas – ce qui n'était pas du tout dans l'esprit des collectivistes –, d'autre part comme une prime donnée à ceux qui travaillent plus et deviennent ainsi des privilégiés.

« Nous ne pouvons pas admettre avec les collectivistes, qu'une rémunération proportionnelle aux heures de travail fournies par chacun à la production des richesses puisse être un idéal, ou même un pas en avant vers cet idéal ³. »

¹ Préface d'Élisée Reclus à *la Conquête du pain*.

² « Les vieillards, les invalides, les malades, entourés de soins, de respect et jouissant de tous leurs droits tant politiques que sociaux, seront traités et entretenus avec profusion aux frais de la société » écrit Bakounine. « Principes et organisation de la société internationale révolutionnaire. I. Objet. II. Catéchisme Révolutionnaire », mars 1866.

³ *La Conquête du pain*.

C'était une vision extrêmement réductrice des positions des collectivistes. Le mot d'ordre de réduction du temps de travail à 8 heures, adopté en 1866 au congrès de Genève de l'AIT, laissait peu de place aux possibilités d'« enrichissement » des ouvriers fanatiques de travail... Le problème se trouve en réalité ailleurs : le livre de Kropotkine a été écrit vingt-deux ans après le congrès de Genève et l'environnement culturel du mouvement a considérablement changé. Nous ne sommes plus dans une perspective de militants ouvriers se battant dans une organisation de masse contre le capital, mais de militants « anarchistes » dont les exigences sont d'autant plus maximalistes qu'ils sont désorganisés et dispersés. A chacun selon ses besoins est un principe dont la justesse n'est pas contestable, mais il désigne une finalité, émise par des militants qui n'ont pas, et ne proposent pas les moyens pour y parvenir.

Le collectivisme est qualifié par Kropotkine d'« individualisme mitigé » et ne peut, selon lui, coexister avec la possession par tous du sol et des instruments de travail :

« ...l'idéal collectiviste nous paraît irréalisable dans une société qui considérerait les instruments de production comme un patrimoine commun » parce que « la possession commune des instruments de travail amènera nécessairement la jouissance en commun des fruits du labeur commun »¹.

Kropotkine se laisse aller à une vision du communisme quelque peu fusionnelle dans sa formule de « jouissance en commun des fruits du labeur commun ». Que le « labeur » soit commun ne fait pas de doute dans toute société industrielle développée, mais que signifie la « jouissance en commun » ?

La formule « à chacun selon ses besoins » accolée à l'idée mal comprise de « prise au tas » produira des effets catastrophiques dans un mouvement dont le niveau théorique aura considérablement baissé.

On constate une stupéfiante méconnaissance des positions réelles des collectivistes de l'AIT de la part de Kropotkine. En effet, le congrès de Bruxelles de 1868 avait clairement affirmé que les mines, les houillères, les carrières, les chemins de fer, le sol arable, les canaux, les routes, lignes télégraphiques, les forêts, doivent appartenir à la « collectivité sociale ». Peut-être Kropotkine a-t-il occulté cette question parce que poser l'existence d'une collectivité sociale pose aussi celui d'une organisation globale

¹ *Ibid.*

de la société qui dépasse le cadre des communes autonomes dont il se fait le défenseur.

Dans son *Catéchisme révolutionnaire* (1864), Bakounine avait affirmé le statut supérieur de travail comme « l'unique titre de possession légitime pour chacun, l'unique base des droits politiques et sociaux de chacun, honoré, respecté comme la source principale de la dignité et de la liberté de l'homme ». Le travail, est-il également dit, est « seul producteur des richesses, tout homme qui dans la société vit sans travail est un exploiteur du travail d'autrui, un voleur ». Il est clair que les collectivistes de l'AIT étaient soucieux de lier la jouissance des biens produits en commun à un travail commun, c'est-à-dire d'écarter tous ceux – exploités ou asociaux – qui, délibérément, ne travaillaient pas.

L'optique des collectivistes est certes fondée sur une « morale du travail » qui n'existe pas chez les « anarchistes-communistes ». Le travail étant seul producteur de richesses, « tout homme qui veut vivre doit travailler », dit Bakounine, à moins d'être « exploiteur du travail d'autrui ». Cependant, dans l'optique de Bakounine, le travail n'est pas obligatoire : il est « moralement et socialement, mais *non légalement* obligatoire pour tout le monde », précise-t-il dans son *Catéchisme*. L'idée est que tout membre d'une communauté participe de son plein gré à son fonctionnement : l'individu qui choisit de ne pas travailler en assume les conséquences, il ne bénéficie d'aucun des avantages de la communauté et perd ses droits politiques.

Lorsqu'ils avaient lancé le mot d'ordre « à chacun selon ses œuvres », les collectivistes n'entendaient évidemment pas exclure les non-travailleurs – enfants, vieux, malades, femmes au foyer, etc. – des bienfaits du travail collectif. Rappelons ce que disait déjà Bakounine dans son *Catéchisme révolutionnaire* :

« Ceux qui par un accident difficile à supposer dans une organisation juste de l'économie sociale ne trouveraient point du travail, vivront aux frais de la communauté jusqu'à ce qu'ils n'en trouvent, sans perdre aucuns de leurs droits. – Les enfants jusqu'à l'âge de leur majorité, les vieillards privés de soutiens et de moyens d'existence, les invalides, les malades seront entretenus par les communes. »

Les anarchistes-communistes reprochaient au collectivisme de devoir *mesurer* la valeur du travail effectué,

ce qui aurait, pensaient-ils, impliqué une organisation centralisée chargée de définir cette valeur. L'idée développée par les anarchistes-communistes est que la production globale dans la société est un fait collectif et qu'il n'est pas possible de mesurer ce qui revient à chacun des richesses totales qui sont produites.

Kropotkine attribue aux collectivistes un point de vue qui n'est pas le leur, qui serait de rendre à chaque travailleur, au sens littéral, le « produit de son travail ». Dès lors, il n'a pas de mal à contester ce principe en insistant sur le constat qu'aujourd'hui la production est mondiale et extrêmement imbriquée et qu'il est par conséquent impossible de définir la part que chacun y joue :

« ...aujourd'hui, dans cet état de l'industrie où tout s'entrelace et se tient, où chaque branche de la production se sert de toutes les autres, la prétention de donner une origine individualiste aux produits est absolument insoutenable. Si les industries textiles ou la métallurgie ont atteint un étonnante perfection dans les pays civilisés, elles le doivent au développement simultané de mille autres industries, grandes et petites ; elles le doivent à l'extension du réseau ferré, à la navigation transatlantique, à l'adresse de millions de travailleurs, à un certain degré de culture générale de toute la classe ouvrière, à des travaux, enfin, exécutés de l'un à l'autre bout du monde ¹. » (*Je souligne.*)

On comprend dès lors pourquoi Kropotkine désigne le collectivisme comme un « individualisme mitigé », mais c'est faire là un contre-sens.

La critique du collectivisme faite par Kropotkine peut prêter à confusion. Dans les premiers congrès de l'AIT, une tendance mutualiste proudhonienne favorable au maintien de la propriété privée a été combattue par une alliance entre les « bakouniniens » et les « marxistes ». Bakounine se définissait comme collectiviste ou socialiste révolutionnaire, pas comme « anarchiste ». La tendance collectiviste s'est séparée en deux courants, mais les marxistes ne se réclamant pas de cette appellation. Or lorsque Kropotkine s'en prend aux collectivistes, c'est sans doute aux marxistes, qu'il continue de qualifier ainsi, qu'il pense. Cette hypothèse trouve une confirmation dans un texte intitulé « Le salariat », dans lequel il déclare : « Dans leurs plans de reconstruction de la Société, les collectivistes commettent, à notre avis, une double erreur. Tout en parlant d'abolir le

¹ *La Conquête du pain.*

régime capitaliste, ils voudraient maintenir, néanmoins, deux institutions qui font le fond de ce régime : le gouvernement représentatif et le salariat. » Cela ne peut évidemment pas s'appliquer à la tendance bakouninienne qui, à la date de publication de la brochure – 1911 – a disparu. De même, dans *La Grande Révolution*, Kropotkine évoque le « collectivisme étatique » de Vidal et Pecqueur qui est « servi aujourd'hui en réchauffé sous le nom de "socialisme scientifique". »

En 1880, on est loin d'une société d'abondance comme Kropotkine l'appelle de ses vœux, même si l'évolution prévisible de la société industrielle peut permettre d'envisager cette éventualité. Dans l'approche kropotkinienne, la libre consommation pour tous s'inscrit dans un contexte d'extrême décentralisation qui pose plus de problèmes qu'autre chose. En effet, elle implique le libre accès à l'ensemble des produits nécessaires ou souhaités, y compris ceux qui ne sont pas produits dans l'unité « décentralisée ». Pour que la consommation soit égale pour tous, cela implique que l'ensemble des biens produits sur un vaste territoire soient comptabilisés, répertoriés et distribués dans les unités « décentralisées » qui ne les produisent pas. Ce qui nécessite inévitablement une comptabilité nationale, des statistiques, qui impliquent inévitablement une forme centralisée de gestion de l'information – éventualité que Kropotkine semble rejeter. A ce titre, il est *très loin* en dessous de Proudhon.

Ou alors il faut entendre que la libre consommation selon les besoins se limitera à ce qui est produit dans le cadre de chaque commune autonome, ce qui signifie qu'il y aura des restrictions sur le reste – ce quine concorde pas avec le projet kropotkinien. Pour qu'il puisse y avoir une égalité parfaite dans la possibilité de consommation de chacun, il faudra définir des péréquations en fonction des communes qui produiront des excédents par rapport à leur propre capacité de consommation et les communes qui ne produiront pas d'excédent – autrement dit les communes « riches » et les communes « pauvres ». Cela nécessitera une organisation nécessairement centralisée, créatrice d'« autorité »...

Par ailleurs, la question de la consommation en fonction des besoins de chacun ne se pose pas seulement en termes de consommation individuelle. Les besoins personnels de chacun représentent peu de chose par rapport aux besoins sociaux : écoles, hôpitaux, énergie, transports, infrastructures routières, etc. Il est difficilement imaginable que de telles infrastructures puissent être mises en œuvre sans un minimum de centralisation. Là encore, on est très en dessous de Proudhon, qui avait parfaitement conscience que l'économie politique implique deux fonctions bien séparées : le processus

de détermination des besoins et celui de la mise en place des moyens destinés à satisfaire ces besoins, ce qui le conduisit à l'idée de « centralisation de toutes les forces économiques ; décentralisation de toutes les fonctions politiques. » (Carnet 8, p. 276.) Il n'est pas concevable que la définition des besoins sociaux ne se fasse pas sans une certaine centralisation, ne serait-ce que par la collecte et le traitement des données. A un certain moment, des personnes dont ce sera la fonction devront bien enquêter et finalement prendre une décision, faisant ainsi preuve d'« autorité »...

Proudhon avait une vision beaucoup plus réaliste de ces problèmes que Kropotkine. Alors que Marx était devenu par la force des choses un « économiste » dont le champ de réflexion était la macro-économie, Proudhon avait une réelle compétence en micro-économie, en comptabilité, emploi qu'il a occupé des années. Il savait qu'on ne pouvait pas dépenser plus que ce qu'on avait, que les comptes se fassent en monnaie ou en équivalents-heures de travail. Dans *Idée générale de la révolution*, publié en 1851, il soulève un certain nombre de questions très pratiques auxquels la société sera confrontée : « Y aura-t-il un chemin de fer de Lyon à Avignon » ? demande-t-il. Un tel projet met en jeu des intérêts divergents entre le besoin collectif et ceux des localités concernées. Comment résoudre le problème ? Comment concilier les vues de Kropotkine d'une part, avec celles de Proudhon et de Bakounine qui, tous deux, préconisent la décentralisation politique mais sont favorables à la centralisation économique ?

Le conflit entre les héritiers des deux traditions se manifesterà de manière extrêmement dure en Espagne où vont s'affronter les collectivistes issus de l'AIT et qui ne se disaient pas encore anarcho-syndicalistes, et les anarchistes communistes dont l'héritage se réclamait, à tort ou à raison, de Kropotkine et Malatesta.

Responsable d'un des journaux anarchistes les plus lus, un journal représentant une organisation qui s'affirmait comme l'héritière de l'AIT, Kropotkine cautionna en fait toutes les dérives du mouvement anarchiste, souffla du côté où allait le vent ; et si, dans ses livres, il s'efforça de « recueillir les symptômes qui de toutes parts présagent l'avènement d'une ère nouvelle, la germination de nouvelles formes de vie sociale », il ne constitua jamais un pôle de regroupement du mouvement autour duquel aurait pu s'élaborer une alternative, en matière d'organisation, aux délires centrifuges du mouvement anarchiste de l'époque. Sur le plan théorique et

stratégique, les auteurs anarchistes de cette époque se retrouvent loin derrière des hommes comme Proudhon ou Bakounine.

L'analyse des textes de Kropotkine sont révélateurs d'une absence totale de préoccupation concernant l'organisation ou la stratégie du mouvement ouvrier. Dans un échantillon de 17 textes ¹, le terme « CGT » n'apparaît pas une fois, le mot « syndicat » apparaît plusieurs fois dans le sens de syndicat patronal (*La conquête du pain* et *La Guerre*), gouvernemental (*Fatalité de la révolution*) ou agricole (*L'État – son rôle historique*) ; dans un texte, il apparaît dans l'acception de syndicat ouvrier (*Autour d'une vie*, 3 occurrences) mais dans des considérations très générales. Le nom d'Emile Pouget apparaît deux fois dans *Autour d'une vie*, lorsque Kropotkine décrit leurs démêlés communs avec la justice ; celui de Pelloutier et Monatte ² pas une fois. Pourtant, on aurait pu penser que Pelloutier, le fondateur des bourses du travail, aurait pu attirer l'attention de Kropotkine. On a l'impression que celui-ci passe complètement à côté du phénomène de reconstitution d'un mouvement de masse à l'initiative des anarchistes.

Kropotkine fait toutefois allusion à « notre camarade Pouget » dans l'introduction de 1919 à l'édition russe de *Paroles d'un révolté*. Il y fait allusion à *la Conquête du pain*, dont l'objet est de souligner que la révolution sociale aura avant tout pour tâche « la question du *pain pour tous* » : il écrit donc : « Ce n'est que bien des années plus tard, quand le mouvement syndical avait commencé à prendre racine en France, qu'une autre œuvre parut sur ce même sujet. Notre camarade Pouget a décrit, dans son livre *Comment nous ferons la révolution*, comment une révolution sociale pourrait s'accomplir en France sous la direction des syndicats ouvriers. ; comment n'attendant rien de ceux qui ne manqueraient pas de s'emparer du pouvoir, les syndicats ouvriers et les congrès seraient à même d'exproprier les capitalistes et d'organiser la production sur de nouvelles bases sans, pour cela, permettre des arrêts dans la production. Il est clair que seuls les ouvriers et leurs organisations, pourront atteindre ce but ; et bien que je diffère d'opinion avec Pouget sur certains détails, je recommande en

¹ Autour d'une vie ; Aux jeunes gens ; Communisme et Anarchie ; Fatalité de la Révolution ; L'Action anarchiste dans la révolution ; L'Anarchie – Sa philosophie – Son idéal ; L'Esprit de révolte ; L'État – son rôle historique ; L'Organisation de la Vindicté – appelée Justice ; La Commune ; La Commune de Paris ; La Conquête du pain ; La Grande Révolution ; La Guerre ; La Loi et l'Autorité ; La Morale anarchiste ; La révolution sera-t-elle collectiviste ; Le Principe Anarchiste ; Le Salarial.

² Pierre Monatte est né en 1881. Kropotkine est mort en 1921.

toute confiance ce livre à tous ceux qui comprennent que l'humanité est sans conteste au seuil de la reconstruction sociale .»

Kropotkine et le fédéralisme

Si le principe sur lequel se fonde la vision kropotkinienne en matière d'organisation est le fédéralisme, on ne trouve pas chez lui, contrairement à Bakounine, de longs développements sur la nécessité pour les révolutionnaires de s'organiser ou sur la manière dont la classe ouvrière doit s'organiser.

Ses conceptions de l'organisation et du communisme l'ont amené à voir l'organisation des travailleurs comme un ensemble constitué d'éléments autonomes, doués d'une volonté propre, indépendante. Pour Kropotkine, le communisme devait naturellement découler du capitalisme et, curieusement, son attitude est sur ce point très proche de certains social-démocrates allemands de son temps. Dans certaines tendances du capitalisme à rejeter l'intervention de l'Etat et à favoriser les initiatives privées, il verra les prémices du communisme alors que ce n'étaient que des modalités par lesquelles le capitalisme se renforçait.

Selon Kropotkine, l'histoire de l'humanité est parcourue de manière immanente par deux tendances antagoniques ; l'une qui pousse les hommes à l'accaparement du pouvoir et à l'exploitation économique de leurs semblables : ceux-là sont les partisans de la centralisation de toute forme d'organisation, qu'il s'agisse de l'Etat ou d'organisations dont le champ d'intervention est plus limité. L'autre tendance immanente est celle qui pousse les hommes à fédérer leurs activités parce qu'ils éprouvent le besoin de coopérer. La forme fédérative d'organisation est la forme naturelle qu'adoptent les hommes dans toute forme d'activité sociale, qui garantit à la fois un maximum d'autonomie des groupes dans l'activité exercée et la coordination de l'activité d'ensemble. Le centralisme relève donc du domaine du pouvoir et de l'Etat tandis que le fédéralisme relève de l'activité sociale, productive. Là se trouverait le fondement de l'opposition entre communistes et anarchistes, les premiers tendant à se constituer en contre-Etat tandis que les seconds tendent à se constituer en contre-société.

« A travers toute l'histoire de notre civilisation, deux traditions, deux tendances opposées, se sont trouvées en présence : la tradition romaine

et la tradition populaire ; la tradition impériale et la tradition fédéraliste ; la tradition autoritaire et la tradition libertaire ¹. »

Plus loin dans le texte, Kropotkine ajoute :

« L'Européen du XII^e siècle était essentiellement fédéraliste. Homme de libre initiative, de libre entente, d'unions voulues et librement consenties, il voyait en lui-même le point de départ de toute société. Il ne cherchait pas son salut dans l'obéissance ; il ne demandait pas un sauveur de la société. L'idée de discipline chrétienne et romaine lui était inconnue. »

C'est avec cette grille de lecture qu'il interprète l'opposition entre Bakounine et Marx dans l'Internationale :

« Le conflit entre les marxistes et les bakouninistes ne fut pas une affaire personnelle. Ce fut le conflit nécessaire entre les principes de fédéralisme et les principes de centralisation, entre la Commune libre et le gouvernement paternel de l'État, entre l'action libre des masses populaires marchant vers leur affranchissement et le perfectionnement légal du capitalisme en vigueur ². »

La Fédération jurassienne aurait joué un rôle important dans le développement du socialisme grâce à « l'importance des idées anti-gouvernementales et fédéralistes dont elle était le champion ». Le fédéralisme est donc assimilé à la libre initiative et se fonde sur des unions librement consenties, sans plus de précision. Une telle description pourrait parfaitement s'appliquer au système féodal : le vassal peut bien être librement conduit à établir une « libre entente » avec son suzerain. Bien entendu ce n'est pas cela que Kropotkine a en tête mais le modèle idyllique des communes du Moyen Age qui fut, selon lui, une période de conflit entre « l'esprit fédéraliste, l'esprit d'initiative et de libre entente » et « l'esprit de discipline, d'organisation pyramidale, autoritaire ». Dans ce conflit, « la victoire de l'État sur les communes du moyen âge et les institutions fédéralistes de l'époque ne fut cependant pas immédiate ³. »

¹ « L'Etat, son rôle historique. »

² *Autour d'une vie.*

³ « L'État, son rôle historique ».

L'approche du révolutionnaire russe sur les communes du Moyen Âge n'est pas fautive, mais elle est réductrice par les critères d'analyse qu'il apporte dans leur description. Influencé par la théorie de l'entraide, de la coopération à l'intérieur des espèces comme facteur d'évolution, qu'il a développée pour contrer les darwinistes sociaux, il écarte trop les facteurs qui ont contribué au déclin des communes.

Le fédéralisme est posé avant tout comme un principe opposé à l'Etat, au gouvernement et à la centralisation – point de vue qui se situe parfaitement dans la ligne des analyses de Proudhon. C'est aussi un système d'organisation qui semble *aller de soi* chez Kropotkine : les ouvriers qui adhéraient l'AIT « étaient en outre fédéralistes en principe » ; mais les précisions sur les modalités d'organisation du système fédéral restent plutôt vagues : « Chaque nation, chaque région séparée et même chaque section locale restait libre de se développer suivant ses propres principes. » L'accent est mis systématiquement sur l'aspect « centrifuge » du fédéralisme, c'est-à-dire sur l'autonomie des structures de base, plutôt que sur l'aspect « organisation globale ». Or l'« organigramme » du système fédéraliste comporte *à la fois* une « base » et un « sommet », un « centre » et une « périphérie » – son originalité résidant dans la *manière* dont les flux (décisions et informations) circulent ; or Kropotkine reste toujours *très évasif* sur le rôle du « sommet ». On sait simplement que dans l'AIT, « chaque nation, chaque région séparée et même chaque section locale restait libre de se développer suivant ses propres principes » – ce qui revient encore une fois à insister sur l'aspect centrifuge.

Quant au fonctionnement concret, peut-être Kropotkine croit-il en donner une description dans la manière dont, selon lui, l'AIT « inaugura une méthode nouvelle pour résoudre les problèmes de sociologie pratique, en appelant les ouvriers eux-mêmes à prendre part à la solution » :

« L'Association Internationale des travailleurs inaugura une méthode nouvelle pour résoudre les problèmes de sociologie pratique, en appelant les ouvriers eux-mêmes à prendre part à la solution. Les hommes instruits qui s'étaient joints à l'Association se chargeaient seulement de tenir les ouvriers au courant de ce que se passait dans les différents pays du monde, d'analyser les résultats obtenus, et plus tard, d'aider les ouvriers à formuler leurs revendications. Nous n'avions pas la prétention de faire sortir de nos vues théoriques un idéal de république, une société "telle qu'elle devrait être", mais nous invitons les ouvriers à rechercher les causes des maux actuels, et à considérer dans leurs discussions et

leurs congrès les côtés pratiques d'une organisation sociale meilleure que celle que nous avons actuellement. » (*Autour d'une vie.*)

Voilà sans doute ce que Kropotkine fournit de plus précis en matière d'explication quant à la fonction du sommet de l'organigramme fédéraliste. Cela ressemble à une école populaire avec quelques intellectuels comme instituteurs, mais des instituteurs « anti-autoritaires ». A aucun moment il n'est question de structures de base qui donnent des mandats à des structures intermédiaires dans lesquelles se débattent des problèmes amenés à être abordés au sommet de la pyramide – c'est-à-dire l'ABC du fédéralisme.

Selon Kropotkine, une question posée à un congrès international « était recommandée comme sujet d'étude à toutes les associations ouvrières. Dans le courant de l'année, elle était discutée dans toute l'Europe, dans les petites assemblées des sections, avec la pleine connaissance des besoins locaux de chaque corporation et de chaque localité ; puis le résultat de ce travail des sections était présenté au prochain congrès de chaque fédération et soumis finalement sous une forme plus étudiée au prochain congrès international¹. » A lire cette explication, on a l'impression que les congrès ne faisaient que répondre à des questions posées, avec deux congrès de délai : 1^{er} congrès – On pose une question ; 2^e congrès – Compte rendu des discussions dans les sections ; 3^e congrès – La question est soumise « sous une forme plus étudiée » au congrès suivant. Et sans doute peut-on supposer qu'une décision est alors prise. En somme il ne faut pas être pressé, ni prendre de décisions urgentes.

Compte tenu de l'importance de l'œuvre de Kropotkine, les indications qu'il donne sur le fédéralisme semblent étonnamment sommaires. Sur un échantillon significatif de ses œuvres², les mots « fédéralisme », « fédéral » reviennent très peu. Il est surprenant en particulier que ces termes ne figurent pas dans « La Commune de Paris », « L'Action anarchiste dans la révolution », « L'Anarchie, sa philosophie, son idéal », « Communisme et Anarchie » qui sont des textes de vulgarisation des idées anarchistes.

¹ *Autour d'une vie.*

² *Autour d'une vie ; Aux jeunes gens ; Champs usines et ateliers ; Communisme et Anarchie ; État-son rôle historique ; Fatalité de la Révolution ; La Grande Révolution ; L'Action anarchiste dans la révolution ; L'Anarchie, sa philosophie, son idéal ; L'Esprit de révolte ; L'État – son rôle historique ; L'Organisation de la Vindicté ; La Commune de Paris ; La conquête du pain ; La guerre ; La loi et l'autorité ; La Morale anarchiste ; La révolution sera-t-elle collectiviste ? ; Le principe anarchiste ; Le salariat ; la Science moderne et l'anarchie.*

Dans *Autour d'une vie*, Kropotkine livre une anticipation de ce que serait une société libérée de l'Autorité et de l'Exploitation et esquisse schématiquement ce qu'il pense être une organisation fédéraliste.

« Cette société sera composée d'une multitude d'associations, unies entre elles pour tout ce qui réclame un effort commun : fédérations de producteurs pour tous les genres de production, agricole, industrielle, intellectuelle, artistique, communes pour la consommation, se chargeant de pourvoir à tout ce qui concerne le logement, l'éclairage, le chauffage, l'alimentation, les institutions sanitaires, etc. ; fédérations des communes entre elles, et fédérations des communes avec les groupes de production ; enfin, des groupes plus étendus encore, englobant tout un pays ou même plusieurs pays, et composés de personnes qui travailleront en commun à la satisfaction de ces besoins économiques, intellectuels et artistiques, qui ne sont pas limités à un territoire déterminé. »

« Tous ces groupes combineront librement leurs efforts par une entente réciproque, comme le font déjà actuellement les compagnies de chemins de fer et les administrations des postes de différents pays, qui n'ont pas de direction centrale des chemins de fer ou des postes, bien que les premières ne recherchent que leur intérêt égoïste et que les dernières appartiennent à des États différents et ennemis ; ou mieux encore comme les météorologistes, les clubs alpins, les stations de sauvetage en Angleterre, les cyclistes, les instituteurs, etc., qui unissent leurs efforts pour l'accomplissement d'œuvres de toutes sortes, d'ordre intellectuel, ou de simple agrément. Une liberté complète présidera au développement de formes nouvelles de production, d'invention et d'organisation ; l'initiative individuelle sera encouragée et toute tendance à l'uniformité et à la centralisation combattue.

« De plus, cette société ne se figera en des formes déterminées et immuables, mais elle se modifiera incessamment, car elle sera un organisme vivant, toujours en évolution. On ne sentira pas le besoin d'un gouvernement parce que l'accord et l'association librement consentis remplaceront toutes les fonctions que les gouvernements considèrent actuellement comme les leurs et que, les causes de ces conflits devenant plus rares, ces conflits eux-mêmes, au cas où ils pourraient encore se produire, seront réglés par l'arbitrage ¹. »

¹ *Autour d'une vie*.

En fait, Kropotkine décrit moins un système fédératif qu'une sorte d'union associations sans lien permanent entre elles, se faisant et se défaisant au gré des circonstances. Il est difficile d'imaginer l'organisation d'un réseau ferré efficace (c'est-à-dire en particulier ponctuel) sans une extrême centralisation de l'organisation. Kropotkine tombe dans le défaut de l'anarchisme de son temps qui assimile organisation et autorité.

Le même raisonnement vaut sans doute pour d'autres secteurs relevant des services publics. L'organisation d'un réseau ferré étendu ne relève pas d'associations locales qui se « fédèrent » mais d'une politique globale dans laquelle les citoyens devraient pouvoir exprimer des choix, notamment lorsque des dessertes locales sont supprimées, par exemple. Et pour aller dans le sens de Kropotkine, on pourrait imaginer que la gestion du réseau ferré se fasse conjointement avec des associations de consommateurs ayant pleine voix au chapitre. Ce serait au fond beaucoup plus simple que de « fédérer » une multitude d'associations locales plus ou moins fluctuantes qui au fond n'auraient pas beaucoup de poids.

Proudhon et Bakounine avaient un réalisme politique dont Kropotkine semble dépourvu. Ils préconisaient tous deux la décentralisation politique et la centralisation économique. Cela signifie tout simplement que les choix politiques, les choix sur les orientations qui devaient être prises concernant les problèmes globaux devaient se faire par un débat commençant au bas de l'organigramme, dans les structures de base, puis dans les échelons intermédiaires pour parvenir ensuite au sommet sous forme de synthèse : c'est en somme un débat démocratique. Une fois les choix faits, leur mise en œuvre dans une société industrielle développée pouvait nécessiter une certaine centralisation, non pas de la décision, mais de la *mise en application*. Personne ne se plaindra de l'« autoritarisme » d'une administration ferroviaire, ou des postes, qui fait en sorte que les trains arrivent à l'heure et le courrier est distribué sans délai. Dans un système fédératif, le contrôle des mandats réduit les risques de substitution de pouvoir par les mandatés.

Kropotkine étend son présupposé méthodologie concernant la méthode expérimentale au déroulement même de la révolution : elle sera, elle aussi, expérimentale. Elle se manifestera « sous des aspects variés : Unitaire ici, là fédéraliste, partout socialiste plus ou moins. Rien d'uniforme¹. »

¹ *La conquête du pain*. Kropotkine reprend la phrase presque telle quelle dans « La révolution sera-t-elle collectiviste ? » (1913) : « Unitaire ici, là fédéraliste,

Kropotkine ne semble pas avoir tiré les leçons de la fin de la Première Internationale, et exclut l'éventualité que des approches différentes de la révolution puissent conduire à des oppositions irréconciliables. Poser le problème de la mise en œuvre du projet révolutionnaire en termes de libre expérimentation introduit inévitablement la question de leur mise en concurrence et réintroduit dans le processus révolutionnaire l'opposition qu'il décrit dans l'histoire européenne dès le Moyen Âge entre « l'esprit fédéraliste » et « l'esprit de discipline » – opposition qui s'est terminée par la victoire de l'Etat...

La question de la « libre expérimentation » avait été posée par le mouvement libertaire espagnol, fortement influencé par les thèses de Kropotkine à la veille de la guerre civile, au détriment du réalisme proudhonien et bakouninien. Cette influence se manifestait en particulier par l'offensive de la FAI pour prendre la direction de la CNT. Le congrès confédéral de Saragosse, en 1936, marque le triomphe de ce courant, marqué par la méconnaissance des mécanismes de la société et le mépris de la réalité politique et sociale. Le congrès développe, dans son rapport final, le « concept confédéral de communisme libertaire »¹. Ce texte est constitué sur le modèle des plans d'organisation de la société future qui foisonnent dans la littérature socialiste du XIX^e siècle et dans les textes des théoriciens du courant anarcho-communiste d'inspiration kropotkinienne : il aurait pu être écrit à n'importe quelle époque : il est en dehors du temps. C'est un texte qui est de la même veine que *La conquête du pain* de Kropotkine, que son auteur lui-même qualifiait « d'utopie communaliste »².

A ces utopies communautaires étaient opposées les positions d'autres militants de la CNT, notamment par Santillan, qui déclarait : « Des visions du passé, des rêves d'Arcadies et de communes libres ont encore une influence sur la mentalité de certains camarades. Mais l'Arcadie, c'est le passé : les conditions de l'avenir sont complètement différentes. Les

partout socialiste plus ou moins. Rien d'uniforme ».

¹ *El congreso confederal de Saragossa*, Ediciones CNT, 1951.

² « Influencé par la Commune de Paris, Kropotkine voulut donner des orientations concrètes sur la Révolution dans ce livre que, dans sa préface du livre des deux syndicalistes libertaires Pouget et Pataud, il qualifia « d'utopie communaliste ». Certes, cette utopie accordait un trop grand rôle à la spontanéité créatrice populaire, et de ce point de vue, comme du point de vue de formules comme « la prise au tas », c'est avec raison qu'on l'a critiquée. » Gaston Leval, *La crise permanente de l'anarchisme*.

conceptions économiques axées sur le cadre local ont été reléguées, ou devraient l'être, là où ce n'est pas encore le cas, au musée des vieilleries. »

Malheureusement, Santillan, qui condamne le localisme et la « libre expérimentation » sur le terrain économique, la justifie sur le terrain politique : « Si le socialisme était effectivement scientifique, ce serait là une raison de plus d'être favorable à la libre expérimentation, car c'est la seule façon de démontrer sa viabilité ».

On sait ce que la libre expérimentation stalinienne a donné en Espagne, où les livraisons d'armes sélectives aux seuls communistes ont permis la destruction des collectivités agraires libertaires par les colonnes communistes de Lister...

Kropotkine et l'action politique

A l'époque où Kropotkine écrit, l'Europe a subi une extraordinaire expansion dans son potentiel industriel. Le contexte des vingt dernières années du XIX^e siècle n'a plus grand chose à voir avec l'époque où se constituait l'Association internationale des travailleurs. La Commune de Paris, qui a terrorisé la bourgeoisie, a été suivie d'une répression terrible dans le mouvement ouvrier. Les militants les plus actifs du temps de l'AIT en France sont donc morts, en déportation ou en exil. C'est à cette époque-là que se constitue le mouvement anarchiste proprement dit, dont une partie des militants s'engageront, pour une courte période, dans la voie de la violence individuelle et le terrorisme. Très vite, cependant, le mouvement se reprend : la « Lettre aux anarchistes » de Pelloutier, datant de 1899, est précédée de « l'Anarchisme et les syndicats ouvriers » (1895) et de « l'Organisation corporative et l'Anarchie » (1896).

Lorsque Kropotkine adhère à l'Association internationale des travailleurs, celle-ci a entamé son déclin. Une AIT « anti-autoritaire » s'est constituée, qui survivra quelques années, et finira par disparaître. L'Internationale anti-autoritaire, et en particulier la Fédération jurassienne qui avait survécu quelque temps au sabotage de l'AIT par Marx et Engels, se dissout en 1878. Le départ de la fédération belge avait été le prélude à sa désagrégation. La Fédération jurassienne vota à son congrès des 3-5 août 1878 une résolution affirmant qu'il « n'y aurait pas lieu pour la Fédération de prendre part au congrès annuel de l'Internationale, ni à toute conférence tendant à la remplacer »... Marx avait beau se réjouir de la situation dans une lettre à Sorge, après le départ des Belges ; la situation de ses amis en France était encore pire. Sur les trois représentants du Conseil général sur

lesquels il comptait, l'un s'était révélé être un mouchard, l'autre, arrêté, avait renié l'Internationale et le troisième était en fuite.

Si le champ d'action de Bakounine fut l'organisation de masse des travailleurs, si l'essentiel de son activité fut orientée autour des questions d'organisation et de stratégie, Kropotkine n'intervint pas dans le mouvement de masse comme élément décisif du point de vue de la définition des stratégies : le peu de temps qu'il passa en Suisse fut consacré à diffuser des tracts, à écrire des articles. Ce n'était cependant pas un intellectuel timoré, loin de là : en Russie son activité lui avait valu l'emprisonnement dans la même forteresse qui avait hébergé Bakounine ; en Suisse il montra un réel courage physique face à la police lors d'une manifestation ouvrière. Son activité à Lyon lui valut également la prison.

L'essentiel de l'intervention de Kropotkine se fera cependant dans le mouvement anarchiste proprement dit lorsque les quelques survivances de l'AIT cesseront d'être un mouvement de masse. On peut dire que Kropotkine fut un théoricien « généraliste » tandis que Bakounine fut à la fois un homme d'action et un organisateur.

L'état catastrophique du mouvement anarchiste – dont Kropotkine ne saurait en aucun cas être tenu pour responsable – est révélé par le niveau des débats du congrès anarchiste tenu à Amsterdam en 1907. Les militants « anti-autoritaires » de l'AIT étaient, initialement, simplement opposés à la conquête du pouvoir d'Etat par le suffrage universel. Bakounine n'était en aucun cas opposé au *principe* du suffrage universel, il disait simplement qu'élire par les élections un pouvoir politique alors que l'économie restait entre les mains des capitalistes n'avait pas de sens. Bakounine ne conteste pas le suffrage universel en tant que tel, comme mode de désignation à des responsabilités électives, il conteste le fait qu'on puisse, par ce moyen, parvenir au socialisme, c'est-à-dire à la suppression de la propriété privée des moyens de production. C'est, dit-il, impossible, parce que la bourgeoisie ne respectera jamais un vote majoritaire qui la lèserait, et par ailleurs il ne pourra jamais y avoir un vote majoritaire allant dans ce sens.

« Est-ce à dire que nous, socialistes révolutionnaires, nous ne voulions pas du suffrage universel, et que nous lui préférions soit le suffrage restreint, soit le despotisme d'un seul ? Point du tout. Ce que nous affirmons, c'est que le suffrage universel, considéré à lui tout seul et agissant dans une société fondée sur l'inégalité économique et sociale, ne sera jamais pour le peuple qu'un leurre ; que, de la part des

démocrates bourgeois, il ne sera jamais rien qu'un odieux mensonge, l'instrument le plus sûr pour consolider, avec une apparence de libéralisme et de justice, au détriment des intérêts et de la liberté populaires, l'éternelle domination des classes exploitantes et possédantes ¹. »

Dans un document datant de 1866 dans lequel Bakounine expose le programme de la « Société internationale révolutionnaire ». au point *f*, on peut lire :

« Élection immédiate et directe de tous les fonctionnaires publics, judiciaires et civils, aussi bien que de tous les représentants ou conseillers nationaux, provinciaux et communaux par le peuple, c'est-à-dire par le suffrage universel, de tous les individus, hommes et femmes majeurs. »

Il n'y a donc pas d'ambiguïté. Notons que les femmes ont le droit de vote... Au point *n*, on lit encore :

« Aussitôt après avoir renversé le gouvernement établi, les communes devront se réorganiser révolutionnairement, se donner des chefs, une administration et des tribunaux révolutionnaires, bâtis sur le suffrage universel et sur la responsabilité réelle de tous les fonctionnaires devant le peuple. »

On ne saurait donc conclure de la critique bakouninienne du système représentatif à l'apologie du « vide » politique, du « néant » et d'une spontanéité transcendante à partir desquels les « masses » découvrirait de façon immanente des formes politiques nouvelles et radicalement différentes. La critique bakouninienne de la démocratie représentative n'est pas une critique de principe de la démocratie (et de ses techniques à peu près immuables) mais une critique du contexte capitaliste dans lequel elle est appliquée.

Or certains anarchistes développent maintenant une opposition de principe au vote lui-même, quel que soit le contexte. On voit à quel point le mouvement anarchiste, qui en est arrivé à considérer que le simple fait de voter est une abdication de l'intégrité de son Moi, a dérivé à partir de la fin

¹ « La situation politique en France » [Lettre à Palix], Lyon, 29 septembre 1870-début octobre 1870.

du XIX^e siècle. Un participant du congrès d'Amsterdam, Georges Thonar, proteste parce qu'il a été procédé à un vote sur une proposition de Domela Nieuwenhuis. A quoi Pierre Monatte répond : « Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il y a d'anti-anarchique, autrement dit d'autoritaire, dans notre scrutin d'hier. Il est absolument impossible d'assimiler le vote par lequel une assemblée décide d'une question de procédure, au suffrage universel ou aux scrutins parlementaires. C'est à chaque instant que, dans nos syndicats, nous usons du vote, et je le répète, je ne vois rien de contraire à nos principes anarchistes ». Et Monatte précise :

« Il y a des camarades qui, à propos de tout, même des choses les plus futiles, éprouvent le besoin de soulever des questions de principe. Incapables de comprendre l'esprit de notre anti-parlementarisme, ils attachent de l'importance au simple fait de déposer un carré de papier dans une urne ou de lever la main pour manifester une opinion ¹. »

Monatte reste parfaitement dans la ligne tracée par Bakounine. Ainsi se trouve mise au jour une coupure quasi irrémédiable au sein du mouvement libertaire entre ceux qui pensent pouvoir vivre une vie de rêve sans jamais avoir à prendre de décision et ceux qui s'accrochent au principe de réalité.

Un droit anarchiste ?

L'anarchisme est rarement perçu comme une théorie et une pratique tendant à créer un droit nouveau ; pourtant, cette aspiration se retrouve constamment, dans les textes des grands théoriciens, sous la plume des militants, qu'il s'agisse de Proudhon, de Bakounine ou de Kropotkine ². Cette approche juridique de la pensée anarchiste est très commune dans les pays anglo-saxons ; elle commence à peine à être abordée en France ³.

L'approche de Kropotkine sur la question du droit ne diffère pas sensiblement de celle de Bakounine. Il distingue en effet deux sources du droit ;

¹ *Anarchisme et syndicalisme. Le congrès anarchiste international d'Amsterdam (1907), op. cit.* pp. 160-161.

² Ce chapitre est en partie repris de mon étude « Etat, droit, légitimité », in *L'Homme et la Société* n° 123-124, 1997/1-2, accessible également sur monde-nouveau.net.

³ Cf. Anne-Sophie Chambost, *Proudhon et la norme, pensée juridique d'un anarchiste*, Presses universitaires de Rennes.

l'une provient de la coutume et relève de l'énergie créative du peuple, l'autre est d'essence gouvernementale.

– L'humanité a vécu des siècles sans loi écrite. Les relations des hommes entre eux étaient « réglées par de simples coutumes, par des habitudes, des usages, que la constante répétition rendait vénérables et que chacun acquérait dès son enfance ». « Les peuplades ont des mœurs, des coutumes, – un “droit coutumier”, comme disent les juristes, – elles ont des habitudes sociables, et cela suffit pour maintenir les bons rapports entre les membres du village, de la tribu, de la communauté. » Ce droit coutumier aurait pour fonction de régler les litiges et les conflits entre individus ou groupes à l'intérieur de la communauté et fonctionnerait par une sorte de consensus et par la pratique de l'arbitrage.

– Le droit moderne serait issu d'une captation du droit coutumier et son détournement au profit d'une minorité. Il résulterait d'une véritable escroquerie dont les populations seraient victimes.

Dans *la Science moderne et l'anarchie*, Kropotkine développe l'idée que ces deux tendances se sont continuellement affrontées dans l'histoire :

« D'une part les masses développaient, sous la forme de coutumes, un certain nombre d'institutions qui étaient nécessaires pour que la vie sociale soit possible – pour assurer la paix entre les hommes, pour régler les conflits qui pouvaient survenir et pour aider les uns et les autres dans tout ce qui exigeait un effort commun » ; d'autre part il y a les « sorciers, les prophètes, les prêtres et les chefs d'organisations militaires qui s'efforçaient d'établir et de renforcer leur autorité sur le peuple. Ils se soutenaient les uns les autres, concluaient des alliances de façon à qu'ils puissent régner sur le peuple, les maintenir en sujétion et les contraindre à travailler pour les maîtres. »

L'anarchisme est bien sûr lié au premier courant : « L'anarchisme est de toute évidence le représentant de la première tendance, – c'est-à-dire du pouvoir créatif, constructif du peuple lui-même, qui visait à développer des institutions de droit coutumier de façon à se protéger de la minorité avide de pouvoir. »

Selon Kropotkine, le droit moderne a son origine dans la commune villageoise, autrefois souveraine. « La coutume locale faisait loi, et l'assemblée plénière de tous les chefs de famille, hommes et femmes, était

le juge, le seul juge, en matière civile et criminelle ¹. » Les conflits étaient réglés par cette assemblée. Les codes actuels contiennent tous des dispositions inspirées de ce droit coutumier : « *toutes les institutions dont les États s'emparèrent plus tard au bénéfice des minorités, toutes les notions de droit que nous trouvons (mutilées à l'avantage des minorités) dans nos codes, et toutes les formes de procédure judiciaire, en tant qu'elles offrent des garanties pour l'individu, eurent leurs origines dans la commune de village* ². » Kropotkine pense en particulier au système des jurys.

Le droit coutumier est antérieur à l'Etat mais il a été dévié de son objectif initial, qui est de régler les relations entre individus ou groupes, pour devenir le garant des privilèges d'une minorité ; le prêtre et le guerrier, « la main dans la main, parviennent à imposer aux sociétés primitives des coutumes avantageuses pour eux, et qui tendent à perpétuer leur domination sur les masses. Profitant de l'indolence, de la peur, de l'inertie des foules, et grâce à la répétition constante des mêmes actes, ils arrivent à établir le point d'appui de leur domination ³. »

Lorsque l'antagonisme des classes apparaît, apparaît également la loi, sanctionnée par le prêtre pour « immobiliser le fait accompli » à l'avantage du groupe dominant : « elle travaille à immobiliser les coutumes avantageuses à la minorité dominatrice, et l'Autorité militaire se charge de lui assurer l'obéissance. »

Cependant, si la loi ne peut être qu'un « assemblage de prescriptions avantageuses aux seuls dominateurs », elle doit comporter des éléments favorables aux classes dominées. La loi contient donc des éléments qui relèvent du droit coutumier, elle incorpore à la fois les « principes de moralité et de solidarité » élaborés par le droit coutumier, et des dispositions qui consacrent l'inégalité.

« Voilà la Loi, et ce double caractère, elle l'a conservé jusqu'aujourd'hui. Son origine, – c'est le désir des dominateurs d'immobiliser les coutumes qu'ils avaient imposées à leur avantage. Son caractère, c'est le mélange habile des coutumes utiles à la société, – coutumes qui n'ont pas besoin de lois pour être respectées, – avec ces autres coutumes qui ne présentent d'avantages que pour les dominateurs,

¹ « L'Etat, son rôle historique ».

² *Ibid.*

³ « La loi et l'autorité ».

qui sont nuisibles aux masses et ne sont maintenues que par la crainte des supplices ¹. »

Peu à peu, le droit de légiférer a échappé au peuple pour passer aux privilégiés. Le seigneur devient juge et législateur. « Plus tard ces lois rassemblées par les légistes et classifiées, servent de fondement à nos codes modernes. »

C'est, dit Kropotkine, en se fondant sur la force créative populaire que l'anarchisme, en s'appuyant sur la science et la technique, tente maintenant de développer des institutions qui assureront une libre évolution de la société.

La « commune villageoise » semble être, aux yeux de Kropotkine, la structure de base de la société organisée sans Etat. Cette commune ne pouvait cependant pas répondre à tous les besoins qui se faisaient jour. Se constituaient alors, naturellement, des unions, des ligues, des ententes. La société se trouvait donc « littéralement couverte, comme d'un réseau, de fraternités jurées, de guildes pour l'appui mutuel, de "conjurations", dans le village et en dehors du village, dans la fédération » ².

Comment les structures villageoises et professionnelles spontanément constituées en fonction des besoins se sont-elles fait déposséder ? Kropotkine n'explique pas ce processus par la seule violence ; il pense même que la violence n'en fut pas le facteur essentiel.

Les seigneurs et les évêques tentaient de s'opposer au règlement des conflits par l'arbitrage car ils entendaient s'approprier le droit de justice – et les amendes levées par le village sur les violeurs de la paix publique. Parallèlement à la constitution spontanée de structures civiles, « d'autres unions, celles des minorités dominantes, se constituent aussi, et elles cherchent à transformer peu à peu ces hommes libres en serfs, en sujets ³. » Une spécialisation du travail apparaît à la fin des grandes migrations : « Bous voyons les soins de la défense du territoire contre de nouvelles vagues d'émigrants confiés à quelqu'un qui engage à sa suite une petite bande d'aventuriers, d'hommes aguerris ou de brigands, pendant que la grande masse élève son bétail ou cultive le sol ». Ces guerriers s'enrichissent, acquièrent du pouvoir. Peu à peu la tradition s'oublie. « Il reste à peine un vieillard qui a pu retenir dans sa mémoire les versets et les chants dans

¹ *Ibid.*

² « l'Etat, son rôle historique ».

³ *Ibid.*

lesquels on raconte les “précédents” dont se compose la loi coutumière, et il les récite aux jours des grandes fêtes devant la commune. » Le droit devient la spécialité de quelques familles vers lesquelles s’adressent les villageois.

« L’autorité princière ou royale germe déjà dans ces familles, et plus j’étudie les institutions de l’époque, plus je vois que la connaissance de la loi coutumière fit beaucoup plus pour constituer cette autorité que la force du glaive ¹. »

Avec la complicité passive de la population, il se constitue une « concentration des pouvoirs », dit Kropotkine, contre la commune villageoise, un seul homme assumant les deux fonctions, avec l’appui du prêtre.

Il serait naïf cependant d’imaginer qu’à l’intérieur du village, la division du travail s’accroissant, ne se constitue pas des clivages entre riches et pauvres. Dans le village même, l’interprétation du droit, tout coutumier qu’il fût, a pu se faire au profit des privilégiés, poussant les justiciables à chercher ailleurs un arbitrage.

La collusion entre pouvoirs militaire et religieux dénoncée par Kropotkine doit être considérablement relativisée. En effet, le haut moyen-âge fut marqué par l’hégémonie du religieux sur le politique. Les monarques tenaient leur charge de Dieu, mais en passant par l’intermédiaire du pape, qui pouvait destituer les rois – le cas est arrivé. Les monarques étaient donc sous la dépendance étroite de l’Eglise. Il a fallu un long combat pour que le roi de France Philippe-Auguste s’affranchisse du pouvoir de Rome. Il y eut également un long conflit pour déterminer si les villageois devaient assister à la messe dans l’église du village ou dans la chapelle du châtelain. L’enjeu était évidemment le contrôle social de la population, mais aussi les revenus des quêtes, dont une partie allait à Rome... Cette bataille-là fut perdue par le seigneur.

La vie économique et sociale devenant plus complexe, le droit coutumier pouvait ne plus être adapté au nouveau contexte. Les litiges pouvaient être suffisamment complexes pour ne plus pouvoir être résolus à l’intérieur d’une quelconque fraternité de marchands ou d’artisans.

Le schéma, un peu idyllique, de Kropotkine omet quelques éléments de taille pour juger de la validité de son interprétation. La principale ligne de clivage désignée semble se situer entre une population qui s’en tient au droit

¹ *Ibid.*

coutumier et une minorité guerrière tentant d'accaparer le pouvoir. Les choses sont moins simples.

On a parfois l'impression que Kropotkine parle d'un âge d'or du droit coutumier situé très loin dans le temps, du temps des « barbares ». Il évoque souvent les structures sociales de la période qui suit les invasions germaniques. Il est certain qu'à cette époque ces populations ne connaissaient pas de droit écrit ; Kropotkine cependant ne s'interroge pas sur le fait que les relations sociales étaient alors plutôt simples et qu'un droit coutumier, transmis de bouche à oreille, faisait parfaitement l'affaire. Il passe à côté d'un autre phénomène, c'est que la transmission orale d'un droit coutumier n'est pas chose simple, elle implique un réel apprentissage, ce qui implique, déjà à cette époque, une catégorie de personnes spécialisée dans ce domaine. Un autre point, encore : la Gaule romanisée que les Germains ont envahie a rapidement absorbé ces populations, à tel point que pendant longtemps les termes « romain », « gaulois » et « wisigoth » avaient le même contenu sémantique. Dans le sud de la France, le droit écrit hérité des romains s'est maintenu.

L'incroyable rapidité avec laquelle la Gaule a été romanisée ne s'explique que parce que les structures sociales introduites par les Romains arrangeaient beaucoup de monde, ou étaient déjà plus ou moins en place préalablement. La bourgeoisie gauloise s'est précipitée pour collaborer avec l'envahisseur parce que tout ce qu'il amenait avec lui : les routes et le droit romain, l'enrichissait. Pendant tout le Moyen-Âge, le droit écrit n'a cependant jamais cessé d'exister. Simplement, il connut des périodes de régression. Il disparut pratiquement en France et en Allemagne après la chute de l'empire carolingien.

La prééminence du droit coutumier tient à un fait matériel simple, c'est que peu de gens, y compris les chevaliers, savaient lire et écrire, en dehors de l'Eglise : les périodes de régression historique sont donc des périodes où le droit écrit a tendance à régresser aussi, parce qu'il n'est plus étudié. En Italie, on continuait pourtant d'étudier à la fois les lois « barbares » (germaniques), le droit romain et les capitulaires carolingiens. A partir du XI^e siècle – qui, rappelons-le, correspond au début du développement d'une économie monétaire – l'étude du droit romain se développe considérablement et apparaît alors une caste de professionnels du droit. Tout regrettable que puisse être l'apparition de cette catégorie de professionnels, ces derniers étaient devenus nécessaires pour faire face à la complexité croissante des rapports sociaux.

La prééminence du droit coutumier implique que chaque personne se réclame du droit de ses ancêtres : ainsi, on peut imaginer, au VI^e ou au VII^e

siècle, un litige survenant entre un Romain, un Franc salien, un Franc ripuaire, un Wisigoth et un Burgonde qui, chacun, réclamera l'application de son droit. On a là le pire cauchemar du juriste. Or, précisément, ce qui faisait que ces droits particuliers perduraient, c'est qu'ils avaient été fixés par écrit... Chaque personne devait spécifier, au moment d'un acte juridique, le droit dont elle se réclamait, lequel pouvait varier, pour la même personne, selon la nature de l'acte réalisé. On peut comprendre que, passé un certain développement des relations sociales, l'exigence d'une uniformisation se soit fait sentir. Il arriva un moment où ces différentes formes de droit tombèrent dans l'oubli parce qu'elles n'étaient plus, en pratique, applicables.

Kropotkine souligne à juste titre que le principe du droit coutumier est qu'il se réfère au passé. Plus le droit est ancien, plus il est légitime.

« Plus nous pénétrons profondément dans l'histoire des institutions primitives, moins nous trouvons de fondement pour la théorie militaire de l'origine de l'autorité ¹. »

L'idée qu'il développe est que la supériorité du droit coutumier réside dans le fait qu'il a instauré le principe des compensations, au lieu de la loi du talion, et que ce sont les « assemblées du peuple » qui entendaient les affaires de litiges et fixait la compensation à payer ainsi que l'amende.

Les dissensions entre plusieurs tribus ou confédérations de tribus posaient problème car elles n'étaient pas forcément régies par le même droit et il était difficile de trouver un arbitre qui satisfasse aux deux parties. Cela conduisit à une spécialisation car certaines familles étaient réputées pour « avoir conservé la loi ancienne dans sa pureté ». « En Irlande il y avait, comme on sait, une classe spéciale d'hommes réputés pour leurs connaissances des vieilles traditions, et par cela même jouissant d'une grande autorité en tant que juges ². » En Russie, dit encore Kropotkine, on faisait appel aux Varègues ³ pour être juges : « En ce cas la possession de runes pour la transmission des anciennes coutumes était un avantage marqué en faveur des Normands. » A une époque ultérieure, on choisit les arbitres parmi le clergé chrétien, « qui s'en tenait encore au principe fondamental du

¹ *L'Entraide.*

² *Ibid.*

³ Les Varègues étaient des scandinaves qui s'étaient établis au Nord de la Russie et avaient fondé le premier Etat russe.

christianisme, oublié aujourd'hui, d'après lequel les représailles ne sont pas un acte de justice ». Or, le clergé chrétien savait écrire.

Dans l'argumentaire de Kropotkine, on constate qu'il y a le constat que les litiges peuvent être parfois complexes et qu'il y a une tendance progressive de la population à s'adresser à des spécialistes du droit écrit.

Le droit coutumier oral présente une difficulté, c'est que lorsque telle coutume devenait manifestement inadaptée à la réalité, il était pratiquement impossible de la changer ; l'instauration d'une nouvelle coutume était extrêmement difficile parce que sa nouveauté même rendait sa légitimité aléatoire, du fait même que la légitimité d'une coutume tient à son ancienneté. Lors de litiges, chacun se référait à une coutume, et c'est celui qui faisait appel à la coutume la plus ancienne qui avait des chances de gagner. Par ailleurs, lorsqu'on voulait se référer à une décision d'un tribunal, décision qui n'avait pas été transcrite, on interrogeait les juges, s'ils étaient encore vivants – et ce n'était pas toujours le cas. Aussi, lorsqu'un acte juridique était établi, on venait souvent avec ses enfants et on faisait appel à des procédés mnémotechniques parfois percutants, comme une gifle, pour que la chère tête blonde garde souvenir de l'événement...

En l'absence d'un droit écrit, la perpétuation d'un acte juridique se faisait en invoquant « la mémoire des hommes, aussi loin qu'elle s'étend ». Lorsque les relations entre les hommes deviennent un peu complexes, ce système a tout de même des limites.

Le droit coutumier, dont Kropotkine semble avoir une certaine nostalgie, n'était pas, et de loin, une garantie de la liberté individuelle. Les seigneurs féodaux ne savaient en général pas plus lire que les paysans et faisaient appel à ce même droit. Les actes écrits, quand il y en avait, n'avaient d'ailleurs pas de valeur particulière, seul faisait foi la preuve qu'un usage était ancien.

L'une des formes de constitution du droit était le précédent. Un droit qui n'est pas réclamé devient obsolète ; en revanche tout acte accompli une fois, deux fois, peut devenir un précédent sur lequel se fonde le droit. Ainsi s'établirent des « actes de non préjudice » : lorsqu'un personnage rendait service à un autre, un accord était signé établissant que ce service ne constituait pas un précédent justifiant un droit. Contrairement à ce que pense Kropotkine, le droit coutumier n'est pas une garantie contre la violence, puisqu'il repose dans la pratique sur le fait accompli.

Les Communes du Moyen-Âge

Kropotkine est fasciné par un phénomène qui a touché le Moyen-Âge, les communes libres, dont il décrit la constitution de manière un peu idyllique – un phénomène, dit-il, qui ne fut pas compris par les historiens : « les agglomérations urbaines de toutes sortes, et jusqu'aux plus petits bourgs, commencèrent à secouer le joug de leurs maîtres spirituels et temporels.. Le village fortifié se souleva contre le château du seigneur, le défia d'abord, l'attaqua ensuite et finalement le détruisit »¹. Raccourci saisissant et pas tout à fait exact.

Alors que les derniers vestiges de la « liberté barbare » semblaient disparaître, le mouvement communal réapparut dans les cités médiévales.

« L'Europe, tombée sous la domination de milliers de gouvernants, semblait marcher, comme les civilisations antérieures, vers un régime de théocraties et d'Etats despotiques²... »

C'est à ce moment-là que se constitua « un mouvement semblable à celui qui donna naissance aux cités de la Grèce antique ». Ce mouvement, « avec une unanimité presque incompréhensible », toucha toute l'Europe, des côtes de la Méditerranée à celles de la Baltique, de l'Atlantique à l'Oural.

« Partout avait lieu la même révolte, avec les mêmes manifestations, passant par les mêmes phases, menant aux mêmes résultats. Partout où les hommes trouvaient, ou espéraient trouver quelque protection derrière les murs de leur ville, ils instituaient leurs “conjurations”, leurs “fraternités”, leurs “amitiés”, unis dans une idée commune, et marchant hardiment vers une nouvelle vie d'appui mutuel et de liberté. Ils réussirent si bien qu'en trois ou quatre cents ans ils changèrent la face même de l'Europe. Ils couvrirent les pays de beaux et somptueux édifices, exprimant le génie des libres unions d'hommes libres et dont la beauté et la puissance d'expression n'ont pas été égalées depuis³... »

La comparaison avec les cités de la Grèce antique est, par sa généralisation, très exagérée. La constitution des communes sur le territoire européen suit des schémas trop différents pour être réduits à une explication

¹ *L'Entraide.*

² *L'Entraide*, p. 176.

³ *Ibid.*

unique. Les conditions qui ont permis la constitution de cités-Etats indépendantes en Italie – assez comparables il est vrai aux cités de la Grèce antique – sont complètement différentes de celles qui ont produit les communes du Nord de la France qui s'insèrent parfaitement, on le verra, et n'en déplaise à Kropotkine, dans le tissu féodal. Quant aux cités du Midi de la France, qui étaient des républiques consulaires, elles suivent également un schéma tout à fait différent.

Si nous cherchons quelles forces ont produit la commune, dit Kropotkine, nous les trouvons dans « ce courant même d'entraide et d'appui mutuel que nous avons vu à l'œuvre dans la commune du village »¹. La commune du Moyen-Âge serait ainsi l'héritière des traditions de la commune villageoise.

Cette idée de communes se constituant par la libre volonté de leurs habitants, luttant contre le pouvoir des nobles et du monarque, constituant des centres d'administration autonomes de la vie civile et source de richesse, constitue un *leitmotive* de la théorie kropotkinienne, et fournit le modèle de sa pensée en tant que théoricien de l'anarchisme. C'est pourquoi il faut examiner la validité de cette théorie. Notre intention n'est d'ailleurs pas de la démonter mais de montrer qu'il se trompe parfois de perspective dans ses descriptions et dans les causes des évolutions qu'il décrit.

Les communautés villageoises commencèrent à établir des enceintes fortifiées pour se protéger, dit Kropotkine. Une fois ces enceintes bâties, « les communeux comprirent qu'ils pouvaient dorénavant résister aux empiètements de leurs ennemis intérieurs, les seigneurs, aussi bien qu'aux invasions des étrangers. Une nouvelle vie de liberté commença à se développer dans ces enceintes fortifiées. La cité du Moyen-Âge était née². » C'est là un raccourci séduisant mais caricatural.

Il est exact que les cités se constituèrent pour répondre à un besoin de sécurité, notamment parce que les bandes guerrières des seigneurs étaient incapables de les protéger lors des invasions normandes, arabes et hongroises des IX^e et X^e siècles. Le brigandage était un moyen courant pour nombre de nobles, mais aussi pour des évêques ou des rois, comme Philippe 1^{er}, pour se procurer des ressources. L'insécurité était presque totale passé les portes des villes ; mais il arrivait aussi que les paysans vivant aux alentours des villes subissent les pillages des gens de la ville. A l'intérieur

¹ *L'Entraide*, p. 177.

² *L'Entraide*, p. 179.

de la ville même ne règne pas toujours la paix et la sécurité : les bourgeois s'organisent pour y maintenir la tranquillité nécessaire aux affaires.

Souvent revient sous la plume de Kropotkine l'idée que les communes s'entourèrent de murs, de murailles, d'enceintes. Là peut-être se trouve l'explication du phénomène qu'il désigne comme « incompréhensible ». En effet, jusqu'à ce que l'usage de la poudre à canon se soit largement répandu, la technologie de défense des enceintes fortifiées était supérieure à celle de l'attaque. Cette situation créa pendant quelque temps un certain équilibre politique, dans la mesure où si on tenait une place bien fortifiée, on était à peu près tranquille. Une cité s'entourant de solides murailles pouvait donc convenablement se défendre contre un attaquant, fût-il le seigneur du coin.

Pour porter un coup d'arrêt au pillage et au brigandage, les paysans bâtissent des remparts et élisent domicile derrière sa protection, n'en sortant que pour s'occuper de leurs champs. Le travail se spécialise. Des familles se fixent en ville. Des échoppes d'artisans liées à l'économie rurale apparaissent : forgeron, sellier, etc. mais restent liées à la terre. Lorsque le surproduit dépassa le niveau de l'économie de subsistance, un début de commerce apparut, mais la structure du bourg, avec ses basses-cours, ses étables, ses jardins potagers, reste rurale.

Il ne faut pas percevoir la bourgeoisie du XI^e ou du XII^e siècle comme on perçoit la bourgeoisie urbaine du XIX^e. La séparation ville-campagne était toute relative. Les villes étaient dans l'ensemble de constitution récente et n'étaient, à l'échelle d'aujourd'hui, que des bourgades. Les citadins étaient encore des ruraux, les traditions étaient encore rurales, et les occupations de nombre de bourgeois étaient restées en partie agricoles. Au nord de la Loire, il n'y avait au X^e siècle que des champs et des forêts là où commencent à apparaître des villes au siècle suivant.

Il est clair que l'une des principales raisons de l'affranchissement des villes a été le besoin de paix et de sécurité. Mais les seigneurs eux-mêmes étaient souvent sensibles à ce désir de paix : une ville tranquille qui travaille paisiblement produit plus de ressources qu'une ville abandonnée au désordre. C'est pourquoi ils n'étaient pas toujours opposés à la formation d'une commune. Il n'est pas exact de présenter la formation des communes, en France notamment, comme le résultat d'une lutte acharnée des bourgeois contre les nobles.

Définir ce qu'est une commune du Moyen-Âge n'est pas chose aisée. On a tendance à croire qu'il s'agit d'une institution à l'intérieur de laquelle la population d'une ville s'auto-administre. Par extension, la commune serait une institution qui bénéficierait d'un maximum de libertés municipi-

pales, de franchises. De nombreux historiens et juristes se sont penchés sur la question sans parvenir à en donner une définition claire et satisfaisante.

Souvent, lorsqu'une ville était sous un régime non communal, les historiens la désignaient malgré tout comme telle parce qu'elle en avait le signes apparents, et que le distinguo n'était que de pure forme. Charles Petit-Dutaillis écrit à ce sujet, parlant d'un auteur qui défendait ce point de vue : « il estime qu'il sait mieux que les hommes du Moyen-Âge ce que c'était qu'une commune et dénie assez étrangement au seigneur concessionnaire le droit de déclarer qu'il entend ne pas créer une commune ¹. » De même, lorsque le roi de France distinguait entre « ses communes » et ses « bonnes villes », on peut penser qu'il savait ce qu'il disait.

Pour Ch. Petit-Dutaillis, le concept de « commune » est à la fois extrêmement précis et simple et, pour en saisir le sens, il suffit aux historiens de se reporter aux textes de l'époque et d'éviter d'interpréter les documents en se fondant « sur des doctrines d'ensemble qu'ils ont acceptées les yeux fermés et qui parfois les font errer » – ce que Kropotkine a fait en insistant sur l'idée que ce fut un instrument à travers lequel les habitants d'une ville ont pu s'émanciper politiquement et garantir leur liberté. Or le phénomène des communes reflète moins un désir de liberté politique que celui de sécurité et de gestion des intérêts collectifs. En effet, l'examen de nombreuses chartes communales ne permet pas de conclure que les communes impliquent des institutions administratives particulières, ce qui explique que l'historien Luchaire (*les Communes françaises*) puisse se demander « pourquoi les chartes nous renseignent si peu ou si mal sur la nature et le fonctionnement des organes de la cité libre ». Il n'envisage pas que de tels organes puissent simplement ne pas exister...

Kropotkine a raison cependant de dire que les concessions de communes, faites par des seigneurs locaux ou par le roi, intègrent des coutumes *déjà existantes* : autrement dit, une vie municipale existait déjà avant l'établissement de la charte communale ; celle-ci ne fait qu'en arrêter les dispositions. Les habitants des villes n'ont pas attendu la signature d'un acte juridique pour gérer la vie municipale, construire des ponts, des halles, des églises et administrer les métiers, car le seigneur féodal ne se préoccupait pas trop de ces choses-là. C'est l'inertie du seigneur, « surtout du seigneur laïque », qui « a laissé naître, hors de sa direction, les premières libertés urbaines » ². Les chartes communales ne faisaient en somme que confirmer un état de choses déjà existant. Mais la concession du statut de

¹ Charles Petit-Dutaillis, *Les Communes françaises*, Albin Michel, p. 19.

² Charles Petit-Dutaillis, *les Communes françaises*, *op. cit.*

commune ne se confond pas avec celle de libertés juridiques, judiciaires et commerciales. L'octroi de communes et l'octroi de libertés ne sont pas la même chose. Souvent il s'agit de deux documents distincts. Certaines villes ayant une commune avaient moins de libertés que d'autres qui n'en avaient pas. La commune ne va pas forcément avec les libertés administratives. Si les villes de franchises avaient toutes un prévôt¹, certaines villes de communes en avaient un aussi.

« Il faut donc renoncer à considérer la commune sous l'angle des libertés municipales. Elle a pu coïncider avec l'indépendance politique, judiciaire, financière, aider même à l'obtention de cette indépendance, mais elle ne consiste pas dans cette indépendance. Qu'est-ce donc qu'on accorde, quand on accorde une commune² ? »

Le seul élément constitutif qui s'applique à toutes les communes est le *serment* liant les habitants, ou certaines catégories d'habitants de la cité ; la charte communale est le document par lequel le seigneur reconnaît ce serment. La commune est un serment commun constitutif d'une association. On perçoit mal, aujourd'hui, le caractère révolutionnaire de cette institution : pour la première fois dans la société féodale, des gens qui n'étaient ni n'épée ni d'Eglise s'associent, se jurent appui mutuel pour garantir leurs biens et leur sécurité. Il y avait là largement de quoi faire réfléchir les seigneurs féodaux.

A partir du XI^e siècle un autre phénomène apparaît : la circulation monétaire qui, peu à peu, va appauvrir les propriétaires fonciers – donc les nobles – et enrichir la bourgeoisie. L'accumulation du capital-argent par la bourgeoisie permet à celle-ci de s'émanciper peu à peu de la tutelle des nobles féodaux et de l'Etat. Ce qui est particulier au développement de l'économie européenne du Moyen-Âge est qu'elle a réussi à dépasser le stade du capitalisme usurier et à passer d'un régime de petite production marchande dominé par la production agricole, et où les échanges se faisaient principalement en nature, à un régime où les échanges monétaires finissent par dominer et où les commerçants se subordonnent les propriétaires fonciers.

Le processus d'appauvrissement progressif des propriétaires fonciers est simple. Payer ses dettes avec une certaine quantité de céréales ou de bétail

¹ Le prévôt était le représentant du roi dans la ville, une sorte de préfet.

² Charles Petit-Dutaillis, *les Communes françaises*.

est une chose : la valeur des céréales et du bétail reste constante si tout le système est fondé sur le troc. Payer ses dettes en argent change tout : l'inflation conduit à une détérioration des termes de l'échange et le débiteur doit payer toujours plus. Un jour, il ne peut plus payer et doit céder de la terre au créancier. Lorsque l'emprunteur est un noble, qui ne se livre à aucune activité productive – même celle consistant à améliorer les rendements de sa terre –, qui se fait un point d'honneur de vivre dans le luxe et qui emprunte de plus en plus, il s'appauvrit et sa terre change peu à peu de mains au bénéfice du créancier.

La situation de l'Eglise, qui possède beaucoup de terres, est différente. (L'abbaye de Saint-Germain-des-Près, au Moyen-Âge, possédait cinq millions d'hectares.) L'Eglise bénéficie de deux avantages : elle n'a, en vertu de sa propre loi, pas le droit de vendre ses biens. Elle bénéficie de dons permanents : le bon chrétien qui n'a pas la conscience tranquille – ils sont nombreux – lègue à l'Eglise tout ou partie de ses biens pour se garantir un passage direct vers le Paradis. On pourrait mentionner un troisième point : l'Eglise a interdit aux prêtres de se marier, et donc transmettre les biens dont ils ont la charge à leurs héritiers.

Avec l'apparition de la monnaie, le surproduit agricole prend la forme de rente en argent. C'est là le facteur initial qui a permis le développement du capitalisme en Europe : la pénétration de l'économie monétaire dans l'économie paysanne. Ce phénomène est spécifique à l'Europe : A Rome et à Byzance, l'impôt en nature prédominait ; dans l'Empire ottoman et aux Indes également ; en Chine, la rente-impôt en argent a fini par prédominer vers la fin du XV^e siècle, mais a repris la forme d'impôt en nature jusqu'au XVIII^e.

Un autre facteur important du développement économique est la recherche d'économie du travail humain. Dans l'Empire romain, la prédominance du travail servile et la présence d'une énorme masse de pauvres improductifs empêchaient toute recherche vers l'application des sciences naturelles à la production, c'est-à-dire la fabrication de machines. Suétone rapporte la remarque de Vespasien qui avait refusé l'emploi d'une grue mécanique : « Je dois nourrir mes pauvres. »

Dans les civilisations orientales, le capital reste soumis à l'arbitraire de l'Etat. En Inde, grâce aux monopoles, le roi est le principal banquier, manufacturier et commerçant en gros. A Byzance, les manufactures d'Etat prédominent, le trésor impérial détient la majeure partie du capital disponible. Une fiscalité écrasante s'abat sur les artisans dans les pays d'Islam. En Chine, sous chaque dynastie, l'Etat s'efforce de monopoliser des secteurs entiers de la production. Les empereurs cherchent constamment

à détruire les monopoles privés, à empêcher l'accumulation de capital privé, par les taxes, les amendes, les confiscations.

« La fiscalité impériale s'inspira principalement d'intentions politiques : elle chercha à constituer des droits régaliens tout en détruisant les droits seigneuriaux. Cette œuvre fut menée par les légistes au moyen d'expédients financiers, la dépréciation de la monnaie et le déséquilibre des prix étant utilisés conjointement pour justifier l'établissement de monopoles [d'Etat]. » (Marcel Granet, *la Civilisation chinoise.*)

Dans les civilisations d'Asie, le capital ne peut pas se développer. A chaque fois que la bourgeoisie accumule du capital, celui-ci est d'une façon ou d'une autre confisqué par l'Etat despotique. Toutes les villes islamiques connaissent des cycles d'expansion et de décadence rapide, à cause des expropriations dont la bourgeoisie était victime. Par peur de la confiscation, les propriétaires limitent leurs investissements, cachent leurs profits, placent leur argent dans plusieurs petites entreprises plutôt que dans une grande, thésaurisent. Au lieu de se concentrer, le capital se disperse, au lieu de s'autonomiser il croupit.

L'agriculture primitive de l'Europe ne pouvait supporter une population comparable à celle de la vallée du Nil ou de la Chine. Mais pour cette même raison, l'Etat centralisateur n'a pas pu apparaître assez vite, tandis qu'en Chine ou en Egypte son existence était liée depuis très longtemps à la nécessité d'organiser l'irrigation.

Bien sûr, en Occident les bourgeois enrichis ont souvent subi le même sort que leurs collègues orientaux, mais très vite la situation s'est stabilisée : à partir du XVI^e siècle les confiscations arbitraires cessent. Les chartes communales en France contiennent toutes, de manière obsessionnelle, des dispositions contre les taxes abusives.

La supériorité du capital-argent sur le capital foncier est définitivement établie, et avec elle la soumission de l'Etat aux impératifs dorés de la dette publique. En d'autres termes, le pouvoir économique du capital en Europe s'est développé relativement plus vite que l'autorité politique de l'Etat. C'est d'ailleurs à partir du moment où la sécurité des biens finit par être à peu près (bien que pas totalement) garantie par le droit que les communes disparaissent.

Kropotkine laisse entendre que le fait politique était prééminent dans l'histoire. Le rôle de l'Etat a été prédominant dans les sociétés précapi-

talistes non-européennes (y compris dans l'empire russe, d'ailleurs) pour un ensemble de raisons complexes, liées entre elles, qui ont empêché le capitalisme de s'y développer, d'y poursuivre son développement « naturel ». Ces raisons n'existaient pas en Europe occidentale où par ailleurs, on a recherché à économiser le travail. L'introduction de la faux pour moissonner, en remplacement de la faucille, a multiplié par cinq ou six les forces productives dans l'agriculture. En Russie, la faux ne fut introduite que par Pierre le Grand, empereur de 1682 à 1725, et *sur son ordre*.

On ne plaisantait pas avec les question d'allégeance à la commune. Un serment n'était pas quelque chose qu'on faisait à la légère. Ses membres se devaient aide et assistance, en particulier lorsque leurs biens étaient menacés ou qu'on voulait leur imposer un impôt indu. Sur un signal, on doit se rallier au maire les armes à la main. On ne peut en aucun cas contracter d'autres alliances jurées à l'intérieur de la commune, sous peine de punitions terribles, parmi lesquelles la destruction de sa maison.

Le serment juré des hommes de la commune de préserver les intérêts de leur ville, et qui les oblige à y habiter, faute de perdre leurs privilèges de bourgeois, ne leur interdit pas de séjourner longuement dans leur résidence de campagne pour les semailles ou pour la moisson.

« En somme, les gens qui ont obtenu des chartes communales n'étaient point forcément des commerçants ou des artisans absorbés par leur métier ; leurs caractéristiques, c'était d'être des hommes d'énergie, qui avaient eu recours au moyen révolutionnaire de la conjuration pour arriver à leurs fins, ou bien d'avoir eu la chance d'être favorisés par un seigneur d'humeur débonnaire ¹. »

Les communes présentent toutes certaines caractéristiques identiques : aucune charte ne fixe le nombre des élus municipaux, leurs attributions judiciaires ou administratives, leur mode d'élection. La charte de commune n'est pas une constitution politique.

Elles impliquent toutes l'obligation d'avoir une maison et des biens dans la ville, et payer des droits. Le membre de la commune a des garanties en matière de sécurité. Ce point revient constamment : il échappe aux actes de violence, aux exactions, du seigneur, et ses possessions sont garanties. Il ne peut pas être cité, arrêté, emprisonné par le seigneur. En cas d'arrestation, les règles de la procédure sont respectées et il ne peut être jugé hors de la

¹ Ch. Petit-Dutaillis, *op. cit.*

commune. Le taux des amendes est fixe et réduit. On ne peut inquiéter ni arrêter quelqu'un qui vient au marché. On veut se préserver de l'attitude hautaine des nobles.

On voit que le souci est avant tout celui de la sécurité personnelle et la garantie de pouvoir vaquer à ses occupations en paix. C'est aussi de ne pas être imposé arbitrairement : les taxes seigneuriales, réquisitions, corvées, sont strictement réglementées, voire abolies. Les villes de communes, comme les villes de franchises ¹ bénéficient de grandes faveurs fiscales.

La qualité de membre de la commune ne se définissait pas de manière uniforme. Dans certaines villes tous les habitants devaient jurer sans exception. Dans d'autres, seuls certains hommes le faisaient.

En Normandie et au sud de la Loire, les habitants devaient jurer la commune, faute de quoi, au bout d'un an, ils devaient partir. Ailleurs, l'entrée est libre mais la sortie est beaucoup plus difficile : si on veut quitter la commune sans justification valable, on encourt des sanctions.

Les chartes communales n'avaient pas pour objet de créer un droit nouveau, civil ou commercial mais de garantir le membre de la commune contre l'arbitraire. En aucun cas, en France du moins, les communes n'ont été des sortes de républiques citadines ayant une administration autonome, comme le laisse entendre Kropotkine. Dans bien des cas, l'instauration de la commune survient alors qu'existaient déjà des institutions, judiciaires ou administratives, des libertés : ces libertés ne sont donc pas forcément attribuables à la commune ; la charte communale ne fait que les confirmer, ou encore fournit le prétexte de les modifier.

On empêche les chevaliers d'avoir des maisons fortes dans la ville ; parfois, l'interdiction s'étend à plusieurs lieues à l'extérieur de la ville. Ils ne peuvent entrer dans la ville qu'avec une petite escorte. Si le comte possède une maison forte dans la ville, les gardes doivent être des membres de la commune. Bref, on se méfie. Ce qui peut paraître surprenant, c'est que les nobles et le seigneur de la ville obtempèrent, en général.

L'explication réside peut-être dans les clauses qui prévoient les relations pécuniaires entre le comte et les bourgeois. Sur cette question, le premier a besoin des seconds. On peut lui donner de l'argent, mais il est précisé qu'on n'est pas obligé. On fixe les quantités de produits alimentaires qu'on peut lui fournir à crédit. S'il ne paie pas ses dettes, la commune se porte garante auprès des bourgeois lésés.

¹ Pour simplifier, la seule réelle différence entre les deux est que dans la ville de franchise les membres ne sont pas liés par un serment.

Cependant, il ne faut pas mythifier les communes, défaut dans lequel Kropotkine tomba aisément. L'émancipation urbaine pouvait être le prétexte pour une partie de la population des villes de tondre la laine sur le dos de l'autre partie. Ce fut le cas à Châteauneuf, près de Tours, où les habitants étaient sujets du roi de France, du chapitre de Saint-Martin et du comte d'Anjou. Ils tentèrent pendant deux siècles de former une commune. En 1122 un conflit opposa les bourgeois et les chanoines. Lorsque Louis VII s'arrêta à Tours en 1141, il fit des concessions aux bourgeois de Châteauneuf en échange d'espèces sonnantes et trébuchantes. Enhardis, les bourgeois fabriquèrent une fausse charte royale aux termes de laquelle le roi leur aurait confirmé leurs coutumes, réglé certains litiges à leur avantage et les aurait engagés à rester liés entre eux. Une enquête fut faite, la charte déclarée fausse et les bourgeois durent renoncer à leur serment. En 1181, le tout nouveau roi Philippe Auguste, pas rancunier, accorda une charte aux habitants de Châteauneuf, qui n'était pas une charte de commune, mais une garantie contre toute exaction fiscale, et leur accorda le droit d'être administrés par dix prud'hommes. Les bourgeois durent faire un serment par lequel ils s'engageaient à administrer équitablement la ville.

Nos bons bourgeois ne durent pas en rester là car en 1184 le pape envoie à Châteauneuf deux prélats, dont l'archevêque de Reims, oncle du roi, pour remettre les chanoines de Saint-Martin en possession de leurs droits et exiger que les bourgeois de la ville renoncent à leur « commune ou conjuration ». Les deux parties ne parvinrent pas à s'entendre, mais une foule envahit la salle où se tenait la réunion pour se plaindre des gros bourgeois qui avaient institué la commune. L'archevêque sauta sur l'occasion, rencontra la multitude qui se tenait à l'extérieur et se plaignait que « certains bourgeois de Châteauneuf l'eussent chargée indûment de tailles et d'exactions. Elle affirma que les susdits bourgeois l'avaient, par menaces et violences, assujettie au moyen de certains serments. Elle demanda instamment à être absoute des serments illicites qu'elle avait prêtés ¹. » On peut deviner ce qui s'était passé. Grâce à leur fausse charte les gros bourgeois tenaient le haut du pavé, tondaient la laine sur le dos de la population en les obligeant à adhérer à la commune et surtout aux obligations financières que cette adhésion imposait. N'en déplaise à Kropotkine, un bourgeois reste un bourgeois...

L'archevêque lut alors l'indulgence papale par laquelle était cassée la conjuration « sous l'appellation de commune » et excommuniait ceux qui

¹ Ch. Petit-Dutaillis, *op. cit.*

renonçaient à abjurer le serment qu'ils avaient fait. Le roi entérina la décision mais ne leur ôta pas les libertés qu'il leur avait accordés en 1181.

Les gros bourgeois de la ville se vinrent ainsi supprimer le droit de prélever des tailles et des exactions et d'usurper la justice de Saint-Martin de Tours. Nous sommes en 1185.

En 1212, après la conquête de l'Anjou, une charte royale supprime les avantages accordés en 1185. En 1305, à un moment où le mouvement de création des communes est terminé, les bourgeois s'insurgèrent de nouveau et se lièrent par des serments sous le voile de la confrérie de Saint-Eloi. La réaction royale fut vigoureuse et les insurgés furent définitivement vaincus.

Le cas de Châteauneuf montre la constitution d'une commune n'est rien d'autre qu'une association secrète de bourgeois ; dans ce cas précis, c'était carrément une association de malfaiteurs qui avait pour objectif d'imposer ses volontés à l'ensemble des habitants de la ville. On est loin du schéma idyllique de Kropotkine.

L'existence de communes et de villes franches a bénéficié d'un concours de circonstances très particulier. Le royaume de France au XII^e siècle ne représentait que relativement peu de chose ; l'allégeance des villes n'était pas une chose qui allait de soi. Lorsque, en visite à Laon en avril 1112, le roi Louis VI prit une décision contraire aux intérêts des bourgeois de la ville, il dut s'éclipser discrètement le lendemain matin. Les concessions aux villes étaient donc destinées à s'assurer la fidélité de bourgeois solidement installés dans des places fortes, souvent aux frontières avec des territoires dont les seigneurs n'étaient pas amicaux. Par ailleurs, le roi, ou ses représentants, auraient de toute façon été techniquement incapables d'administrer ces villes.

Par ailleurs, seigneurs et monarques avaient besoin d'argent : le rachat, par les bourgeois des villes, des prérogatives judiciaires ou administratives arrangeait tout le monde, en fournissant aux uns l'indépendance et aux autres de l'argent. Ayant mis la main sur la justice et la police, les bourgeois étaient mieux à même d'administrer les ressources financières que l'exercice de ces activités impliquait.

Il ne faut cependant pas sous-estimer le rôle des communes : si elles n'ont pas été l'acte initial du mouvement d'émancipation des villes, elles ont accéléré le phénomène en provoquant un mouvement d'imitation : de plus en plus de villes demandent une charte communale.

« Le mouvement communal a été un levain. Il a soulevé la masse bourgeoise. Le fait que dans certaines villes les habitants se sont liés par

un serment et ont obtenu que ce serment fût tenu pour valable par leur seigneur a été de première importance. Ces communiens se sentaient et on les sentait enhardis par des engagements solennels. Non seulement ils ont pu, en général, maintenir leurs franchises, mais ils les ont élargies. Bien souvent, l'autonomie municipale s'est constituée par une progression lente, parfois contrariée : les communes ont donné l'exemple d'un persévérant effort pour y parvenir¹. »

Les villes que décrit Kropotkine comme de petits Etats indépendants sont bien autre chose : « rarement, dit Marc Bloch, l'indépendance collective, qui fut l'idéal de tant d'ardentes communautés, devait dépasser, en fin de compte, les variables degrés d'une autonomie administrative dans l'ensemble assez modeste. »

« Mais pour échapper aux inintelligibles contraintes des tyrannies locales, un autre remède s'offrait qui, pour ne sembler peut-être qu'un pis-aller, à l'expérience s'avéra souvent le plus sûr : le recours aux grands gouvernements monarchiques ou territoriaux, gardiens de l'ordre sur de vastes espaces et, par le souci même de leurs finances, intéressés – comme ils surent de mieux en mieux comprendre – à la prospérité de riches contribuables. Par là encore et peut-être plus efficacement, l'avènement de la force bourgeoise prit figure d'élément destructeur de l'armature féodale, dans un de ses traits caractéristiques : le morcellement des pouvoirs². »

C'est là un aspect que Kropotkine passe sous silence : l'alliance de la bourgeoisie avec la monarchie contre les féodaux. Curieusement, c'est un point que Bakounine avait parfaitement perçu.

En France, cette alliance se scella sous le règne de Philippe Auguste. Le royaume de France représentait à l'époque peu de chose : il allait en gros de la Somme à la Loire. A l'ouest, l'empire des Plantagenêt allait de la Normandie à l'Aquitaine ; le duché de Bourgogne occupait tout l'est de la France jusqu'à la Méditerranée. L'expansion territoriale du royaume de France se fera grâce à une patiente politique d'alliance avec la bourgeoisie.

¹ Ch. Petit-Dutaillis, op. cit., p. 55.

² Marc Bloch, *La société féodale*, Albin Michel, p. 491.

Sans doute influencé par son expérience de la Russie, Kropotkine applique aux sociétés occidentales les schémas d'évolution des sociétés orientales.

« Nulle période ne peut mieux montrer le pouvoir créateur des masses populaires que le X^e et le XI^e siècles, lorsque les villages et les places de marché fortifiés – autant d'«oasis dans la forêt féodale» – commencèrent à se libérer du joug des seigneurs et lentement préparèrent la future organisation de la cité ¹. »

Cependant Kropotkine ajoute que « c'est une période sur laquelle les renseignements historiques sont particulièrement rares », ce qui ne l'empêche pas d'écrire presque 200 pages sur le sujet.

Les faits que décrit Kropotkine, *avec les informations dont il disposait de son temps*, ne sont pas faux mais ils sont très largement incomplets et, surtout, ils subissent le filtre de ses préconceptions. Le goût de la liberté des citadins du Moyen-Âge les aurait poussés à s'affranchir du joug des nobles féodaux. C'est là oublier que nombre de communes ne se sont pas constituées contre les seigneurs féodaux mais à leur instigation.

Il est vrai que le bourgeois du Moyen-Âge s'opposait à la féodalité, mais pas par goût inné de la liberté, comme le pense Kropotkine. Le bourgeois vit du bénéfice qu'il tire de la différence entre le prix d'achat et le prix de vente, ou entre la valeur du capital prêté et de son remboursement. Il réclame la liberté de pouvoir continuer ainsi, il réclame aussi de pouvoir supprimer toutes les entraves coutumières et féodales qui lui interdisent d'étendre son activité. « Parce qu'il tient à pouvoir spéculer sur les terrains, les entraves seigneuriales sur les biens-fonds lui sont insupportables. Parce qu'il a besoin de traiter rapidement ses affaires et que celles-ci, en se développant, ne cessent de poser des problèmes juridiques nouveaux, les lenteurs, les complications, l'archaïsme des justices traditionnelles l'exaspèrent ². » Les innombrables entraves que les coutumes mettaient à la propriété, l'indétermination même de la notion de propriété, empêchaient les transactions commerciales qui enrichissaient le bourgeois.

* * *

¹ Kropotkine, *L'Entraide*.

² Marc Bloch, *La société féodale*, p. 491.

Deux idées principales se dégagent de la réflexion de Kropotkine, qui resteront une constante dans sa pensée politique : le rôle déterminant de la commune et le rôle néfaste de l'Etat. Il en résulte que tout ce qui renforce l'autonomie communale, d'une part, toute initiative qui se développe en dehors de l'Etat, de l'autre, seront jugés positifs. Cela conduira à des conclusions parfois surprenantes.

Ainsi, l'Etat, plus que le capitalisme, devient l'ennemi à abattre. En effet, c'est essentiellement l'Etat qui serait le créateur du capitalisme, c'est l'Etat qui a créé le prolétariat et qui l'a « livré » aux exploités¹. Kropotkine est amené à penser que tout peut aller bien « tant que l'Etat ne vient pas jeter son glaive pesant dans la balance ». Selon Kropotkine, on peut observer

« ...un mouvement de plus en plus accusé pour limiter la sphère d'action du gouvernement et laisser toujours plus de liberté à l'individu. C'est l'évolution actuelle, gênée, il est vrai, par le fatras d'institutions et de préjugés hérités du passé ; comme toutes les évolutions, elle n'attend que la révolution pour renverser les vieilles mesures qui lui font obstacle, pour prendre un libre essor dans la société régénérée². »

Curieusement, Kropotkine a la même attitude que le bourgeois du XI^e ou du XII^e siècle qui veut liquider les structures juridiques trop contraignantes de la féodalité. Il se fait le chantre de la « libre entente entre individus et groupes poursuivant le même but. L'indépendance de chaque minime unité territoriale devient un besoin pressant ; le commun accord remplace la loi, et, par-dessus les frontières, règle les intérêts particuliers en vue d'un but général »³ :

La critique de Kropotkine par Malatesta

L'échec du mouvement des conseils d'usine en Italie en 1921 et l'arrivée au pouvoir de Mussolini conduisirent un certain nombre de militants, parmi lesquels Luigi Fabbri et Malatesta, à s'interroger. Fabbri proposa de tailler les « vieilles branches » de l'arbre anarchiste. Malatesta entama, à soixante-dix ans, un travail de remise en cause de l'anarchisme traditionnel. Il rompait ainsi « un tabou que lui-même avait contribué à

¹ Cf. *la Conquête du pain*, p. 171.

² *La Conquête du pain*, p. 39.

³ *Ibid.*, p. 40.

entretenir », dit G. Manfredonia, « à savoir : la croyance en la réalisation, sans transitions majeures, du communisme anarchiste dès le lendemain de la révolution »¹.

« Le vieil internationaliste se livra, dans les semaines qui suivirent, à un véritable réquisitoire à l'encontre des erreurs de l'anarchisme et tout spécialement des conceptions optimistes d'inspiration kropotkinienne qui avaient, d'après lui, conduit à des simplifications excessives et à des interprétations erronées du processus révolutionnaire (...) Malatesta s'en prit aussi tout spécialement aux interprétations simplistes du communisme ainsi qu'aux approximations de la "prise au tas" et aux conceptions scientistes de Kropotkine qui voyait dans l'anarchisme un mouvement d'idées fondé sur la science expérimentale². »

Malatesta avait commencé à remettre en cause le « fatalisme » de Kropotkine avant la mort de ce dernier, dans plusieurs articles³ ; cependant, c'est surtout après sa mort qu'il s'est exprimé, remettant en cause fondamentalement l'approche kropotkinienne de l'anarchie. Malatesta a toujours fait montre d'un grand respect envers Kropotkine tout critiquant ses positions de manière masquée. Ainsi, dans *l'Agitazione*, journal publié par Luigi Fabbri, il écrivit six articles sur « l'Individualisme dans l'anarchie », sur « Harmonie et organisation » dans lesquels il prenait ses distances avec Kropotkine, exposant des positions en opposition ouverte avec celles que développait *la Conquête du pain* et d'autres écrits de la même période. Ces divergences se manifestèrent pendant toute l'activité militante de Malatesta mais de façon occasionnelle, sans jamais être exposées systématiquement. Ce n'est qu'après la mort de Kropotkine que Malatesta s'exprima ouvertement, notamment dans un texte rédigé à l'occasion du dixième anniversaire de la disparition du révolutionnaire⁴. La critique, enveloppée dans de nombreuses manifestations de respect pour la personnalité du révolutionnaire russe, est décapante. Malatesta y avance que « l'ensemble de son œuvre n'a pas été exclusivement bénéfique ». Le

¹ Gaetano Manfredonia, *la Lutte humaine, Luigi Fabbri, le mouvement anarchiste italien et la lutte contre le fascisme*, éd. Monde libertaire, p. 96.

² *Ibid.*

³ « Déterminisme et volonté », *Volontà*, 22 novembre 1913. « Science et réforme sociale », *Volontà*, 27 décembre 1913. « Penser et Volonté », 1^{er} septembre 1925. Science et anarchie, « Pensiero e Volontà », 1^o luglio 1925

⁴ « Pietro Kropotkin – Ricordi e critiche di un vecchio amico », *Studi Sociali*, Montevideo.

prestige du militant et du savant « lui donnait une telle notoriété et une telle influence qu'il apparut, et en grande partie c'était vrai, comme le maître reconnu tel par la grande majorité des anarchistes », ce qui découragea toute critique et produisit un arrêt dans le développement de l'idée.

« Pendant de nombreuses années, malgré l'esprit iconoclaste et progressiste des anarchistes, la plus grande partie de ceux-ci ne fit, pour tout ce qui touchait à la théorie et à la pratique, qu'étudier et répéter Kropotkine. Dire autre chose que lui aurait été pour beaucoup de camarades presque une hérésie.

« Il apparaît donc nécessaire de soumettre les enseignements de Kropotkine à une critique sévère et sans préjugés pour distinguer ce qu'ils ont de toujours valable et vivant de ce que la théorie et l'expérience postérieures peuvent avoir démontré comme étant erroné¹. »

On apprend incidemment que Kropotkine avait un tempérament autoritaire, qu'il « était toujours sûr d'avoir raison et ne pouvait supporter avec calme qu'on le contredise »...

Les reproches que formule Malatesta à l'encontre de Kropotkine se situent sur trois plans :

Le Fatalisme

Dans la pensée de Kropotkine, la nature, dont la société n'est qu'une expression, est soumise à un déterminisme général² et tout ce qui fut, qui est et qui sera « devait, doit et devra se produire par un enchaînement fatal de causes et d'effets de nature mécanique, qui ne laissent aucune possibilité de variation ».

« Kropotkine professait la philosophie matérialiste qui prévalait parmi les savants de la deuxième moitié du XIX^e siècle : Moleschott, Buchner, Vogt, et par conséquent sa conception de l'univers était rigoureusement mécanique. » Il avait un tempérament systématique qui le poussait à tout expliquer par un même principe, dit Malatesta, et il le faisait souvent aux dépens de la logique. « C'est pour cela qu'il appuyait toutes ses

¹ *Studi Sociali*, 15 avril 1931 in E. Malatesta, *Scritti*, vol. III, p. 368-379.

² Cf. Malatesta cite Kropotkine : « L'anarchisme est une conception de l'univers fondée sur l'interpénétration mécanique des phénomènes embrassant toute la nature y compris la vie en société ». Malatesta commente : « J'avoue n'être jamais arrivé à comprendre ce que cela signifiait. »

aspirations sociales sur la science ; aspirations qui n'étaient, selon lui, que des déductions rigoureusement scientifiques. »

« Puisque, suivant sa philosophie, tout ce qui se produit devait nécessairement se produire, ainsi, même le communisme anarchiste qu'il désirait, devait inéluctablement triompher comme si c'était une loi de la nature. »

Le tournant déterministe que Kropotkine fit prendre à la pensée anarchiste conduisit de nombreux militants à abandonner toute velléité révolutionnaire : « La révolution, disaient-ils, ne se fait pas, elle se produira quand l'heure sera venue, et il est inutile, antiscientifique et parfois ridicule, de vouloir la faire. » Il est significatif que cette tentation, dans le mouvement libertaire, était partagée à la même époque par la social-démocratie allemande. Poussant à l'extrême le déterminisme historique exposé dans la partie théorique du *Manifeste communiste*¹, qui semble faire échapper l'histoire à la volonté des hommes, les socialistes allemands avaient développé l'idée que le socialisme était un processus inéluctable. Bien entendu, les socialistes allemands se retranchaient eux aussi derrière une vision « scientifique » de l'histoire. Cependant, le vrai responsable de la transformation de la doctrine de Marx en une vaste mécanique déterministe est Engels, notamment dans son *Anti-Dühring* où il tente de convertir le marxisme en science naturelle. Kautsky, ensuite, s'appuya sur l'ouvrage d'Engels pour interpréter le marxisme comme un évolutionnisme biologique et naturaliste.

« La tentative d'Engels de réduire la méthode historique de Marx à un modèle naturaliste ne saurait donc être retenue. L'événement historique n'est pas le résultat d'un "parallélogramme de forces" et les éléments d'une conjoncture ne sont pas réductibles à des forces physiques en présence². »

Lafargue écrivit un livre, *Le déterminisme économique de Karl Marx* dans lequel on trouve des affirmations telles que : « La morale, ainsi que les autres phénomènes de l'activité humaine, tombe sous la loi du déterminisme économique formulée par Marx », etc. C'est à propos de ce livre que Marx

¹ Mais que, curieusement, on ne retrouve pas dans la seconde partie...

² Pierre Ansart, *Marx et l'anarchisme*, PUF, p. 520. Le « parallélogramme de forces » est évoqué par Engels dans une lettre à J. Bloch du 21 septembre 1890.

déclara : « Si c'est cela le marxisme, moi Karl Marx, je ne suis pas marxiste. »

Ses ouvrages historiques (*le 18 Brumaire, les Lutttes de classes en France*) fourmillent d'exemples où il montre que les comportements des classes ou couches sociales sont inexplicables si on s'en tient aux explications qui se limitent aux déterminations économiques. Marx n'explique pas l'affrontement des classes par des causes économiques mais par l'imaginaire collectif des classes en présence. Il en vient ainsi à reconnaître que l'action des masses contient une part de contingence et d'irrationalité. L'histoire, dit-il dans une lettre à Kugelmann, « serait de nature fort mystique si les "hasards" n'y jouaient aucun rôle »¹. Il est vrai, cependant, que les réserves que Marx a pu formuler concernant l'interprétation déterministe de l'histoire se trouvent en général dans sa correspondance ou dans des textes peu connus. Il n'est donc pas surprenant que la masse des militants n'aient pas introduit ces réserves dans le corps de doctrine principal.

On peut s'interroger sur cette concordance, dans les mouvements anarchiste et socialiste, vers une interprétation scientiste et déterministe. Malatesta perçoit parfaitement la situation : « Kropotkine donc, qui se montrait très sévère envers le fatalisme marxiste, tombait ensuite dans un fatalisme mécanique qui paraît bien plus paralysant. » La dernière remarque est surprenante : pourquoi « bien *plus* paralysant » ?

Les carence dans la méthode scientifique

Malatesta estime qu'il manquait à Kropotkine une chose pour être un véritable scientifique : « la capacité d'oublier ses désirs, ses partis-pris, pour observer les faits avec une impassible objectivité ». Kropotkine était plutôt un « poète de la science ». Il était trop passionné pour être un observateur exact et il avait tendance, lorsqu'il avançait une hypothèse, à « ne pas s'apercevoir des faits qui contredisaient cette hypothèse ». Il refusait d'admettre un fait s'il ne parvenait pas à « le faire entrer dans son système ». Cette disposition d'esprit le poussait à « accommoder les choses à sa guise dans les problèmes scientifiques ».

Ne pouvant accepter qu'on puisse mettre en doute son système, lorsqu'il était confronté à une contradiction logique, « il s'en sortait en introduisant l'anarchie dans son système et en en faisant une vérité scientifique ».

¹ Lettre à Kugelmann du 17 avril 1871.

« Il se confirmait dans ses convictions en soutenant que toutes les découvertes récentes, dans toutes les sciences, de l'astronomie à la biologie et à la sociologie, permettaient de démontrer de plus en plus que l'anarchie était le mode d'organisation sociale imposé par les lois naturelles. »

La critique de Malatesta se fait alors terrible : si Kropotkine s'était trouvé face à un conflit entre la science et ses aspirations sociales, « il aurait inventé un moyen, peu importe qu'il eut été logique ou non, pour concilier sa philosophie mécanique avec son anarchisme ». Pour le révolutionnaire Italien, l'anarchisme et le communisme de Kropotkine, « avant d'être une question raisonnée, étaient l'effet de sa sensibilité ».

Enfin, Kropotkine se voit reprocher sa naïveté politique. Il accordait à la masse des travailleurs « toutes les vertus et toutes les capacités ». Il exaltait l'influence moralisatrice du travail mais ne voyait pas « les effets déprimants et la corruption que la misère et la sujétion engendraient ». Il pensait qu'il suffisait d'abolir les privilèges bourgeois pour que les hommes s'aiment « comme des frères ». Il ne percevait pas les difficultés matérielles que la mise en œuvre de ses théories impliquait. Malatesta s'en prend surtout à la théorie de la « prise au tas », dont il dit qu'elle est « la façon la plus simple de concevoir le communisme et la plus apte à plaire aux foules, mais c'est aussi la plus primitive et la plus réellement utopiste ».

Concernant les progrès qu'il était possible de réaliser dans l'agriculture pour assurer l'abondance alimentaire, Kropotkine s'appuyait sur des résultats partiels obtenus par des agronomes « sur des étendues limitées », mais évacuait « l'ignorance et l'aversion au changement des paysans ».

« Au fond, Kropotkine concevait la Nature comme une espèce de Providence grâce à laquelle tout devait devenir harmonieux, y compris les sociétés humaines. »

Mais alors, demande Malatesta, comment se fait-il que la Nature ait attendu que viennent les anarchistes, et pourquoi attend-elle encore pour que disparaissent les « *meurtrières dissonances dont les hommes ont toujours souffert* » ? L'anarchie n'est-elle pas, au contraire, « la lutte, dans les sociétés humaines, contre les discordances de la nature ? » – ce qui réintroduit le facteur volontariste.

La volonté

La volonté ne joue aucun rôle dans le système kropotkinien, pense Malatesta : « La volonté donc, qui contribue peu ou prou à déterminer la conduite des individus et des sociétés, n'existait pas et n'était qu'une illusion ». Le déterminisme universel de la nature ne laisse à la volonté humaine que peu de place. « La volonté ne saurait être elle-même qu'un fait mécanique. » Malatesta s'oppose donc à un déterminisme qui évacue toute place à la volonté humaine.

Cependant, les rapports entre les deux hommes ne sauraient en aucun cas se définir par l'opposition entre déterminisme et volontarisme, c'est-à-dire entre :

♦ Une philosophie qui considère qu'il n'y a pas d'effet sans cause et que tout, dans l'univers comme dans le monde animal et humain, répond au principe de causalité, pour qui, par conséquent, la volonté est une action sans cause, et

♦ Une philosophie selon laquelle les décisions sont libres, indépendantes, ne sont soumises à aucune causalité et restent opérationnelles en dehors de toute détermination extérieure.

En effet, le volontarisme de Malatesta ne va pas jusqu'à nier les déterminismes de la nature : « ...c'est une tâche de la science de découvrir ce qui est fatal (les lois naturelles) et d'établir les limites où terminent la nécessité et où commence la liberté ; et sa meilleure utilité consiste à libérer l'homme de l'illusion de pouvoir faire tout ce qu'il veut et d'amplifier toujours plus sa liberté effective »¹. En cela, le révolutionnaire italien se montre un parfait bakouninien².

Par ailleurs, Malatesta reconnaissait volontiers que Kropotkine « oubliait sa conception mécanique » lorsqu'il se lançait dans la lutte, comme quelqu'un « qui croit en l'efficacité de la volonté et espère pouvoir par son activité contribuer à obtenir ce qu'il désire »³. Dans *La Morale anarchiste*, parue en 1891, Kropotkine apparaît comme quelqu'un qui croit dans la responsabilité de l'homme et le libre arbitre : « Révolte-toi contre

¹ *Pensiero e volontà*, 1^{er} février 1926.

² Bakounine : « La science comprend la pensée de la réalité, non la réalité elle-même; la pensée de la vie, non la vie. Voilà sa limite... » (*L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution Sociale*. Suite. Dieu et l'Etat. 1.)

³ « Pietro Kropotkin – Ricordi e critiche di un vecchio amico », *Studi Sociali*, 15 avril 1931 in E. Malatesta, *Scritti*, vol. III, p. 368-379, Montevideo.

l'iniquité, le mensonge et l'injustice. Lutte ! La lutte, c'est la vie, d'autant plus intense que la lutte sera d'autant plus vive. » De tels propos ne plaident pas particulièrement en faveur du fatalisme historique. Kropotkine n'a pas entièrement mérité le titre de champion du déterminisme que lui accorde le révolutionnaire italien.

Kropotkine et Malatesta balancent entre déterminisme et volontarisme, avec cependant une claire prépondérance au déterminisme chez le premier, au volontarisme chez le second. L'erreur de Kropotkine ne réside pas dans son parti-pris d'appliquer la méthode scientifique à l'étude de la société humaine mais d'avoir voulu plaquer sur celle-ci une méthode rigoureusement identique à celle des sciences de la nature. Or les déterminismes sociaux, incontestables, ne sont pas de même nature. Le déterminisme laplacien, qui vaut pour les étoiles, ne vaut pas pour la société humaine, dont les déterminismes sont complexes, sujets à une part d'indétermination¹. Kropotkine aurait été bien avisé de mieux connaître Bakounine. Lorsque ce dernier déclare que la liberté, c'est la connaissance de la nécessité², il signifie par là que la limite de la liberté et de la volonté humaines se situent à l'intérieur du cadre contraignant des lois naturelles (et sociales). L'anarchiste volontariste aura beau battre des bras comme un oiseau, il ne s'envolera pas. S'il connaît les lois de l'aérodynamique et s'il est bricoleur, il pourra se construire un deltaplane. Il y a donc des déterminismes naturels qui limitent la liberté et la volonté de l'individu, mais cette limitation peut être réduite par la connaissance même des lois de la nature.

Dans la société également, existent des déterminismes liés au milieu, à l'éducation, aux préjugés, etc. Comme Marx, Bakounine pense que c'est la vie qui détermine la conscience, non la conscience qui détermine la vie³. Il

¹ Marx dans une lettre à Kugelmann du 17 avril 1871 : « L'histoire serait de nature fort mystique si les hasards n'y jouaient aucun rôle. Ces hasards entrent naturellement eux-mêmes dans la marche générale de l'évolution et d'autres hasards les compensent à leur tour. Mais l'accélération ou le ralentissement du mouvement dépend beaucoup de semblables « hasards », parmi lesquels figurent, entre autres, le caractère des hommes qui, les premiers, sont portés à la tête du mouvement. »

² Idée qu'on trouve déjà chez Hegel.

³ Certains militants anarchistes semblent incapables de se départir d'un complexe d'infériorité par rapport au marxisme. Ils attribuent ainsi un certain nombre de positions de Bakounine, identiques à celles de Marx, à l'influence que ce dernier aurait eue sur lui. C'est une profonde erreur. L'examen du parcours

n'y a pas, dit Bakounine, de « créations spontanées et pures de notre esprit ». Toutes les représentations humaines ne sont au départ que de simples constatations de faits naturels ou sociaux. « Dans les développements pratiques de l'humanité, aussi bien que dans la science proprement dite, les faits accomplis précèdent toujours les idées, ce qui prouve encore une fois que le contenu même de la pensée humaine, son fond réel, n'est point une création spontanée de l'esprit, mais qu'il lui est donné toujours par l'expérience réfléchie des choses réelles ¹. »

La théorie matérialiste constitue « la base réelle de toute vérité » :

« Le système intellectuel et moral, la doctrine dominante, la croyance d'un milieu, ce n'est point seulement une abstraction ; c'est d'abord le résumé et la fidèle expression d'une masse de faits réellement accomplis ; c'est ensuite l'incarnation d'une pensée dans les moindres détails de la vie, d'une pensée collective qui l'enveloppe dès son berceau ²... »

En de nombreuses occasions, Bakounine rappelle que les religions, les systèmes de morale qui dominent dans une société ne sont que « l'expression idéale de la situation réelle, matérielle, c'est-à-dire de son organisation économique surtout, mais aussi de son organisation politique, cette dernière n'étant d'ailleurs jamais autre chose que la consécration juridique et violente de la première ³... » « Chaque génération trouve à son berceau un système quelconque d'idées dominantes et despotiquement établies non seulement dans la pensée de tout le monde, ou au moins de l'immense majorité des hommes, mais incarnée dans les mœurs, dans les

intellectuel de Bakounine, formé tout d'abord à l'école hégélienne, suffit à exonérer Bakounine de toute influence marxienne. Si le révolutionnaire russe a, une fois, reconnu en Marx qu'il était son « maître », c'était là une position parfaitement opportuniste : il voulait le flatter pour faire reconnaître les statuts de l'Alliance qui demandait son adhésion à l'AIT. Le fait que Bakounine ait commencé à traduire le Livre I du *Capital* ne saurait en aucun cas être désigné comme une reconnaissance de Marx comme son « maître ». Bakounine reconnaissait la valeur de ce livre, qu'il jugeait par ailleurs incompréhensible pour les ouvriers, mais n'a entamé sa traduction (qu'il n'a jamais achevée) que pour gagner de l'argent.

¹ VIII, 206. Cf. également VIII, 41 : « La vie domine la pensée et détermine la volonté. » Également : VIII, 205-207.

² Bakounine, Œuvres, Champ libre, I, 233.

³ « L'internationale et Mazzini », Œuvres, I, 51.

coutumes, dans les sentiments, les instincts, et dans les moindres détails de la vie sociale, tant individuelle que collective ¹. »

Ce monde se présente tout d'abord comme un « système de représentations et d'idées, comme religions, comme doctrine », les représentations humaines acquièrent, dans la conscience collective d'une société, « cette puissance de devenir à leur tour des causes productrices de faits nouveaux, non proprement naturels, mais sociaux. Elles modifient l'existence, les habitudes et les institutions humaines, en un mot tous les rapports qui subsistent entre les hommes et la société ². »

Une fois données, les représentations humaines peuvent devenir des déterminations matérielles : on a là un point capital de la théorie bakouninienne des idéologies. Chaque génération trouve dans la société « un monde de pensées et de représentations établies qui lui servent de point de départ et lui donnent en quelque sorte l'étoffe ou la matière première pour son propre travail intellectuel et moral. » Ce point de départ peut aussi être celui d'une « critique nouvelle ».

Dès la naissance, l'enfant est exposé à « l'action incessante de ces idées » qui « l'enveloppent de toutes parts » jusqu'à ce que « son cerveau aguerri et formé par l'expérience et par l'étude, devienne capable de les soumettre à la critique et au contrôle de son propre fonctionnement intellectuel ³. »

Il apparaît en conséquence que l'idéologie dominante d'une époque n'est pas qu'une simple illusion, elle devient un fait matériel. C'est pourquoi elle constitue un enjeu de première importance pour toute classe sociale qui aspire à la domination. Elle est, au même degré que la force brutale et les armes, – et peut-être à un degré plus fort encore – un instrument d'oppression et d'exploitation.

Bakounine définit avec une clarté remarquable la sphère d'action de l'idéologie :

« ... quelque profondément machiavéliques qu'eussent été les actions des minorités gouvernantes, aucune minorité n'eût été assez puissante pour imposer, seulement par la force, ces horribles sacrifices aux masses humaines, si dans ces masses elles-mêmes il n'y avait eu une sorte de

¹ « La théologie politique de Mazzini et l'Internationale. » Deuxième partie: fragments et variantes. Fragment G. 1871.

² *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, VIII, 206-207.

³ « Théologie politique de Mazzini ».

mouvement vertigineux, spontané, qui les poussait à s'immoler au profit d'une de ces terribles abstractions qui, vampires historiques, ne se sont jamais nourries que de sang humain¹. »

Quant à la fonction de l'idéologie, Bakounine la définit tout aussi clairement : « plus un intérêt est injuste, inhumain, et plus il a besoin de sanction », c'est-à-dire de justification.

L'Etat c'est la force, et il a pour lui avant tout le droit de la force, mais l'homme est ainsi fait que cette argumentation ne suffit pas à la longue. « Pour lui imposer le respect, il lui faut absolument une sanction morale quelconque. Il faut de plus que cette sanction soit tellement évidente et simple qu'elle puisse convaincre les masses qui, après avoir été réduites par la force de l'Etat, doivent être amenées maintenant à la reconnaissance morale de son droit². » Un pouvoir, une société ne peuvent être acceptés sans le consensus d'une grande partie de la population ; la fonction de l'idéologie est d'obtenir l'acquiescement des opprimés : l'idéologie se voit ainsi assigner une double tâche :

- la dépréciation de la classe dominée, qui doit avoir d'elle-même une image partielle, fausse, qui confirme sa condition subordonnée ;
- l'exaltation de la classe dominante à qui on doit fournir une bonne conscience à bon compte ainsi qu'une justification de sa domination.

Cette double tâche revient évidemment à des spécialistes qui maîtrisent l'instrument permettant de l'accomplir : le langage. Ils sont ainsi désignés par Bakounine : théologiens, politiciens, juristes, avocats, prêtres de la religion juridique, métaphysiciens ; tels sont les « représentants officiels et officieux de toutes ces belles abstractions », et ils concourent avec une efficacité plus grande que celle de la force brutale à maintenir les masses dans l'acceptation de leur sort.

Ces réflexions sont particulièrement d'actualité : aujourd'hui plus que jamais, le contrôle des appareils idéologiques de la société est un élément capital de toute stratégie visant à maintenir le système d'exploitation. L'idéologie est donc une arme matérielle effective dans les mains de la

¹ *L'Empire knouto-germanique, Œuvres*, Champ libre, tome VIII, p. 292.

² *L'Empire knouto-germanique, Œuvres*, Paris, Champ libre, tome VIII, 143. En lui-même, le pouvoir, pour reprendre les termes de Pierre Legendre, est « un fait sauvage, quelque chose comme un fait brut, et son discours s'adresse à des brutes » (*Jour du pouvoir*, Editions de Minuit, 1976, p. 153).

classe dominante, elle est un instrument indispensable à l'assujettissement des masses : l'une de ses fonctions est précisément de nier l'existence même de l'antagonisme des classes.

Les déterminismes sociaux qui pèsent sur les hommes sont un facteur essentiel de l'immobilisme politique et social. La tyrannie sociale est la plus insidieuse : « elle domine les hommes par les coutumes, par les mœurs, par la masse des sentiments, des préjugés et des habitudes. » (...) « Elle enveloppe l'homme dès la naissance (...) et forme la base même de sa propre existence individuelle ; de sorte que chacun en est en quelque sorte le complice contre lui-même. » (*Je souligne.*) « Il en résulte, que pour se révolter contre cette influence que la société exerce naturellement sur lui, l'homme doit au moins en partie se révolter contre lui-même¹. » Ce qui libère l'homme des déterminismes sociaux, c'est l'usage de cet « instrument d'émancipation intellectuelle qu'on appelle la critique, sans laquelle il ne peut y avoir de révolution morale et sociale complète ».

Les déterminismes sociaux sont difficiles à ébranler. Cependant, Bakounine ne pose pas le problème de l'action révolutionnaire en termes de déterminisme ou volonté, mais de déterminisme et volonté. Par la critique, par un travail individuel sur soi, mais aussi par l'action commune avec les autres, il est possible de briser ces déterminismes.

Pour Malatesta, le fatalisme et le volontarisme conduisent à l'incohérence dans l'action. De nombreux militants partisans du fatalisme avaient un tempérament ardent, étaient prêts à toutes les équipées, ils se sont exposés au danger, ont parfois sacrifié leur liberté et même leur vie pour la cause, tout en étant convaincus de l'inutilité de leur action ». Ils agissaient par dégoût de la société actuelle, par désespoir, par vengeance, « sans choisir la cible et sans se soucier de coordonner leurs actions avec celles des autres ».

D'autres, « sans s'occuper de philosophie » ont voulu faire hâter la révolution, ont cru que « la chose était bien plus facile que ce qu'elle était en réalité ; ils n'ont pas prévu les difficultés et, n'ayant pas fait les préparations nécessaires, ils se sont retrouvés impuissants le jour où il y avait peut-être la possibilité de faire quelque chose de pratique ». Ces constats un peu désabusés furent faits à la fin de la vie du révolutionnaire qui souhaitait que les erreurs du passé puissent « servir de leçon pour faire

¹ *L'Empire knouto-germanique.*

mieux à l'avenir ». Le révolutionnaire italien s'en prend particulièrement à Kropotkine :

« Les anarchistes, ou tout au moins la plupart des anarchistes, ont cru que les choses étaient bien plus faciles que ce qu'elles sont en réalité et se sont laissé bercer par une sorte de providentialisme qui leur a fait croire qu'il suffisait d'un idéal lumineux et d'un esprit héroïque pour que tout s'arrange. Ils ont cru à la "spontanéité des masses", à l'"ordre naturel" et à d'autres mythes créés par le désir et aussi la paresse intellectuelle... mais la "nature" est restée sourde et aveugle comme toujours. Quant aux masses, elles ont hésité d'une extrême à une autre, poussées tantôt par l'illusion d'un paradis facilement accessible, tantôt par l'espoir de quelques mesquins avantages matériels, tantôt par le découragement et une peur bleue ¹. »

Le point de vue pragmatique de Malatesta s'oppose à l'identification que fait Kropotkine entre science et anarchie. Pour le révolutionnaire italien, « la science est une arme qui peut servir pour le bien ou pour le mal ; mais elle ignore complètement l'idée de bien ou de mal »². Là encore, Malatesta se situe totalement dans l'esprit de l'approche bakouninienne de la question.

Confronté à la réalité d'une vraie révolution avec occupation d'usines et conseils ouvriers, Malatesta, âgé, a eu l'honnêteté de constater que le mouvement anarchiste avait failli. L'optimisme kropotkinien n'est plus de mise. Le mouvement des conseils ouvriers en Italie n'a pas provoqué une irruption enthousiaste des masses dans le mouvement anarchiste et a balayé « les illusions optimistes d'une rapide diffusion des idées libertaires pendant et après la révolution », commente Manfredonia. « Ce qui nous a fait défaut, dit encore Malatesta, a été un programme de réalisations pratiques que l'on

¹ Cité par G. Manfredonia, *op. cit.* : « I nostri propositi », *Pensiero e volontà*, n° 1, 1^{er} janvier 1924.

² *Scienza e riforma sociale*, Volontà, Anno I n. 29, Ancona 1913. Cf. *Scritti scelti*, Napoli 1954, pag. 105.

Cf. Bakounine : « La science ne crée rien, elle constate et reconnaît seulement les créations de la vie. Et toutes les fois que les hommes de la science, sortant de leur monde abstrait, se mêlent de création vivante dans le monde réel, tout ce qu'ils proposent ou ce qu'ils créent, est pauvre, ridiculement abstrait, privé de sang et de vie, mort-né » (*L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution Sociale*. Suite. Dieu et l'Etat. 1.)

puisse mettre en œuvre au lendemain même de la révolution victorieuse¹. » Il faut adopter des « programmes adaptables aux différentes circonstances qui peuvent se présenter dans le déroulement de la vie sociale avant, pendant et après la révolution »².

« ...pour intéresser et pour entraîner tout le prolétariat dans l'œuvre de l'Internationale, il fallait et il faut s'approcher de lui non avec des idées générales et abstraites, mais avec la compréhension réelle et vivante de ses maux réels³... »

Le message de Bakounine a été oublié.

Un utopisme scientiste

Le scientisme est une notion apparue au XIX^e siècle selon laquelle la connaissance scientifique et l'application des principes de la science dans tous les domaines permet de résoudre l'ensemble des problèmes posés à l'humanité. Appliqué à la politique, ce principe implique la subordination du politique devant l'approche scientifique des problèmes sociaux. Bakounine, qui avait étudié Auguste Comte, partageait son point de vue lorsqu'il s'agissait de combattre la métaphysique et de promouvoir les méthodes des sciences exactes dans le domaine des sciences humaines, mais il combattit féroce­ment Comte dans sa prétention à ériger la science en véritable religion. Si Bakounine avait de solides connaissances scientifiques et mathématiques, Kropotkine était, lui, un véritable savant ; il n'était pas prédisposé à verser dans le scientisme de son temps mais il eut parfois du mal à y résister. Ainsi, dans la *Conquête du pain*, il affirme : « Nous professons une foi nouvelle, et dès que cette foi, qui est en même temps la science, sera devenue celle de tous ceux qui cherchent la vérité, elle prendra corps dans le monde des réalisations, car la première des lois historiques est que la société se modèle sur son idéal. »

La science est également libératrice :

¹ « Ideale e realtà », *Pensiero e volontà*, n° 3, 1^{er} février 1924, cité par G. Manfredonia.

² « A proposito di revisionismo anarchico », *Pensiero e volontà*, n° 9, 1^{er} mai 1924, cité par G. Manfredonia.

³ Bakounine, *Protestation de l'Alliance*, juillet 1871.

« Oui certes, nous sommes riches, infiniment plus que nous ne le pensons. Riches par ce que nous possédons déjà ; encore plus riches par ce que nous pouvons produire avec l'outillage actuel. Infiniment plus riches par ce que nous pourrions obtenir de notre sol, de nos manufactures, de notre science et de notre savoir technique, s'ils étaient appliqués à procurer le bien-être de tous ¹. »

On trouve chez Kropotkine un enthousiasme caractéristique du scientisme envers les progrès réalisés grâce à la technique :

« Le sol qui ne portait jadis que des herbes grossières, fournit aujourd'hui de riches moissons. Les rochers qui surplombent les vallées du midi sont taillés en terrasses où grimpent les vignes au fruit doré. Des plantes sauvages qui ne donnaient jadis qu'un fruit âpre, – une racine immangeable, – ont été transformées par des cultures successives en légumes succulents, en arbres chargés de fruits exquis. Des milliers de routes pavées et ferrées sillonnent la terre, percent les montagnes ; la locomotive siffle dans les gorges sauvages des Alpes, du Caucase, de l'Himalaya. Les rivières ont été rendues navigables ; les côtes, sondées et soigneusement relevées, sont d'accès facile ; des ports artificiels, péniblement creusés et protégés contre les fureurs de l'Océan, donnent refuge aux navires. Les roches sont percées de puits profonds ; des labyrinthes de galeries souterraines s'étendent là où il y a du charbon à extraire, du minerai à recueillir. Sur tous les points où des routes s'entrecroisent, des cités ont surgi, elles ont grandi, et dans leurs enceintes se trouvent tous les trésors de l'industrie, de l'art, de la science ². »

On voit que la science, ou l'application des sciences à la technique, est un facteur immense de progrès. On a comme un écho de l'optimisme de Descartes qui pensait que les sciences « nous rendent maîtres et possesseurs de la nature ». Cependant, des savants comme Pasteur, Duhem, au XIX^e siècle, s'étaient montrés sceptiques quant à l'espoir qu'on pouvait mettre dans la connaissance scientifique.

Kropotkine affirme que sa réflexion sur l'organisation de la société anarchiste de l'avenir ne relève pas d'une approche utopique mais d'une hypothèse s'inscrivant dans la démarche scientifique du savant. Certes, une

¹ *Ibid.*

² *La Conquête du pain.*

société fonctionnant sur la base des principes anarchistes n'a jamais existé, mais on constate que « de tous temps l'humanité a manifesté une tendance vers leur réalisation »¹.

« Chaque fois que certaines portions de la société réussissaient pour un certain temps à renverser les autorités qui les opprimaient, ou à effacer les inégalités qui s'y étaient implantées (esclavage, servage, autocratie, gouvernement de certaines castes ou classes) ; chaque fois qu'une nouvelle lueur de liberté et d'égalité jaillissait dans la société, le peuple, les opprimés cherchaient à mettre en pratique, ne serait-ce qu'en partie, les principes qui viennent d'être énoncés². »

L'anarchie, reconnaît Kropotkine, est un certain idéal de société, mais « jamais elle ne fut l'idéal des privilégiés ». Le rôle du savant est de relever ce qui, dans la société actuelle, préfigure la société future, et d'en faire l'exposé. Selon lui, l'évolution historique de l'humanité la pousse naturellement vers l'anarchie. On a une vision téléologique de l'histoire.

Les anarchistes doivent lutter sur tous les fronts, en particulier sur celui de l'autorité qui « prétend légitimer son existence sur la nécessité de défendre les institutions sociales, telles que la famille, la religion, la propriété, une foule de rouages sont nés pour assurer l'exercice et la sanction de cette autorité »³. Il en résulte que « l'idée anarchiste » fut contrainte de s'attaquer « à tous les préjugés sociaux, de s'imprégner à fond de toutes les connaissances humaines afin de pouvoir démontrer que ses conceptions étaient conformes à la nature logique et psychologique de l'homme, adéquate à l'observance des lois naturelles⁴... »

Bakounine ne niait pas le principe du déterminisme historique, mais il pensait qu'il restait tout de même une certaine part d'indétermination qui interdisait toute vision téléologique. Cette part d'indétermination était précisément due au fait que l'histoire est faite par les hommes. La vie, qui est le niveau auquel se fait l'histoire, est exubérante et ne peut être cernée par la science, qui ne peut s'appliquer qu'au général. Pour parvenir à un degré de prévisibilité des comportements humains, il faudrait pouvoir cerner la *totalité* des déterminations qui font agir les hommes, ce qui est

¹ *La Science moderne et l'anarchie.*

² *Ibid.*

³ « Fatalité de la révolution. »

⁴ *Je souligne. – Ibid.*

absolument impossible. Pour Bakounine la révolution est un *possible* parmi d'autres, lié à la réunion de conditions historiques particulières et à la capacité des hommes à prendre la bonne décision au bon moment ; l'autre possible étant la régression historique ¹.

Kropotkine nie que l'idéal de société qu'il révèle soit une utopie : pour lui, l'idéal anarchiste, cautionné par la science, doit inévitablement se réaliser. L'utopie, dit-il, désigne les « conceptions de la société basées seulement sur ce que l'écrivain trouve désirable à un point de vue théorique ; jamais aux conceptions basées sur l'observation de ce qui se développe déjà dans la société » ². Ne sont donc pas utopiques « les prévisions appuyées, comme le sont celles de l'anarchie, sur l'étude des tendances qui se manifestent déjà dans l'évolution de la société. Ici nous sortons de la prévision pour rentrer dans le domaine de la science ³. » Il ne s'agit pas, cependant, d'élaborer *ex nihilo* le détail des formes de la société future ; le savant ne fait que dévoiler des tendances :

« Quant aux nouvelles formes de la vie qui commencera à germer lors d'une révolution sur les ruines des formes précédentes, aucun gouvernement ne pourra jamais trouver leur expression tant que ces formes ne se détermineront pas elles-mêmes dans l'œuvre de reconstruction des masses, se faisant sur mille points à la fois. On ne légifère pas l'avenir. Tout ce qu'on peut, c'est en deviner les tendances essentielles et leur déblayer le chemin ⁴. »

¹ « Élisée Reclus insiste en effet sur la dynamique des divers éléments composant le monde dans le cadre d'une évolution. Il tire ce principe du darwinisme, comme tant d'autres à son époque, mais en récusant le social-darwinisme, de concert, d'ailleurs, avec son compère géographe et anarchiste Pierre Kropotkine (...) Il articule en effet l'évolution en progrès et en régrès. (...) Selon Reclus, le progrès n'est jamais définitif et, dans sa progression historique même, il contient des éléments de régrès. Reclus applique ce raisonnement, qu'on peut qualifier de « dialectique » bien qu'il n'utilise pas ce mot, à l'évolution des civilisations, notamment dans leur rapport avec le milieu dont la dégradation (dessiccation, déforestation) peut conduire à leur ruine, ainsi qu'à la théorie politique, où l'évolution est inséparable de la révolution, la révolution elle-même n'étant pas exempte de brutaux retours en arrière. Cette idée inspirée de la Révolution française se vérifiera en Russie ou en Chine... » Philippe Pelletier, « La grande ville entre barbarie et civilisation chez Élisée Reclus ». Université Lyon 2.

² *La Science moderne et l'anarchie*.

³ *Ibid.*

⁴ *La Science moderne et l'anarchie*.

Élisée Reclus, géographe très proche de Kropotkine, refuse lui aussi de faire un projet détaillé de l'avenir. Il écrit le 31 août 1889 dans la *Société nouvelle* :

« ... nous n'avons point à tracer d'avance le tableau de la société future : c'est à l'action spontanée de tous les hommes libres qu'il appartient de la créer et de lui donner sa forme, d'ailleurs incessamment changeante comme tous les phénomènes de la vie ».

Voilà un discours apparemment à l'opposé de celui de l'utopie. En effet, toutes les utopies décrivent avec une foule de détails l'organisation de la société *désirée* par l'auteur. Kropotkine refuse, au nom même de la science et pour ne pas faire œuvre d'« autorité », de « légiférer l'avenir ». Mais là encore, il prend le contre-pied de Bakounine et des militants de l'Association internationale des travailleurs. Il renvoie aux calendes grecques la mise en place des « nouvelles formes de vie », qui germeront lors de la révolution. Les militants de l'AIT voyaient les choses tout à fait autrement, comme César de Paepe, qui déclare : « *Nous voulons montrer que l'Internationale offre déjà le type de la société à venir, et que ses diverses institutions, avec les modifications voulues, formeront l'ordre social futur.* »

Ce faisant, les « anti-autoritaires » de l'AIT ne faisaient pas de l'utopie : ils faisaient en somme ce que Kropotkine préconise, c'est-à-dire déduire des pratiques d'aujourd'hui les formes institutionnelles de l'avenir, mais au lieu d'aller chercher leur modèle, comme on le verra, dans le système postal, les unions capitalistes de chemins de fer, les grandes compagnies industrielles, ils le trouvaient dans les structures de classe du mouvement ouvrier.

Pour Bakounine, « un programme politique n'a de valeur que lorsque, sortant des généralités vagues, il détermine bien précisément les institutions qu'il propose à la place de celles qu'il veut renverser ou réformer ¹. »

Il est significatif que Kropotkine ne perçoive jamais dans les structures de classe du prolétariat l'embryon de l'organisation future. La classe ouvrière n'est d'ailleurs pas un élément moteur dans *la Conquête du pain*, l'ouvrage où il parle de la société future. L'expression « classe ouvrière » apparaît une fois, dans une acception plutôt passive ², et le mot prolétariat

¹ *Écrit contre Marx*, Œuvres, Champ libre, III.

² « Si les industries textiles ou la métallurgie ont atteint une étonnante perfection

trois fois¹, jamais comme force active. Or en 1888, date de la première édition de son livre, Kropotkine avait déjà largement de quoi observer les prémisses de la reconstitution d'un mouvement de masse animé par les anarchistes ; en tout cas, les innombrables rééditions du livre auraient pu l'inciter à revoir sa position².

C'est dans son analyse du phénomène de l'Etat et de ses perspectives d'évolution que Kropotkine montre ses faiblesses. Selon lui, c'est l'Etat plus que le capitalisme qui est l'ennemi. L'Etat est considéré comme une cause et non comme un effet du capitalisme. De même, c'est l'Etat qui a créé le prolétariat et qui l'a « livré » aux exploités³ ; le capital individuel et la misère sont créés « artificiellement et pour les deux-tiers par l'Etat ». Cela l'amène à développer l'idée que tout peut aller bien « tant que l'Etat ne vient pas jeter son glaive pesant dans la balance »⁴, affirmation qui peut laisser penser que la non-intervention de l'Etat est une option possible.

Selon Kropotkine, on peut observer un « mouvement de plus en plus accusé pour limiter la sphère d'action du gouvernement et laisser toujours plus de liberté à l'individu ». Il se fait le chantre de la liberté individuelle, de la « libre entente entre individus et groupes poursuivant le même but ». « L'indépendance de chaque minime unité territoriale devient un besoin pressant. »

« Tout ce qui fut jadis considéré comme fonction du gouvernement lui est disputé aujourd'hui⁵. »

dans les pays civilisés, elles le doivent au développement simultané de mille autres industries, grandes et petites ; elles le doivent à l'extension du réseau ferré, à la navigation transatlantique, à l'adresse de millions de travailleurs, à un certain degré de culture générale de toute la classe ouvrière, à des travaux, enfin, exécutés de l'un à l'autre bout du monde. »

¹ Il est question du prolétariat parisien sous Napoléon III ; de l'Etat qui crée le prolétariat et le livre aux exploités ; de la révolution de 1789 qui a créé le prolétariat.

² J'ai en ma possession la 14^e édition de la *La Conquête du pain* chez Stock.

³ « Seulement, oubliant les leçons de l'histoire, ils [*les étatistes*] ne nous diront pas jusqu'à quel point l'Etat lui-même a contribué à aggraver cet état de choses, en créant le prolétariat et en le livrant aux exploités. » *La Conquête du pain*.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

Kropotkine observe que « malgré le tour étroitement égoïste donné aux esprits par la production marchande, la tendance communiste se révèle à chaque instant et pénètre dans nos relations sous toutes ses formes ». Il cite de nombreux exemples de cette « tendance communiste » qui sont révélateurs de l'optique avec laquelle il considérait la question. « Chaque jour, dit-il, des millions de transactions sont faites sans l'intervention du gouvernement, et les plus grosses d'entre elles – celles du commerce et de la Bourse – sont traitées de telle façon que le gouvernement ne pourrait même pas être invoqué si l'une des parties contractantes avait l'intention de ne pas tenir son engagement »¹.

Un autre trait frappant, observe Kropotkine, c'est « l'accroissement continu du champ des entreprises dû à l'initiative privée et le développement prodigieux des groupements libres de tout genre ».

C'est un processus qui forme « l'essence de la seconde moitié de ce siècle, alors même que les écrivains en socialisme et en politique les ignorent, préférant nous entretenir toujours des fonctions du gouvernement ». Ces organisations libres « variées à l'infini, sont un produit si naturel ; elles croissent si rapidement et elles se groupent avec tant de facilité ; elles sont un résultat si nécessaire de l'accroissement continu des besoins de l'homme civilisé, et enfin elles remplacent si avantageusement l'immixtion gouvernementale, que nous devons reconnaître en elles un facteur de plus en plus important dans la vie des sociétés. » (*la Conquête du pain*, pp. 42-43.)

Ce qui est important pour Kropotkine n'est pas la nature de classe de ces ententes, mais qu'elles se fassent *sans l'intervention de l'Etat*.

Les exemples sont nombreux : l'union postale internationale, les unions de chemins de fer, les sociétés savantes, les grandes compagnies industrielles. Ainsi, des organisations qui visent à adapter, rationaliser le système capitaliste et accroître sa rentabilité sont perçues par Kropotkine comme des créations libres du génie humain (dans une certaine mesure c'est d'ailleurs le cas...) du fait qu'elles émanent d'initiatives prises en dehors de l'Etat, sont créées en dehors de la tutelle étatique.

Il était difficile de se tromper plus que cela sur la nature et l'évolution de l'Etat. Les ententes libres qu'observe avec tant d'espoir Kropotkine ne sont que des manifestations de l'expansion du capitalisme mondial, qui a besoin d'un réseau postal efficace et rapide pour acheminer le courrier commercial, d'un système efficace de transports pour acheminer les marchandises et réduire les immobilisations de capital stocké, d'une

¹ *Ibid.*

diffusion rapide des découvertes scientifiques pour être mises en application sans délais dans l'industrie, et qui, enfin, s'organise au plan international pour devenir ce que nous appelons aujourd'hui les firmes multinationales, l'un des ennemis les plus redoutables de la classe ouvrière mondiale. La libre organisation du trust I.T.T., indépendamment de l'Etat U.S., ne constitue en rien un pas en avant vers le communisme.

L'optimisme candide de Kropotkine trouve sans doute son explication dans son expérience personnelle. Kropotkine était russe et ses idées sont largement déterminées par ce fait, au contraire de Bakounine qui a parfaitement saisi, dans sa période anarchiste, l'esprit du mouvement ouvrier européen. L'Etat russe était un Etat autocratique qui n'autorisait aucune organisation, aucune manifestation spontanée. On peut donc comprendre que la moindre initiative prise de manière autonome dans le domaine social ou économique apparaisse à Kropotkine comme un fait positif. Les débuts du développement du capitalisme en Russie y est fait à l'initiative et sous le contrôle du gouvernement, car la bourgeoisie nationale est très faible. A l'époque où Kropotkine écrivait, le capitalisme russe était en pleine croissance et l'Etat commençait à relâcher un peu son contrôle sur toutes les activités économiques. Il commençait à « passer le relais » à la bourgeoisie ; une évolution se faisait jour pour « limiter la sphère d'action de gouvernement ». La limitation du poids de l'Etat, l'accroissement de l'initiative privée étaient des phénomènes observables et avaient sans doute un caractère progressiste dans la Russie autocratique ; Kropotkine plaque sur la situation de l'Europe occidentale une analyse qui ne vaut que pour l'empire de tsars.

Il y a donc un décalage entre la vision du révolutionnaire, déterminée par sa situation de Russe, et la réalité des phénomènes observés en Europe occidentale. Malheureusement, cette vision va créer une perspective faussée qui sera reprise par le mouvement anarchiste. Il est significatif que, dans sa recherche des « tendances apparentes dans la société qui puissent indiquer son évolution ultérieure », le regard de Kropotkine ne se tourne jamais ou presque vers le mouvement ouvrier.

Utopie et expérimentalisme

Chaque auteur projette dans l'utopie qu'il imagine ses propres fantasmes de cité idéale. Chacune de ces cités idéales est sans conteste ancrée dans son temps, destinée à fournir des solutions hypothétiques aux problèmes de son époque. Il ferait beau voir que l'*Utopia* de Thomas More ne fût pas

déterminée par l'Angleterre du XVI^e siècle¹. Prétendre appliquer à la réflexion sur la société future une méthode scientifique est peut-être l'utopie suprême, contre laquelle Bakounine avait prévenu ses lecteurs.

A de rarissimes exceptions près, tous les anarchistes après Proudhon affirment le principe du pluralisme, au nom de la vie, parce que la vie est changeante, mouvante. A ce titre, ils sont à l'opposé de l'utopie car celle-ci définit un cadre statique, immuable. La société utopique n'est pas susceptible de changement, d'évolution. C'est un monde stable, où tout est réglé dans le détail, de manière parfois obsessionnelle. L'évolution, la perfectibilité, pour reprendre à William Godwin un concept qui lui est cher, est au contraire au centre de la réflexion anarchiste². L'anarchie, dit Luce Fabbri, n'est pas un « point fixe auquel on doit tendre », mais un « chemin à suivre »³. Kropotkine aspire à une société à laquelle « les formes préétablies, cristallisées par la loi répugnent ; mais qui cherche l'harmonie dans l'équilibre, toujours changeant et fugitif, entre les multitudes de forces variées et d'influences de toute nature, lesquelles suivent leur cours et, précisément grâce à la liberté de se produire au grand jour et de se contrebalancer, peuvent provoquer les énergies qui leur sont favorables, quand elles marchent vers le progrès »⁴.

Kropotkine et Reclus sont des savants, et à ce titre ils sont attachés à la méthode expérimentale ; ils sont également conscients de la méthodologie des sciences et savent qu'une théorie scientifique – l'anarchisme inclus – n'est jamais figée, qu'elle est nécessairement amenée à être modifiée, complétée. Là encore, c'est un point sur lequel ils se démarquent de la démarche utopique. Mais même en science on peut se tromper, on peut avoir recours à une mauvaise méthode. Il est incontestable que lorsque les masses se mettent en mouvement, elles tendent à mettre en application des principes qui confirment la vision anarchiste. Kropotkine a raison de

¹ Évoquant le livre de Thomas More, Jean Servier écrit : « Pour mieux situer cette œuvre, il faut la replacer dans le contexte social de son temps, car elle constitue une réponse au désespoir des humbles dans toute l'Europe, peut-être aussi aux aspirations politiques de la bourgeoisie. » (*Histoire de l'utopie*, Idées, p. 124.)

² Les utopies traditionnelles ne sont cependant pas toutes figées ; certaines n'excluent pas la possibilité d'évolutions, comme la *Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon (1622) : « Par la connaissance des causes et des secrets mouvements des choses, les frontières de l'empire humain se trouveront élargies. »

³ Margareth Rago, *Luce Fabbri : una lezione di vita*, in RSDA, a.7, n°2-14, Pisa, BFS, 2000, p. 19.

⁴ Pierre Kropotkine, *l'Anarchie – Sa philosophie – Son idéal*, 1896, P.V. Stock.

souligner ce point, et peut-être peut-on dire que l'anarchisme est la théorie qui observe les mouvements de masses et qui en formule le contenu.

Mais l'erreur la plus fondamentale de l'anarchisme réside sans doute dans le fait qu'il a rarement tenu compte des tendances extérieures aux mouvements de masse qui s'évertuent à les détourner de leurs objectifs et à les canaliser dans une autre direction. Un phénomène observé peut être dévié du cours naturel de son développement par l'intervention d'un facteur extérieur.

Bakounine, lui, l'avait parfaitement compris. Il a longuement décrit la manière dont les ouvriers s'organisent spontanément. Mais le sens du concept de « spontanéité » chez lui a été mal compris. Il ne s'agit pas d'un mouvement sans cause ; ainsi, les formes d'organisation que la classe ouvrière se choisit « spontanément » sont produites par les déterminations qui lui sont propres, à l'exclusion de toute autre. Le « spontanéisme » bakouninien ressemble donc furieusement à du déterminisme. Cependant, le révolutionnaire russe avait compris que ces déterminations internes à la classe ouvrière peuvent être contrecarrées par des déterminations extérieures : le rôle de l'Alliance bakouninienne n'avait au fond pas pour tâche de *diriger* la classe ouvrière mais de contrer toute tentative, extérieure à la classe ouvrière, de la détourner de son chemin naturel. L'armée insurrectionnelle makhnoviste agissait de la même manière : elle n'intervenait pas dans la manière dont les paysans et ouvriers ukrainiens résolvaient les problèmes quotidiens de l'organisation sociale ; elle intervenait vigoureusement lorsqu'un groupe politique tentait d'usurper la souveraineté du peuple travailleur.

Dans l'ensemble, cependant, le mouvement libertaire a fait preuve d'une étonnante candeur. Les anarcho-sindicalistes français se montrèrent incapables de contrer l'irruption des fractions bolcheviques qui ont fini par prendre le contrôle de la CGT : la pratique des fractions était quelque chose d'inédit, d'inconcevable.

Pourtant, le fait de se réclamer d'une approche scientifique ne suffit pas en soi pour évacuer la démarche utopique. Accorder à la science un pouvoir qu'elle n'a pas et, à partir d'elle, décrire le cadre général d'une société définie comme « anarchiste », peut être assimilé à un utopisme scientifique. L'utopisme de Kropotkine ne se trouve pas dans les tendances qu'il perçoit mais dans *ce qu'il ne voit pas* ou, inconsciemment, refuse de voir. Ce qui revient à dire que, sur certains points du moins, mais sur des points essentiels, il se trompe, ce qui invalide une bonne partie de sa théorie. C'est particulièrement le cas de la question des communes du Moyen-Âge qu'il a

étudiées mais qu'il a quelque peu mythifiées, les transformant en cet « âge d'or » qui est le fond même de la démarche utopique. C'est le cas également de ces « ententes libres » qui se constituent en dehors de l'Etat, qu'il considère comme une confirmation de ses thèses, mais qui ne sont que des modalités par lesquelles le système capitaliste s'adapte. Les lunettes à travers lesquelles Kropotkine observe la société sont déformées.

Auguste Comte entendait détacher l'économie politique de la science sociale pour faire de cette dernière une science indépendante, la sociologie. Pour Auguste Comte, la société est envisagée comme un ensemble de faits régis par des lois, un champ d'étude ouvert à l'investigation scientifique.

Kropotkine comme Comte identifie l'étude de la société et l'étude de la nature ; les sciences naturelles deviennent les modèles de la théorie sociale. « L'anarchisme est un concept global [*world-concept*] fondé sur une explication mécanique de tous les phénomènes », dit-il dans *La Science moderne et l'anarchie*. Sa méthode d'investigation, ajoute-t-il, est celle des sciences naturelles exactes, par lesquelles toute conclusion scientifique doit être vérifiée. Pour Comte, l'étude de la société est une science qui aboutit à l'établissement de lois sociales ayant la même validité que les lois de la physique. Toutes choses que Bakounine avait vigoureusement rejetées, car avec les humains on ne peut pas faire d'expériences¹. Bakounine ne rejetait cependant pas l'idée que la société humaine soit une partie intégrante de la nature, mais que les lois qui la régissaient étaient plus complexes que celles des sciences expérimentales.

Comme Auguste Comte, Kropotkine veut « construire une philosophie synthétique appréhendant en une généralisation tous les phénomènes de la Nature – et par conséquent aussi la vie des sociétés ». En évitant, précise-t-il, les erreurs de Comte et de Spencer².

Lorsque Kropotkine affirme vouloir « donner une base scientifique à l'anarchisme par l'étude des tendances apparentes dans la société qui puissent indiquer son évolution ultérieure », il parle en fait de la sociologie, sans la nommer ; la différence – notable tout de même – entre Comte et Kropotkine réside dans le fait que le premier excluait toute contestation de l'ordre social. Alors que Comte s'appuie sur le fait que la société est régie par des lois pour conclure à l'impossibilité de la changer, Kropotkine,

¹ Ce n'est plus tout à fait exact aujourd'hui. La psychosociologie est une discipline qui permet tout à fait de faire des expériences sur les comportements de groupe. Tout le monde connaît l'expérience de Milgram qui permet de mesurer précisément le comportement de gens « ordinaires » face à l'autorité.

² *La science moderne et l'anarchie*.

partant de la même démarche, veut montrer que la société actuelle aboutit inexorablement à l'anarchisme. Et sans doute est-ce là que s'arrête la démarche scientifique de Kropotkine : imaginer que la société humaine marche *inexorablement* vers un but, à l'exclusion de tout autre, relève d'une démarche utopiste fondée sur les désirs du penseur, sur le rêve de progrès indéfini. Une telle démarche évacue toute possibilité d'involution historique. Elle s'écarte du devoir qu'a le savant de toujours douter – ou de chercher, une fois qu'il a émis une hypothèse, tout ce qui pourrait la contredire.

Kropotkine était animé d'un fatalisme historique qui rendait la réalisation d'une société anarchiste inéluctable. La révolution est un « cataclysme inévitable » : « Pour qui réfléchit et étudie les phénomènes sociaux, en effet, la Révolution est inévitable, tout y pousse, tout y contribue », dit Kropotkine, qui précise également : « La révolution ne se crée ni ne s'improvise, c'est un fait acquis pour les anarchistes ; pour eux, c'est un fait mathématique, découlant de la mauvaise organisation sociale actuelle ¹. » On pourrait multiplier de telles déclarations.

La philosophie des Lumières, qui avait un caractère incontestablement révolutionnaire, en appelait aux faits pour attaquer l'Ancien régime. Certes, les philosophes ne se réclamaient alors pas d'une « science », mais invoquaient la perception sensible comme principe de vérification. Les sens sont l'organe par lequel la vérité se connaît ; le politique ayant pour but le bonheur des hommes, il apparaissait évident que la forme du gouvernement et le genre de société étaient alors en contradiction avec la finalité du politique. On en déduisait le droit pour les hommes de changer l'ordre dominant afin d'en édifier un autre, conforme au Progrès et à la Raison.

« Ils n'en appelaient pas à une science bien ordonnée mais à une certaine pratique sociale et politique, et ils demeurent des rationalistes dans le sens authentique du terme en soumettant la conduite humaine aux normes d'une vérité transcendante par rapport à l'ordre social en vigueur, norme d'une société qui n'existe pas en tant que fait mais en tant que but. La “vérité” qu'ils ont en vue, un ordre dans lequel les individus libres pourraient exercer leurs aptitudes et satisfaire leurs besoins, ne découle pas d'un fait ou d'un ensemble de faits existants ;

¹ Kropotkine, « Fatalité de la Révolution », Deuxième partie de « De l'autorité et de la Liberté ».

elle résulte d'une analyse philosophique de la situation historique qui manifeste un régime d'oppression sociale et politique. La philosophie des Lumières a proclamé que la Raison peut régir le monde et que les hommes sont capables de transformer les formes d'existence périmées à condition d'agir suivant leurs connaissances et leurs aptitudes enfin libérées¹. »

Jusqu'au XIX^e, siècle ce sont les méthodes des sciences de la nature qui fournirent le modèle pour l'étude des phénomènes économiques et sociaux. Nombre d'auteurs considéraient l'économie politique comme une branche de la science – terme qui n'avait d'ailleurs pas le même sens qu'aujourd'hui. Sous la plume de Marx², l'expression « socialisme scientifique » est un contre-sens dans la mesure où elle a été élaborée à un moment où la philosophie était considérée comme la science suprême. Lorsque dans une lettre à son père, Marx déclare qu'il va s'adonner à la « science », il parle de la philosophie ; lorsqu'il parle de la science dans l'acception actuelle du mot, il utilise l'expression « connaissance positive ». Ce n'est que progressivement que le mot science fut appliqué aux disciplines physiques et biologiques qui se distinguèrent des autres « sciences » par leur rigueur. Alors, la science, dans son acception moderne, exerça une attirance irrésistible sur les autres disciplines qui aspiraient à la même rigueur et à la même exactitude et revendiquèrent le même statut. Les sciences « humaines » utilisèrent le même vocabulaire et prétendirent appliquer à leurs sujets d'études les mêmes méthodes que les sciences naturelles, sans chercher à définir des méthodes adaptées à leurs disciplines.

Il faut cependant garder à l'esprit que les auteurs qui prétendaient appliquer les méthodes des sciences de la nature aux sciences sociales – comme Auguste Comte – n'étaient pas forcément les plus compétents pour parler de science. C'est particulièrement le cas de Marx, qui tente de donner au *Capital* un caractère scientifique en comparant la méthode qu'il emploie à celle du physicien qui, pour rendre compte des procédés de la nature, « étudie les phénomènes lorsqu'ils se présentent sous la forme la plus accusée et la moins obscurcie par des influences perturbatrices³. » Marx reconnaît cependant que « l'analyse des formes économiques ne peut s'aider du microscope ou de réactifs fournis par la chimie. »

¹ Herbert Marcuse, *Raison et révolution*, éditions de Minuit, p. 390.

² Je précise bien « sous la plume de Marx » car l'expression est originellement de Proudhon, qui l'emploie dans un contexte différent.

³ Préface au *Capital*, La Pléiade, I, 548.

Kropotkine se place d'un point de vue selon lequel la science est l'acquisition d'un savoir. En réalité elle est moins un corps de connaissances qu'un système d'hypothèses, de conjectures et d'anticipations qui ne résistent que tant qu'elles ne sont pas remises en cause par d'autres hypothèses, conjectures et anticipations. Les sciences ne peuvent atteindre la vérité, elles se contentent d'éliminer les erreurs. Si l'« anarchie » est une « science », elle ne devrait pas échapper pas à ce processus. Sinon, elle verse dans le dogme religieux de type léninien qui affirme que le « marxisme » est un « bloc d'acier » auquel rien ne doit être modifié.

Conclusion

Quelles que soient les réserves qu'on pourrait apporter concernant la contribution de Kropotkine à la création d'une doctrine libertaire, elles ne sauraient en aucun cas occulter son incomparable contribution positive.

La contribution la plus remarquable de Kropotkine à la pensée libertaire, à la pensée moderne tout simplement, reste sans doute sa réflexion sur la société d'abondance, c'est-à-dire sur la société de consommation, sur la nécessité de travailler pour satisfaire les besoins et non pour faire du profit, sur la rationalisation de l'économie pour éviter le gaspillage.

Son apport à la critique du darwinisme social a été décisif en développant l'idée que la collaboration à l'intérieur des espèces était un facteur de l'évolution. Gaston Leval écrivait : « Comme Bakounine, qui s'est appelé socialiste révolutionnaire beaucoup plus qu'anarchiste, Kropotkine était, avant tout, un constructeur. » (...) « ...L'œuvre de Kropotkine la plus profonde et, à mon avis, la plus profonde de la pensée anarchiste, *l'Entraide*, avait initialement pour but de réfuter la thèse de Darwin et surtout de ses continuateurs, faisant de la lutte pour la vie entre les individus l'élément fondamental du progrès. Kropotkine s'acharne à prouver, et il y parvient, que c'est de l'entraide, de la pratique solidaire, de la sociabilité généreuse et active que le progrès social est né et s'est développé ¹. »

Là sans doute se trouve l'actualité de Kropotkine.

¹ *L'individualiste et l'Anarchie.*

<i>Une tentative d'approche scientifique de l'anarchisme</i>	1
<i>Le contexte : un traumatisme</i>	2
Le Congrès jurassien de Saint-Imier	10
Rupture avec le socialisme et « propagande par le fait »	14
L'engrenage de la violence	24
Le divorce définitif entre anarchistes et socialistes.....	26
1907. – Le congrès d'Amsterdam.....	29
Sur le terrorisme	31
Kropotkine sur le terrorisme.....	37
<i>Un savant internationalement reconnu</i>	40
Faisons un a parte	49
<i>Kropotkine sur Marx</i>	53
<i>Kropotkine et la méthode</i>	59
<i>L'Entraide</i>	69
<i>La Grande Révolution</i>	73
<i>La Conquête du pain</i>	76
<i>Contre les collectivistes</i>	85
<i>Kropotkine et le fédéralisme</i>	93
<i>Kropotkine et l'action politique</i>	100
<i>Un droit anarchiste ?</i>	103
<i>Les Communes du Moyen-Âge</i>	111
<i>La critique de Kropotkine par Malatesta</i>	124
Le Fatalisme	126
Les carence dans la méthode scientifique	128
La volonté.....	130
<i>Un utopisme scientiste</i>	137
<i>Utopie et expérimentalisme</i>	144
Conclusion	150